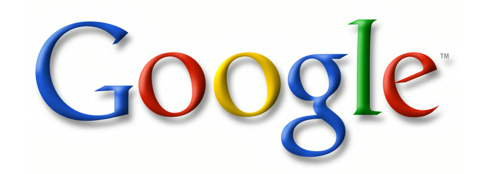





VE
RI
TAS

ROBERT GRIEPENKERL

Maximilien Robespierre

DRAME EN 5 ACTES ET EN PROSE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

Et précédé d'une étude

PAR

AUGUSTE DIETRICH

AVEC UNE LETTRE DE M. F. A. AULARD

Préface par Albert REGNARD



PARIS
LOUIS WESTHAUSSER, ÉDITEUR
10, RUE DE L'ABBAYE, 10

1892

A Mr Aulard,
souvenir bien reconnaissant,
Aug. Dietrich

Maximilien Robespierre

PUBLICATIONS D'AUGUSTE DIETRICH.

Rouget de Lisle et la Marseillaise, in-18, chez A. Ghio.
Les Maîtresses de Louis XV, in-18, A. Keiss (Vienne).
acques Richard : Poèsies recueillies pour la première fois, nouvelle édition définitive, in-24, chez Fischbacher.
acques Richard et la Presse : Revue des journaux, in-18, chez Charpentier.
Michel Kohlhaas (Nouvelle de H. de Kleist, avec une introduction), in-18, chez A. Keiss.
Ecrivains modernes de l'Autriche : *Mme d'Ebner-Eschenbach*, brochure in-8°, bureaux de la *Revue Britannique*.
Bojèna, la servante morave { romans de Mme d'Ebner-Eschenbach,
L'Enfant de la commune } parus dans la *Revue Britannique*.
Les Mensonges conventionnels de notre civilisation (traduits de Max Nordau), nouvelle édition, in-18.
Le Mal du siècle, roman du même, in-18, chez L. Westhausser.
Histoire merveilleuse de Pierre Schlémihl, de Chamisso, avec une étude et 106 dessins de Henri Pille, gr. in-8°, même éditeur.
Madame de Staël et son temps, de Lady Blennerhassett, 3 forts volumes in-8°, avec portrait, même éditeur (*Traduction couronnée par l'Académie française*).
La Mort de Danton, drame de Georges Büchner, avec préface par Jules Claretie, in-18, *ibid.*
Danton et Robespierre, drame en cinq actes de Robert Hamerling, avec préface par A. Dide, sénateur, in-18, *ibid.*

Sous presse

Comédie du sentiment, roman de Max Nordau.

A Paraître

Ahasvérus à Rome, poème de Robert Hamerling.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY, Bussière Frères

ROBERT GRIEPENKERL

Maximilien Robespierre

DRAME EN 5 ACTES ET EN PROSE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

Et précédé d'une étude

PAR

AUGUSTE DIETRICH

AVEC UNE LETTRE DE M. F. A. AULARD

Préface par Albert REGNARD



PARIS
LOUIS WESTHAUSSER, ÉDITEUR
10, RUE DE L'ABBAYE, 10

1892

A

Gustave RIVET

DÉPUTÉ DE L'ISÈRE

Mon cher RIVET,

Vous avez en vous quelque chose de l'alacrité républicaine qui poussait les hommes de 89 et de 92 au bon combat pour la liberté et les droits de la démocratie. Aussi m'est-il particulièrement agréable de vous dédier ce travail, qui met en scène quelques-uns des grands précurseurs de notre troisième et définitive République.

A. D.

M. F. A. Aulard, l'érudit professeur d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres de Paris, à qui nous avions demandé une appréciation générale rapide de l'œuvre de Robert Griepenkerl, a bien voulu nous répondre par l'intéressante lettre que voici :

Paris, 24 décembre 1891.

« Monsieur,

« Le drame de Griepenkerl, dont vous m'avez communiqué en épreuves votre remarquable traduction, m'a paru une lecture fort étrange et dont je ne savais, à première impression, que penser. Evidemment il faudrait, pour bien juger de la valeur de cette pièce, la voir jouer. Vous nous dites, dans

votre intéressante introduction, que ce *Robespierre* fut représenté à plusieurs reprises, en Allemagne, avec un très grand succès. Mais le plaisir des spectateurs allemands de 1850 fut-il d'ordre esthétique ou politique ? Applaudirent-ils au talent de Griepenkerl ou à la révolution de février ? J'inclinerais pour ma part à voir dans la faveur qu'obtint cette œuvre, en même temps qu'un hommage rendu au talent incontestable de l'auteur, une preuve de plus que les idées révolutionnaires françaises enthousiasmèrent l'âme allemande en 1848 et aux jours qui suivirent, comme elles l'avaient enthousiasmée en 1792.

« Ce qui m'a le plus intéressé dans ce drame, c'est d'y voir comment l'imagination tudesque a transformé en les germanisant les héros de la Révolution. C'étaient presque tous des hommes d'action : votre poète en a fait des rêveurs. Il a vu en Danton un ivrogne, ce qui est faux, et un mystique, ce qui est plus faux encore. Il a fait de la jolie et vive Thérèse Cabarrus une sorte de Cassandre hégélienne. Desmoulins, Hérault de Séchelles et les autres personnages de second plan marchent sur la scène en somnambules mé-

lancoliques, eux qui furent en réalité des rieurs et des railleurs au bon sens actif, à l'imagination claire, des Français qui avaient lu Voltaire et qui aimaient la vie. Il se trouve que le moins défiguré de tous ces personnages historiques, c'est encore celui qui de tous était le moins français, à savoir le pédant Robespierre, qui, tout travesti qu'il est dans le drame de Griepenkerl, y garde du moins son air de moraliste funèbre.

« Ne parlons pas des anachronismes, des libertés prises avec les textes : c'est l'habitude et le droit du poète d'arranger l'histoire, et il y aurait de la puérilité à relever les méprises du dramaturge allemand, qui, comme vous le dites fort bien, ne connaissait sans doute la Révolution que par Lamartine, — lequel ne la connaissait pas.

« Il est plus équitable de constater qu'il y a de la vie dans son poème, un peu comme il y en a dans un cauchemar. Il a rêvé, mais il a été sincère. Ce n'est point là une œuvre de pédant : Griepenkerl a été hanté, obsédé, halluciné par ces figures de la Révolution. Il les voyait, on le sent, comme il nous les a montrées, et je crois bien que son esprit était

ainsi fait que, les eût-il cherchées dans l'histoire vraie, il les eût vues de même, c'est-à-dire vagues, nuageuses, errantes dans le cimetière d'Hamlet. En tout cas, il les a vues et montrées grandes, majestueuses, dignes de l'humanité. Ce drame tel qu'il est, avec ses bizarreries et ses audaces, intéressera, je n'en doute pas, le public français et particulièrement les lettrés, parce que tout le monde y verra un hommage sincère, quoique parfois étrange, rendu par un Allemand à la Révolution et à la France. Je crois donc, Monsieur, que vous avez très bien fait de le traduire, et que la curiosité vous devra un régal peu ordinaire.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

F. A. AULARD.

PRÉFACE

Après m'avoir dédié sa belle traduction de La Mort de Danton, *le drame célèbre de Georges Büchner, mon ami Auguste Dietrich a voulu me faire encore l'honneur de me demander une préface pour le présent volume. Il eût pu trouver facilement une parole plus autorisée, ou, tout au moins, plus retentissante; il savait, d'autre part, n'en pouvoir rencontrer de plus convaincue. En s'adressant à un vieil Hébertiste comme moi, il n'a pas pretendu pourtant se couvrir d'un pavillon aussi spécial, et il tient fort à ce que je le dise. — Ce qui est fait, et ce qui vaut le mieux pour l'entière liberté de nos mouvements.*

Dietrich est en train de rendre aux Français un double service. D'abord il leur révèle, avec une ardeur infatigable, différents côtés de la littérature germanique contemporaine: des livres d'histoire sérieusement étudiés et fortement documentés, tels que Madame de Staël et son temps, *de Lady Blennerhassett, travail qui a valu l'an dernier au traducteur un prix de l'Academie française; des romans et des œuvres d'imagination caractéristiques; et aussi des ouvrages d'une haut portée philosophique et morale, comme, par exem-*

ple, les Mensonges conventionnels de notre civilisation, *du docteur Max Nordau, la satire la plus impitoyablement logique et la plus sanglante du monde bourgeois contemporain. D'autre part, en faisant passer dans notre langue, d'une plume aussi assurée que celle de l'auteur même, les drames curieux de Georges Büchner, de Hamerling, de Griepenkerl, relatifs à la Révolution, il ramène l'attention sur cette époque* welthistorische *s'il en fut jamais, — pour employer le qualificatif allemand, — et cela au moment même où, chez nous, elle commence à être sinon oubliée, certainement méconnue, — ce qui est pire. Je n'exagère rien. N'avons-nous pas vu, dernièrement, l'Éliacin de la critique déclarer que, si l'on admirait tant la Révolution, c'est qu'on en était trop loin, et, enfin, qu'on ne la regardait pas d'assez près. Jugement aussi remarquable que celui qu'il porta naguère sur Shakespeare, en affirmant « que si on l'admirait tant », — toujours ! — c'est « qu'on le lisait dans la traduction ! »*

La vérité est qu'on n'admirera jamais trop l'un des plus féconds événements de l'Histoire, comme l'une des plus puissantes incarnations du génie humain. Seulement, il faut comprendre l'un et l'autre, et, par le temps de cabbale juive et de symbolisme qui court, plus rares deviennent, à chaque moment, ceux qui en sont capables.

Sans compter que le jugement de la génération contemporaine a été encore faussé par les récents commentateurs et abstracteurs de quintessence sur « la Révolution », qu'ils veulent nous apprendre à étudier d'une façon « scientifique ». Par quoi ils entendent une com-

pilation de petits documents et de petites histoires, un remue-ménage de paperasses poudreuses et véreuses, d'où ils prétendent faire jaillir la vérité, sans se douter qu'un chapitre de Michelet ou de Carlyle renferme plus de réalité et de sens historique que tous leurs parchemins.

Ne sont-ce pas eux qui ont reproché à Carlyle, par exemple, de procéder comme un « puritain en délire, assiégé de fantômes furieux », et prodiguant à tort et à travers l'éloge ou le blâme ? Tandis que, au contraire, le profond penseur entrevoit très bien la raison des choses, sans se laisser aller en aucune façon à ces soi-disant impulsions de voyant fanatique. Ecoutez-le au seuil de son troisième volume sur la Révolution française, de ce volume qu'il intitule : La Guillotine.

« Vous l'avez donc dressée, vous, émigrants, vous, despotes du monde : oui, la France est debout ! Assez longtemps vous lui avez fait la leçon et la morale, à cette pauvre nation, comme de cruels pédagogues, brandissant sur elle vos férules de fer et de feu ; assez longtemps vous l'avez piquée, harcelée et épouvantée, alors qu'elle gisait sans défense... et maintenant, voici ! vous l'avez piquée au vif, elle s'est dressée, et elle voit rouge ! »

En vérité, tous nos modernes symbolistes, bouddhistes et pessimistes, qui, jaloux de se concilier les suffrages d'une bourgeoisie aussi décadente qu'eux-mêmes, affectent de ne voir dans les hommes de la Révolution que de « sanglants coquins », — tous ces jeunes Messieurs feraient bien d'aller un peu à l'école chez Carlyle, ce précurseur de Michelet. Ils feraient

bien de relire aussi cette brochure des Hébertistes, *de Gustave Tridon, qui fait la lumière sur les points les plus obscurs de la terrible épopée, et ne nous montre en toute cette affaire, en fait de sanglant coquin, que le fervent adepte de ces « croyances sublimes, fondement nécessaire de toute moralité », — d'après la philosophie bourgeoise; en un mot, que l'apôtre des dogmes de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme. Il est intéressant, à ce propos, de rapprocher du portrait de Robespierre, par Tridon, celui qu'en a tracé Carlyle dans les lignes suivantes :*

« Un Danton, un Robespierre, produits hors ligne d'une révolution victorieuse, sont maintenant face à face ; comment vont-ils pouvoir vivre, gouverner ensemble ? On n'a pas de peine à comprendre quelle incompatibilité profonde il y a entre ces deux hommes ; avec quelle terreur, quelle haine féminine, la pauvre Formule vert-de-mer considère la Réalité monstrueuse, colossale, et comment elle verdit encore à la contempler; d'autre part, la Realité faisant effort pour ne pas mépriser un produit hors ligne de la Révolution, mais sentant bien, au fond, que ce produit hors ligne n'est qu'une vessie hors ligne, gonflée du vent populaire ; que ce n'est pas un homme avec un cœur d'homme, mais seulement un pauvre pédant incorruptible et nerveux, avec une formule de logique à la place du cœur, avec le caractère d'un jésuite ou d'un pasteur méthodiste, gonflé de cant *sincère, d'incorruptibilité, de fiel et de poltronnerie, aussi infécond que le vent d'Est ! »*

Comme cela est compris ! et comme le compatriote de « Pecksniff » (ce Tartufe anglais de Dickens qui fait

pendant à celui de Molière), a bien su percer à jour le déiste conséquent qui, en guillotinant Danton, Hébert et Chaumette, coupa le cou tout net à la Révolution !

Ce fait essentiel, si obscur encore pour la plupart de mes compatriotes, me paraît avoir été sinon complètement saisi, au moins indiqué par Griepenkerl et Georges Büchner. Et, à ce propos, je ne puis trop m'étonner du jugement porté contre ce dernier par le savant docteur Robinet, l'un des meilleurs historiens actuels de la Révolution. Que le jeune dramaturge nous ait montré Danton caressant des filles, c'est un détail sans importance, en parfait accord avec l'allure générale du personnage. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. L'amour, même l'amour libre, ne saurait entraîner d'emblée l'idée d'immoralité. Que l'on se soit fâché tout rouge contre Victor Hugo, qui fait dire très singulièrement à Danton : « Oui, je suis une fille publique, j'ai vendu mon ventre, mais j'ai sauvé le monde », cela se comprend ; et je ne vois pas trop comment on peut ensuite réhabiliter une mémoire souillée par une pareille accusation. Voilà ce qui eût fait rugir le rude tribun. Quant à ce qui est de « caresser les filles », on sait assez son opinion là-dessus.

« Les choses en sont-elles venues là ! s'écrie-t-il dans le drame de Griepenkerl. Si l'on n'arrange pas exactement sa vie comme eux ; si, à l'exemple de Jean-Jacques, on ne se fait pas ermite et si l'on ne jeûne pas ; si l'on n'aime pas mieux l'eau de la source avec ses vers que le vin qui pétille dans cette coupe ; si, comme les souris, on ne ronge pas de radis noir, et, comme les

bœufs errants, on ne dévore pas l'herbe bienfaisante des prairies ; si l'on n'étouffe pas dans son germe chaque instinct de vie, — alors, on n'est pas leur homme, mais un suspect, un mauvais citoyen ».

Voilà le vrai Danton ! Les filles manquent : il fallait les y mettre, en souvenir, d'ailleurs, des mots qu'on lui prête avant de monter à l'échafaud : « Qu'importe si je meurs ! J'ai eu du bon temps dans la tourmente de la Révolution ; j'ai bien bu, bien caressé les filles : allons dormir ! » Et cet autre mot si connu : « Voilà que tout va s'en aller dans un gâchis épouvantable ! Cela pourrait marcher encore quelque temps, si je laissais mes jambes à Couthon et mes .... à Robespierre. »

C'est qu'en effet l' « Incorruptible » brillait peu sous ce rapport. Personnage austère et « dépareillé », déiste à toute épreuve, il inaugura à proprement parler la contre-Révolution au sein de la Révolution même. Je n'ai pas assisté aux représentations de Thermidor *de M. Sardou ; présent, j'aurais sifflé, parce qu'il y avait là, manifestement, non pas la critique de Robespierre, mais le dénigrement voulu de la Révolution. Présent lors du 9 Thermidor an II, le jour de la* vraie *scène, j'aurais applaudi au contraire, et, pour étouffer le tyran, au sang de Danton j'aurais joint celui de Chaumette, d'Hébert, du pauvre et excellent Anacharsis Clootz, et de toute la Commune de Paris misérablement assassinée. On ne l'a pas assez remarqué : mais deux tendances très nettes se prononcent au cours du* XVIIIe *siècle. Tandis qu'un large courant l'emporte vers le Progrès, vers l'Athéisme et la Révolution, un effort violent, sous l'influence de l'auteur d'*Emile, *se produit*

en sens contraire. Rousseau est l'adversaire acharne de la saine philosophie, l'ennemi irréconciliable de Voltaire et de Diderot. Quand la réligion est abattue, il la relève avec son Vicaire Savoyard *; au moment où l'Athéisme triomphe, il en fait un crime qu'il punit de mort. Parlant, dans son* Contrat social, *(liv.* IV, *ch. 8) d'une religion « civile », indispensable, selon lui, à l'État, et comprenant au moins la croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme : « Que si quelqu'un », dit-il, « après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort ».*

Robespierre, disciple parfait de Jean-Jacques, se chargea d'accomplir la loi du Maître. Avec cette précision, avec cette persistance dans la cruauté froide et systematique qui est le propre du fanatisme religieux, il releva le spectre abattu par les Philosophes, et on le vit dressé de nouveau, le pied sur la poitrine des malheureux humains,

Horribili super aspectu mortalibus instans.

Pris, comme tous les tyrans, de la haine de l'Idee, ainsi que le remarque Michelet, il oppose à l'enthousiasme populaire acclamant la sublime fête de la Nature et de la Raison, les banalités ressassées sur l'athéisme « aristocratique », la « bonté de la Providence » et la « vengeance céleste ». Et joignant du même coup la pratique à la théorie, il démontre de facto *la réalité de ladite vengeance, en envoyant pêlemêle à la guillotine, et Danton, qui se perdit misera-*

blement en combattant les Hébertistes, dont les idées, au fond, étaient les siennes ; et la Commune de Paris tout entière, et les femmes mêmes, l'innocente Lucile Desmoulins et la jeune et charmante femme d'Hébert, ex-religieuse et d'autant plus coupable, comme ayant jeté le froc aux orties ! Et que les râcleurs de vieux parchemins ne viennent pas nous dire que c'est faux et que la Philosophie n'y était pour rien. Lorsque le Procureur de la Commune comparut devant le tribunal révolutionnaire : « La complicité de Chaumette avec les Cordeliers conspirateurs, s'écria l'accusateur public, se trouve prouvée par cette coalition entre lui, Gobel, Clootz, Hébert et consorts, pour effacer toute idée de la divinité et fonder le gouvernement français sur l'athéisme ! » On le voit, c'était l'Inquisition. Torquemada n'aurait pas su mieux dire.

« L'esprit antique de l'extermination, dit admirablement Tridon, reparaît avec le triomphe du spiritualisme et la dictature des Comités. La loi de Prairial est un hymme à l'Eternel. Plus de jugements, plus de défenseurs, une seule peine pour tous les délits : la mort. Ils ne voyaient pas, les misérables, que frapper l'avenir après avoir frappé le passé, c'était parquer la Révolution entre deux échafauds, la pousser dans une impasse au bout de laquelle était le suicide. Le pontife Robespierre continua jusqu'au bout à dire la messe rouge, son Rousseau à la main ; il répandit le sang de ses compagnons jusqu'à ce que cette marée pourpre montât jusqu'à lui et l'emportât. Non ! ces effroyables massacres ne figurent pas à l'actif de la Révolution :

tout supplice postérieur au 4 Germinal appartient à Dieu ». (La Force, *p. 10, 1889*.)

Ces choses étaient bonnes à proclamer ; c'est là le flambeau dont la lueur éclaire tout et permet d'apprécier dans leurs nuances jusqu'ici les plus insaisissables tous les faits historiques, aussi bien que toutes les œuvres esthétiques relatives à la grande époque. Non ! la Révolution n'a pas dévoré ses propres enfants, et Saturne n'a rien à voir ici. Elle périt tout entière sous le couteau triangulaire de l'Être suprême : nouveau triomphe du vieux monde, personnifié dans Robespierre, le précurseur certain du personnage annoncé, à la fin du drame de Griepenkerl, par sa fatidique Thérèse : — le géneral Bonaparte.

ALBERT REGNARD.

Robert Griepenkerl

1

Robert Griepenkerl

La vie de l'auteur de *Maximilien Robespierre* n'offre pas la belle surface unie et transparente que nous avons trouvée chez Hamerling [1] ; elle est au contraire agitée et battue par la tempête, et charrie bien des flots bourbeux sous lesquels le talent incontestable de l'écrivain finit par se décolorer et pâlir, et l'homme lui-même par sombrer.

Né le 4 mai 1820 à Hofwyl, dans le canton de Berne, où son père, homme très distingué, occupait une chaire de professeur, c'est par un simple effet des circonstances que Robert

[1] Voir le précédent volume de la série : *Danton et Robespierre*' tragédie en cinq actes de Robert Hamerling, avec préface par A. Dide, sénateur (L. Westhausser, éditeur).



Griepenkerl vit le jour en Suisse; sa famille était de souche foncièrement allemande. Son père étant rentré en Allemagne, à Brunswick, en 1816, l'enfant l'y suivit et commença dans cette ville ses premières études. En 1831 il se rendit à l'Université de Berlin, où il se fit inscrire comme étudiant en théologie; il obéissait en cela au désir paternel. Avoir un fils pasteur, c'était pour un père de famille allemand, il y a cinquante ans et moins, un rêve aussi ardemment caressé que chez nous, de nos jours encore, un fils notaire ou avoué. Mais, esprit libre de bonne heure, le jeune Robert ne pouvait trouver dans l'étude de cette prétendue science fantaisiste et bizarre la satisfaction de ses goûts intellectuels et la voie qui lui convenait, et il ne tarda pas à y renoncer pour embrasser la carrière littéraire. Ses premiers essais, presque tous en vers, sont déjà remarquables par l'abondance de l'imagination, le courant limpide du style, et la noblesse harmonieuse du rythme. Un poème narratif en dix chants, *La Madone sixtine*, sur l'affabulation duquel la figure de Raphael Sanzio projette son nimbe glorieux, se distingue tout particulièrement par la hauteur de sa conception, l'atmosphère idéale qui bai-

gne ses contours, et le ton profondément religieux au large sens du mot qui l'anime ; l'hexamètre s'y déroule avec une ampleur et une majesté qui évoquent plus d'une fois le souvenir de certains morceaux de l'*Hermann et Dorothée* du grand Gœthe, le maître impeccable du rythme et de la forme.

Ce poème porte la date de 1836. Deux ans plus tard, le jeune écrivain publia une nouvelle en prose, *La fête musicale ou les Beethovenistes*, où il prend à tâche de mettre en relief cette idée, que Beethoven est, parmi les compositeurs allemands, le représentant de l'*humour* dans la plus vaste acception du terme, tel que Shakspeare et Jean-Paul Richter le représentent seuls avant lui — idée qui a rencontré plus d'une adhésion, bien qu'il n'y ait aucune comparaison sérieuse possible à établir, à notre avis, entre l'*humour* essentiellement *objectif* de Shakspeare et l'*humour* tout *subjectif* de Jean-Paul, pour employer la terminologie un peu lourde, mais très nette et très expressive d'outre-Rhin. La nouvelle, bizarre, invraisemblable, et qui fait songer à certaines fantaisies grimaçantes d'Hoffmann, est d'ailleurs intéressante à plus d'un titre, et avant tout en ce qu'elle contient la profession

de foi esthétique de l'écrivain. C'est dire assez que celui-ci sut marcher de bonne heure sans lisières. La différence caractéristique entre le dix-huitième siècle et le nôtre — telle est la thèse qu'il soutient — c'est qu'aujourd'hui l'homme ne se considère plus comme un individu particulier indépendant des autres, mais comme une partie du grand tout. La Révolution française de 1789 a opéré cette transformation. Depuis lors, l'art doit assumer la même tâche que l'histoire : chanter un hymne éternel à l'Idée. En conséquence, l'idéal artistique du présent et de l'avenir trouvera seulement sa réalisation dans le drame et l'épopée historiques ; quant à la poésie lyrique pure, il n'y a plus désormais de place pour elle. Manière de voir qui renferme à la fois une faible part de vérité et une grosse part d'erreur. S'il est certain, en effet, que l'individu, au dix-neuvième siècle, a appris à se soumettre à l'ensemble et à se regarder comme un des anneaux de la vaste chaîne sociale, il n'est pas moins certain aussi qu'il ne se fond pas et ne disparaît pas nécessairement dans la masse, mais conserve, comme de tout temps, son individualité, laquelle il reste toujours libre de faire valoir auprès des autres ; le succès de sa

tentative sera en raison directe des moyens dont il dispose. D'un autre côté, l'assertion d'après laquelle la poésie lyrique aurait terminé son rôle, est absolument dénuée de fondement. La poésie lyrique est toute la poésie, a dit avec raison le philosophe Jouffroy, et les grands chantres du siècle, les Gœthe, les Byron, les Shelley, les Leopardi, les Lamartine et les Hugo, ont surabondamment prouvé qu'une voix individuelle peut aisément éveiller de l'écho chez les masses, devenir l'interprète de leurs joies et de leurs douleurs, qu'en certaines circonstances patriotiques et politiques les cœurs de millions d'hommes peuvent, comme en vertu d'un mot d'ordre, vibrer à l'unisson de quelques cœurs.

Les idées esthétiques exposées dans *La fête musicale ou les Beethovenistes,* on les retrouve dans plusieurs travaux de l'auteur. Le plus important en ce genre est le livre intitulé : *Le génie artistique de la littérature allemande du dernier siècle*. La littérature allemande du dix-huitième siècle, dit le critique, révèle un effort continu et sans cesse accru pour amener une réconciliation entre les deux pôles opposés de la conception et de la création artistique, l'idéalisme et le réalisme. Cet effort a

été couronné de succès. Les représentants postérieurs des deux tendances sont plus voisins les uns des autres que les premiers : Schiller est plus apparenté à Gœthe que Klopstock à Wieland, Herder plus sympathique à Lessing que Bodmer à Gottsched. Constatation qui n'est pas dépourvue de justesse. Seulement, dans sa préférence excessive pour les poètes idéalistes, Griepenkerl manque d'équité envers les poètes amis de la réalité. Il ne comprend qu'à demi le *Faust* de Gœthe, cette admirable production si extraordinairement humaine, et le condamne, ou peu s'en faut, au nom de la morale. C'est Schiller, et non Gœthe, qui, dans la pensée de Griepenkerl, tient le sceptre de l'empire poétique allemand. « Oui », dit-il, « affirmons-le hautement, nous regardons Schiller comme le plus grand des deux, et cela parce qu'il a saisi plus profondément les contrastes de l'univers et les a plus vigoureusement exposés que n'a fait Gœthe ». Et à un autre endroit : « Schiller est le premier et est resté le seul qui ait complètement dépassé le point de vue borné de l'individualisme dont souffrait jusqu'à lui le siècle, le seul qui, par delà le point de la satisfaction subjective, se soit élancé, impétueux champion de la liberté, en

plein cœur de l'histoire. Nous n'entendons pas chez lui les douces notes du chalumeau et de la flûte, mais le son formidable de la trompette du Jugement. A ce titre il est le Shakspeare de l'Allemagne. Sa muse aspire, comme celle du grand poète anglais, à atteindre la cîme de l'esprit du siècle ».

Dans *L'opéra du temps présent*, conférence faite à Leipzig, Griepenkerl transporte ces mêmes idées sur le terrain musical. Il exige, conformément à sa théorie, que tout opéra digne de ce nom s'appuie sur un sujet historique. De là l'importance exagérée qu'il attache au livret, absolument comme devait le faire Richard Wagner après lui, et sa condamnation de certaines œuvres au profit d'autres incontestablement moins remarquables : c'est ainsi qu'il taxe crûment d'immoralité le Figaro de Mozart et met les *Huguenots* au-dessus de *Fidelio*. Gluck, Spontini et Meyerbeer, voilà ses dieux musicaux.

Ces noms nous ramènent à *La fête musicale* et à un autre côté intéressant de cette nouvelle. Griepenkerl, qui tenait de son père l'amour passionné de la musique, qu'il appréciait en connaisseur des plus compétents et pratiquait presque avec l'habileté d'un homme

du métier, s'était lié de bonne heure avec quelques-uns des compositeurs les plus célèbres de son temps, et il les introduit dans son récit avec l'attitude, les gestes et les tics qui leur étaient propres ; nous voyons ainsi défiler successivement devant nos yeux Mendelssohn-Bartholdy, Schneider, l'auteur du *Jugement dernier*, Bischoff, le fondateur des fêtes musicales en Allemagne, Spontini et Meyerbeer. Il était en relations particulièrement étroites avec ce dernier. La seconde édition de *La fête musicale*, dédiée à l'auteur des *Huguenots*, contient une strophe mise en musique par celui-ci. Nous voyons le musicien faire cadeau au poète d'un de ses bâtons de chef d'orchestre, d'un livre d'esquisses de Beethoven et de la partition originale de la *Symphonie pastorale* du même, ainsi que de celle de son propre opéra *Robert le Diable*, augmentée de nombreuses remarques de sa main.

Deux autres noms de compositeurs que Griepenkerl comptait parmi ses amis sont de nature à nous intéresser davantage encore, si c'est possible. Le premier est Henri Litolff, mort tout récemment chez nous, dont Griepenkerl faisait le plus grand cas : « Dix Liszt ne

pèsent pas le poids d'un Litolff », disait-il. Le second est Hector Berlioz. Le musicien et le poète avaient sans doute lié connaissance lors de la tournée que le premier entreprit, en 1842, par la Belgique, l'Allemagne, la Russie, la Suisse et le Danemark. Dès l'année suivante, Griepenkerl publiait sous ce titre : *Le chevalier* (sic) *Berlioz à Brunswick*, une brochure relative à un concert que Berlioz avait donné le 9 mars, au théâtre de cette ville. Il est intéressant de constater comment le poète allemand appréciait le compositeur français, alors si discuté dans son propre pays et même un peu dans les autres, quoique l'étranger lui fût dès ce moment plus favorable que sa patrie. Griepenkerl se montre fort enthousiaste à son égard ; mais cet enthousiasme semble moins découler de la satisfaction intime que lui a fait éprouver la musique de Berlioz, que de considérations théoriques. Le musicien français lui semblait évidemment répondre à ses principes esthétiques. Il s'imaginait de plus avoir découvert en lui un nouvel humoriste musical de grand style, un nouveau Shakspeare-Jean-Paul dans un autre domaine. Cette persuasion le mène si loin, qu'il n'hésite pas à placer l'auteur de la symphonie d'*Harold*

immédiatement sur la même ligne que le grand symphoniste allemand qu'il regarde, nous le savons, comme l'humoriste musical par excellence, Beethoven. « En ce qui concerne le point véritablement organique du développement », écrit-il, « Beethoven n'a pas d'autre successeur que Berlioz. Celui-ci se tient le plus proche de l'Immortel, il est son frère au plus noble sens du mot ». Le novateur musical français, dont les compositions avaient été assez vivement prises à parti par la presse de Leipzig et qui dans tout critique un peu sincère était aussitôt tenté de voir un ennemi, ne pouvait qu'être hautement flatté, on le conçoit, de ce jugement à la fois enthousiaste et motivé; aussi s'en montra-t-il satisfait. Dans la sixième lettre de son *Premier voyage en Allemagne*, adressée à Henri Heine, où il dépeint l'accueil fait à ce moment à ses concerts dans ce pays, on lit ceci : « Dussiez-vous me trouver naïf et primitif au superlatif, je dois avouer que toutes ces manifestations bienveillantes, toutes ces rumeurs sympathiques me rendaient extrêmement heureux.... Je suis très redevable, vous le voyez, aux artistes et aux amateurs de Brunswick ; je dois beaucoup aussi à son premier critique musi-

cal, M. Robert Griepenkerl, qui, dans une brochure savante écrite à mon sujet, a engagé une violente polémique avec une gazette de Leipzig et donné une idée juste, je crois, de la force et de la direction du courant musical qui m'entraîne[1] ». A partir de ce moment, les relations les plus amicales s'établirent entre l'écrivain allemand et le compositeur français ; ils s'écrivirent de tout temps, se revirent à plusieurs reprises, entre autres à Weimar, en novembre 1852, et le *Maximilien Robespierre* de Griepenkerl porte cette dédicace : « A son ami Hector Berlioz ».

L'exposé des idées esthétiques de Griepenkerl et l'énumération de ses rapports avec tous ces musiciens célèbres nous ont fait quelque peu empiéter çà et là sur l'ordre chronologique. En 1839, un an après la publication de *La fête musicale*, nous retrouvons l'auteur privat-docent d'esthétique et d'histoire de l'art au collège Carolinum de Brunswick, où il avait commencé ses études, et presque en même temps aussi professeur de langue et de littérature allemandes à l'Ecole des Cadets de la même ville ; mais la première situation était gratuite, la seconde insuffisamment ré-

[1] *Mémoires*, seconde série, p. 86.

tribuée, et après avoir inutilement lutté pendant huit années pour améliorer son sort et vu la succession professorale de son père lui échapper, il quitta l'enseignement en 1847.

Jusqu'ici son existence avait été peut-être plus réglée par l'imagination et le dilettantisme que par l'étude opiniâtre et solide, mais elle était restée correcte et digne ; le seul point noir avait été, cette année même, sa séparation judiciaire d'avec sa femme, la fille du major prussien de Morgenstern, qu'il avait épousée par amour en 1840 ; nerveux et passionnés tous deux, trop semblables de tempérament et de caractère, les malentendus et la mésintelligence n'avaient pas tardé à naître entre les époux et l'amour à se refroidir, puis à s'éteindre. Un autre amour l'avait bien vite remplacé, désintéressé, ardent, qui survécut à toutes les épreuves, plus fort que la mort même : celui d'une jeune femme que le poète nomme Blanche et qui devint l'inspiration de ses travaux, l'associée de ses courtes joies traversées de lourds chagrins et de longues douleurs, son ange consolateur sur la terre. Tout l'enivrement qu'une âme de poète peut trouver dans l'amour d'une femme, Griepenkerl, assure-t-on, le trouva dans celui-

là [1]. A partir de cette année 1847, son existence va entrer dans une autre phase ; elle aura des heures brillantes comme elle n'en a pas connu encore et atteindra même son zénith de réputation, mais en même temps elle s'acheminera de plus en plus vers cette pente fatale d'agitation intellectuelle et de désordre matériel au bas de laquelle le poète devait trouver la honte, puis une mort misérable, et, en somme, prématurée.

Longtemps avant de renoncer à son double

[1] Voici comment il la dépeint dans une de ses lettres, qui se distinguent le plus souvent par leur souffle éloquent et l'originalité du style : « Elle est blonde, et bleue, et blanche, et son âme, son cœur sont purs comme le cristal que les ruisseaux des glaciers jettent sur les roses des Alpes. Les voyageurs ordinaires ne trouvent pas le beau cristal, ils passent et cherchent l'orgueilleux diamant, que d'abord on doit débarrasser de ses scories, et ensuite tailler, sertir, et Dieu sait quoi encore ! Le cristal que la nature présente à nos yeux comme elle fait la lumière, afin que tous deux se réfléchissent l'un dans l'autre, voilà le plus beau cristal ; aucun art n'a osé s'exercer sur lui, car l'art anéantirait en lui la nature. Telle est Blanche. Et précisément parce qu'elle est ainsi, elle éveille l'amour dans ses rêves les plus secrets, elle lui donne conscience de son éveil. Elle ne veut pas être plus qu'elle n'est, elle badine avec le naturel le plus pur, tandis que les vagues tempêtueuses de la passion, que la civilisation soulève, roulent à ses pieds ; elle sourit comme la lune au-dessus du volcan en éruption. Et de cette façon elle dompte l'infernale douleur, elle ramène la paix et fait de nouveau sentir à l'homme qu'il est sur cette terre pour agir ». Le poète a aussi chanté sa bien-aimée dans des pièces de vers pleines de délicatesse et de grâce.



poste de professeur, Griepenkerl s'était vainement efforcé de se faire au soleil la place qui lui revenait légitimement, de se créer une situation en rapport avec son mérite. Sa démission donnée, il recommença de plus belle ses tentatives ; leur réussite seule pouvait lui faire espérer de régulariser ses rapports avec Blanche et de mener ainsi une vie heureuse et absolument irréprochable à la face du monde. Suivons-le dans cette période nouvelle de son activité.

Il commence par se rendre à Leipzig, où il entreprend une série de conférences destinées à attirer l'attention sur lui et qui obtiennent un vif succès ; il avait pris comme sujet de ses développements : « la nouvelle école artistique ». Doué d'un extérieur à la fois imposant et sympathique, la taille haute, les yeux pleins de feu, la bouche fine et spirituelle, la voix douce et harmonieuse, Griepenkerl était en outre un admirable lecteur qui savait faire valoir les choses les plus insignifiantes ; un de ses auditeurs exprima l'avis, à la fin d'une de ses conférences, qu'il avait « pour la première fois entendu parler allemand ». Il possédait surtout à un très haut degré l'art de s'emparer du cœur des femmes, vis-à-vis les-

quelles il savait se montrer insinuant, plein de prévenances et de câlineries. Sa courte campagne de Leipzig terminée, il rentre à Brunswick, en février 1848, et y trouve la Révolution en pleine ébullition. Quoique partisan de tout temps de la monarchie constitutionnelle, il fut vivement saisi par l'explosion d'idées de 1848 ; mais nature contemplative et esthétique avant tout, il ne prit aucune part active au mouvement. Il ne professait pas, toutefois, le haut calme indifférent de Gœthe, par exemple, qui, tandis que tonnait le canon de Waterloo, écrivait les chants amoureux brûlants du *Divan occidental*, et, couché sur le sein de Suleika, effeuillait en se jouant, autour des tempes de la bien-aimée, les roses parfumées d'Hafiz [1] ; on pourrait plutôt rapprocher son attitude de celle de Rouget de Lisle, qui, monarchiste constitutionnel, lui aussi, n'en reçut pas moins la commotion électrique de l'année 1792, dont le choc en retour fut la *Marseil-*

[1] « Le Nord et l'Ouest et le Sud volent en éclats, les trônes se fendent, les royaumes tremblent ; fuis, va dans le pur Orient aspirer l'air des patriarches, au milieu des amours, des coupes et des chants ; la source de Chiser te rajeunira ». *Hégire*, première pièce du *Divan*.



laise, le cri de guerre sublime contre l'envahisseur [1]. Le contre-coup des événements de 1848 sur l'esprit de Griepenkerl consista à ramener celui-ci à l'étude de la grande Révolution de 1789 et à lui donner l'impulsion grâce à laquelle il écrivit sa première œuvre dramatique, *Maximilien Robespierre*. C'est ici la période brillante de sa carrière, comme on pourra en juger par les détails qui suivront tout à l'heure. Les diverses lectures qu'il fait de sa pièce dans un grand nombre de villes d'Allemagne, les démarches auxquelles il se livre pour la faire jouer, les représentations intégrales ou partielles qui en ont lieu, le mènent jusqu'à la fin de 1849 ; il n'a pas trouvé la position de professeur ou de directeur de théâtre qu'il convoite, mais il s'est acquis beaucoup d'admirateurs et de nouveaux amis, et il prend patience, quoique dès ce moment il rencontre plus d'une difficulté au sujet du succès sérieux et profitable de son drame, subisse plus d'une désillusion, et soit souvent forcé de constater, lui aussi, que la roche Tarpéienne est proche du Capitole ; il a remporté un triomphe littéraire énorme, qui

[1] Voir notre brochure : *Rouget de Lisle et la Marseillaise*, Paris, 1882.

pourrait griser une nature plus froide et rassise que la sienne, mais sa situation matérielle ne s'est guère améliorée. En 1850 il se rend pour la première fois à Weimar, où il se lie avec Liszt, et obtient une audience du grand-duc, qui lui fait très bon accueil ; en 1852 nous le trouvons à Berlin, où Meyerbeer met à sa disposition, de la façon la plus cordiale, ses brillantes relations, et cherche de son mieux à lui être utile. En même temps Alexandre de Humboldt remet en mains propres au roi Frédéric-Guillaume IV, de la part du poète, la seconde pièce de celui-ci, *Les Girondins*, et le roi accuse réception à l'auteur de son présent par le billet suivant : « Recevez mes meilleurs remerciements pour l'exemplaire de votre drame, *Les Girondins*, que vous m'avez envoyé. — Frédéric-Guillaume ». La signature avait été tracée par la main royale elle-même, ce qui ajoutait un autographe précieux à la collection du poète ; nul doute cependant que celui-ci eût de beaucoup préféré un bout de parchemin orné de la griffe d'un ministre quelconque, qui lui aurait assuré une bonne et définitive situation. On l'avait, paraît-il, dépeint au roi comme

laise, le cri de guerre sublime contre l'envahisseur [1]. Le contre-coup des événements de 1848 sur l'esprit de Griepenkerl consista à ramener celui-ci à l'étude de la grande Révolution de 1789 et à lui donner l'impulsion grâce à laquelle il écrivit sa première œuvre dramatique, *Maximilien Robespierre*. C'est ici la période brillante de sa carrière, comme on pourra en juger par les détails qui suivront tout à l'heure. Les diverses lectures qu'il fait de sa pièce dans un grand nombre de villes d'Allemagne, les démarches auxquelles il se livre pour la faire jouer, les représentations intégrales ou partielles qui en ont lieu, le mènent jusqu'à la fin de 1849 ; il n'a pas trouvé la position de professeur ou de directeur de théâtre qu'il convoite, mais il s'est acquis beaucoup d'admirateurs et de nouveaux amis, et il prend patience, quoique dès ce moment il rencontre plus d'une difficulté au sujet d[...] succès sérieux et profitable de son dra[...] subisse plus d'une désillusion, et soit so[...] forcé de constater, lui aussi, que l[...] roc[...] péienne est proche du Capito[...] porté un triomphe littérair[...]

[1] Voir notre brochure : *Rouget de* [...] Paris, 1882.

a
e
a-
e-
ons
de
nce
lan-
me
e en
de s ut à
vez même
pla ma vie
ps j'ai
ont la-
econde
lui fait
théâ-
is pre-
titre de
en sou-
ille ren-
e et d

démocrate, ce qui expliquait la réserve qu'avait montrée celui-ci.

Au mois de novembre de la même année, Griepenkerl retourne à Weimar, où il a le plaisir de retrouver son ami Hector Berlioz, qui le présente au ministre plénipotentiaire de France dans les duchés thuringiens, M. de Talleyrand. Le poète, rebuté du côté de la Prusse, caressait l'espoir de se frayer par celui-ci la voie jusqu'à Napoléon III, pour lequel il éprouva toujours une certaine sympathie obscure mal définie ; les nouveaux amis fréquentèrent le grand monde, — et l'autre, — soupèrent, s'amusèrent de compagnie, mais Griepenkerl n'arriva pas à ses fins. Au commencement de 1853, il revient à Berlin et décide quelques hautes personnalités de ses amis, qui approchent le monarque, à s'employer en sa faveur auprès de celui-ci pour chasser de son esprit l'idée mensongère qu'on lui a donnée des opinions politiques du poète ; Frédéric Guillaume IV consent assez aisément à croire que le prétendu démocrate est en réalité un aristocrate éprouvé, mais pas plus à celui-ci qu'à celui-là il n'accorde de situation dans ses Etats.

A la fin de cette même année se place l'entrée

en relations du dramaturge avec la cour de Cobourg; lesdivers séjours qu'il fait à celle-ci sont comme une oasis rafraîchissante après de nombreux campements sur des terrains pierreux, arides, brûlés par le soleil. Le duc Ernest et sa femme l'accueillent aussitôt en ami ; il mange régulièrement à leur table,passe avec eux la matinée et la soirée, les accompagne à la promenade, au théâtre, participe à leurs distractions et à leurs fêtes. Aussi le poète, qu'avait de nouveau fort découragé la dernière expérience subie, reprend-il espoir et écrit-il à sa Blanche : « Crois-moi, il est très bon que l'on me traite ainsi, car cela me rend la confiance en moi-même qui m'a si souvent fait défaut à Brunswick, hélas ! La confiance en soi-même est la charpente de la vie. J'ai été toute ma vie un méchant charpentier ; de tout temps j'ai été le bois autour duquel les autres ont lamentablement charpenté ». Lors de sa seconde visite, dès l'année suivante, le duc lui fait lire en public ses pièces et organise au théâtre de la cour la représentation des trois premiers actes de *Robespierre*, sous le titre de la « Mort de Danton » ; il lui envoie en souvenir de cette soirée un riche portefeuille renfermant des autographes de Gœthe et de

Schiller, et lui décerne la « croix du Mérite » de sa maison, accompagnée d'une lettre vraiment aimable et flatteuse. Malheureusement, c'est à ces témoignages d'estime extérieure qu'il se borne, n'ayant dans ses minuscules Etats aucune place disponible qui conviendrait à son protégé.

Griepenkerl, décidément talonné par la nécessité, se résout, à une nouvelle visite, à révéler sa vraie situation au duc Ernest et à lui ouvrir tout entier son cœur. « La seule chose qui vous aille, c'est une situation en rapport avec vos aptitudes », lui répond le duc ; « et cette situation ne doit pas vous prendre trop de temps, afin que vous puissiez travailler pour vous. Le roi de Bavière seul est à même de vous donner une place de ce genre ; vous êtes son homme. Je m'occuperai sérieusement de la chose et demanderai directement au roi, en septembre, de vous appeler. Je lui dirai qu'il doit vous donner un poste semblable pour bien faire valoir votre talent. Reposez-vous sur moi et gardez le silence, pour que personne ne nous mette de bâtons dans les roues ». Le duc tient parole et recommande chaleureusement son protégé au roi de Bavière Maximilien II ; mais celui-ci

lui répond qu'il ne peut se rendre à son désir, car il trouve « préférable de faire appel à des talents plus jeunes ».

Voilà donc l'auteur de *Maximilien Robespierre* tombé une fois encore du haut de ses espérances. Quoiqu'il eût éprouvé bien des déceptions déjà, l'espoir, en lui, était vivace, et, au plus léger sourire de la destinée, renaissait aisément de ses cendres. Mais en cette dernière circonstance le coup dut lui sembler particulièrement douloureux et irrémédiable. A nul moment de sa vie, en effet, il n'avait été en droit de se croire aussi près du but, et, d'autre part, l'âge mûr s'avançant à grands pas était de nature à rendre plus saignante la blessure. Il reprend son bâton de voyageur en quête du placement de ses œuvres dramatiques, revient dans les villes déjà parcourues, en visite d'autres qu'il n'a pas vues encore ; il continue dans l'intervalle à composer des drames et des nouvelles ; mais le ressort n'y est plus, l'activité fléchit, le talent s'émousse.

Ainsi va-t-il, de plus en plus à bout de forces, cherchant parfois à retrouver un instant haleine pour enjamber les cailloux du chemin, jusqu'à l'année 1860. Cette date, où il franchit le cap redouté de la cinquantaine, pa-

raît marquer le déclin définitif de son astre, qui avait jeté à plusieurs reprises une si vive clarté. Ses nombreux et incessants voyages, sorte de cercle vicieux dans lequel il se débattait sans en pouvoir sortir, lui avaient beaucoup plus coûté que rapporté ; fastueux de sa nature, amateur de fins dîners, auxquels il invitait volontiers tous ceux qui savaient tant soit peu s'insinuer auprès de lui, généreux et prodigue, il vivait au jour le jour, jusqu'au moment où il se trouva accablé sous le poids de dettes criardes. Sa famille et ses amis intervinrent, on organisa pour lui une souscription à laquelle princes, artistes, gens de tout rang et de toute condition, envoyèrent leur offrande. On recueillit ainsi une somme importante qui ne suffit néanmoins pas à désintéresser ses créanciers. Ceux-ci, pourtant, se montraient disposés à consentir à un accord qui aurait délivré Griepenkerl de toute inquiétude, si, par un sentiment d'orgueil mal entendu, le poète n'avait refusé d'accepter cette combinaison. Il signa à ses créanciers, pour les sommes restant dues, des traites qu'il ne put payer à échéance, fut déclaré coupable de banqueroute simple et condamné à un an de prison. Il en sortit brisé de

toute façon. Vaincu du combat de la vie, délaissé successivement de tous, excepté de sa Blanche, il essaya bien encore de remonter ce courant de la dignité et de l'honneur d'où l'on ne dévie jamais impunément, mais il n'y réussit qu'à demi ; il écrivit encore, mais l'âme des lecteurs lui était devenue rebelle. Le jour vint enfin où l'affection même de son admirable compagne fut impuissante à le préserver des écarts de conduite les moins pardonnables. On le rencontrait dans les rues de Brunswick, les vêtements sales et en désordre, chancelant sous le poids de l'ivresse. Il était devenu la fable de la ville. Un homme de plus à la mer! A ce genre de vie, sa santé acheva rapidement de s'user. Il entra à l'hôpital et y succomba le 16 octobre 1868. Quelques instants auparavant, on lui avait remis une lettre que la Mort, à la fois trop tardive et trop pressée, ne lui avait pas accordé le temps d'ouvrir, et qu'en rendant le dernier soupir il avait laissé glisser de ses mains. Elle portait cette suscription : « A l'honorable poète dramatique M. le Dr Griepenkerl », et venait de l'intendant du théâtre royal de Munich, qui le priait de lui envoyer à l'avenir ses productions dramatiques. Un fugi-

tif rayon d'espérance avait pu se poser, à ce moment suprême, sur le front pâle du poète tout ruisselant de la dernière sueur d'agonie ; le sort, à cette minute finale, avai fait mine de se montrer miséricordieux envers lui, tout en poursuivant à son égard son ironie amère. *Alas, poor Yorick !*

Ainsi se termina cette carrière qui s'était ouverte sous des auspices si favorables et même si brillants. Elle fait songer à celle d'un poète allemand fort antérieur à Griepenkerl, Jean-Christian Günther, sorte d'Alfred de Musset germanique du dix-huitième siècle, qui succomba avant vingt-huit ans à ses excès de tout genre, ou à celle de ce Richard Savage que son ami Samuel Johnson nous a retracée d'un crayon aussi sombre et fuligineux que ces rues de Londres où il promena près d'un demi-siècle ses hontes et ses souffrances. Toutes ces existences de poètes, grands ou médiocres, illustres ou à demi-inconnus, mais tous effleurés, en définitive, par l'aile de feu de la Muse, dont le cerveau finit par éclater sous une poussée cérébrale trop forte, dont l'âme fléchit et finalement se brise sous les chocs réitérés du sort, comme une fleur trop délicate pour résister longtemps aux coups de

la tempête, on peut les expliquer et les résumer par ces paroles de Gœthe dans ses *Affinités électives* : « Il y a des natures problématiques qui ne sont faites pour aucune des situations dans lesquelles elles se trouvent et qu'aucune ne parvient à satisfaire. De là l'épouvantable conflit qui dévore la vie sans lui apporter de jouissances ».

L'homme connu, passons à l'examen de l'œuvre.

Griepenkerl, nous l'avons dit, avait été ramené par les événements de 1848 à l'étude de la Révolution française ; mais cette étude — il est à peine besoin d'insister sur ce point, maintenant que le lecteur est au fait de son tempérament intellectuel — il l'avait pratiquée non en remontant aux sources, mais en lisant les divers narrateurs du grand drame, et avant tout le demi-roman si entraînant de Lamartine, *Les Girondins ;* de là sa conception humaine et plutôt sympathique du caractère des terroristes. Les deux premiers actes de *Maximilien Robespierre,* lus par l'auteur dans un cercle restreint d'amis, produisirent la plus vive impression ; l'un de ces amis, Karl Andree, rédacteur de la *Gazette allemande,*

jura « par la vie de ses enfants » que c'était le drame le plus remarquable qu'on eût écrit depuis Gœthe et Schiller. Le 20 octobre 1849, Griepenkerl fit à Brunswick une lecture publique de sa pièce, désormais achevée ; l'enthousiasme des nombreux auditeurs qui emplissaient la salle, trop étroite pour contenir tous ceux qui auraient voulu y avoir accès, ne connut pas de bornes. Au lendemain de cette lecture, des critiques distingués entonnèrent les louanges de l'auteur. « Cette tragédie », écrivait l'un d'eux, Starklof, « est un événement dans le domaine de la scène allemande, qui peut s'estimer heureuse de recevoir un tel présent, et j'espère que les théâtres allemands s'empresseront de l'offrir aussi vite que possible au public, et aussi bien jouée que possible ». Un homme de la valeur d'Adolphe Stahr, tout entier voué au culte du beau et fort rétif aux « emballements » littéraires, commençait par mettre absolument en doute le mérite du drame que lui vantaient ses amis ; puis, l'ayant entendu lire par l'auteur, il s'écriait, sous le coup d'une sorte d'extase, qu'il ne connaissait dans toute la littérature, depuis Shakspeare, aucun drame historique d'une valeur comparable à ce *Robespierre*. Cepen-

dant, désireux de contrôler son impression *de chic* — si l'on veut bien nous passer ce mot — il le relisait à tête reposée, et publiait huit jours après un article étendu qui contient des appréciations de la nature de celles-ci : « Je n'hésite aucunement à confesser à présent que toutes mes défiances ont disparu, que toutes les espérances ont été satisfaites dans une riche mesure. En réalité, nous avons affaire ici à un début qui n'a pas son pareil en audace dans la poésie dramatique contemporaine. C'est une joie, au moment même où un Gervinus désespère de la possibilité d'une poésie dramatique allemande, de voir un poète de cette nation voler de ses propres ailes dans les sentiers de Shakspeare.... Cette pièce est une reproduction réelle et véritable du drame historique tel que Shakspeare l'a créé ». Le célèbre humoriste leipzigois E. M. Œttinger entonnait en ces termes, sous ce titre à sensation : « Le serpent de mer : le professeur Griepenkerl et son *Robespierre* », un dithyrambe à la gloire du révélateur du nouveau monde dramatique allemand : « Depuis dix mois a éclaté dans les eaux grandes et basses des journaux et gazettes allemands, comme l'imposant serpent de mer dans l'o-

céan des feuilles anglaises, la mystérieuse nouvelle de la naissance d'une tragédie merveilleusement belle.... Mais aujourd'hui que la critique allemande a depuis longtemps perdu tout crédit, qui peut encore avoir la faiblesse de croire à la valeur de l'encens qui, à l'apparition de chaque nouveau drame de nos modernes Lessings et Schillers, monte régulièrement en fumant jusqu'au ciel ? Pour ma part, je suis à l'égard de la critique allemande un sceptique racorni, un douteur fossile, et voilà beau temps que je ne crois plus qu'à ce que je vois de mes propres yeux, qu'à ce que j'entends de mes propres oreilles. Et pour ce motif, j'ajoutais aussi peu foi à la sublimité de cette tragédie qu'à l'existence du brave serpent de mer. Mais maintenant que j'ai entendu le professeur Griepenkerl nous lire son *Robespierre*, je crois à l'existence de ce dernier, à ses beautés, à sa sublimité, maintenant je suis convaincu que tout ce qu'on m'a dit auparavant de ce boa constricteur dramatique n'était pas une blague, un vain bruit de gazettes, l'écho banal d'un compérage littéraire, mais bel et bien la vérité complète, nue et sans fard. C'est un morceau d'histoire tiré, avec un amour brûlant de la vérité, du cantique

sacré de la Révolution française, des feuilles incombustibles du *Moniteur*.... De même que du Neuf Thermidor, sur lequel ce drame se ferme, date une ère nouvelle dans l'histoire de la Révolution française, ainsi datera dans l'art dramatique de l'Allemagne, du jour de la première représentation de cette pièce grandiose, le commencement d'une nouvelle phase ».

La *Gazette de Vienne*, peu suspecte, en sa qualité d'organe de l'Allemagne du sud, de partialité envers un Allemand du nord, écrivait de son côté : « Ce n'est pas une pièce à tendances pour ou contre l'idée de liberté, émaillée de mots en relief et de phrases destinés à provoquer les applaudissements ou les protestations, en tout cas à produire de l'effet ; ce n'est pas une tragédie dans laquelle la justice divine, planant invisible au-dessus des nuages et érigée en tribunal, atteint finalement les coupables ; un drame où des puissances hostiles extérieures s'interposent entre le héros et l'anéantissent. C'est un chapitre de l'histoire universelle dans son impitoyable dureté d'airain. Les champions d'une génération violemment sortie d'un état d'oppression profonde créent l'histoire devant nos yeux, pour terminer l'acte de leur propre dévelop-

pement, et succombent quand cet acte est achevé, parce qu'ils ne savent pas triompher d'eux-mêmes ». Le correspondant d'un journal étranger, J. Lasker, lui annonçait en ces termes l'événement: « Les mots me manquent pour vous décrire mon impression. Beaucoup de jours s'écouleront avant que je me sente la force de parler en détail de cette œuvre. Arrivons-nous jamais à dépeindre aussitôt, à l'aide des mots, un grandiose phénomène naturel apparu soudainement à nos yeux avec toute sa beauté, ses merveilles et ses terreurs! Or, un poème neuf, grand et spontané comme la nature elle-même dans ses manifestations, qui surgit devant notre âme, ne nous saisit pas moins, ne nous rend pas moins muets d'admiration, que les plus grandioses phénomènes naturels. Traitez-moi d'enthousiaste, j'y consens ; mais vous ne maintiendrez plus cette opinion quand vous connaîtrez vous-même la pièce. C'est une Minerve sortie dans toute sa beauté et sa force divines de la tête de Jupiter. Ce que nous voyons, ce sont des hommes, de la vie, une page de l'histoire universelle. Ce drame est une action. Rien de voulu, d'artificiel. La puissance créatrice a évoqué ce Robespierre, et celui-ci a obéi à ce

geste du génie ». Un autre critique renommé enfin — car il nous faut borner ces citations que nous pourrions multiplier à l'infini — Emile Palleske, le biographe populaire de Schiller, tout en soumettant la pièce à un examen excessivement rigoureux et dont le résultat était loin d'être de tout point favorable, n'hésitait pas à saluer en l'auteur de *Maximilien Robespierre* le « Messie du drame historique », le « poète de l'avenir », le réformateur depuis longtemps attendu du théâtre allemand. Quelques voix discordantes vinrent bien mêler une note aigre, dès la première heure, au concert de louanges qui caressait de ses notes mélodieuses les oreilles du poète ; mais elles ne faisaient qu'attester son succès même et furent facilement étouffées sous l'accord retentissant de l'ensemble.

Lue par Griepenkerl devant le comité du théâtre de Berlin, la pièce alla aux nues, on peut le dire sans exagération, et fut acceptée à l'unanimité [1]. En attendant son apparition

[1] Voici le curieux tableau de genre qu'un biographe allemand de Griepenkerl nous trace de cette lecture. « La sensible et pathétique Charlotte Birch-Pfeiffer (une des artistes les plus populaires de son temps) était tellement hors d'elle-même, qu'elle ne put retenir ses larmes, et fut le lendemain malade d'émotion.



sur la scène de la capitale de la Prusse, elle fut représentée à Brunswick le 17 janvier 1850, ce qui était et continue à être fort compatible avec les habitudes de décentralisation littéraire et artistique des pays allemands, mais ne laisse pas que de nous étonner, nous qui avons d'autres usages. Elle fut précédée, comme ouverture, de la « Marche au supplice » de Berlioz, rejetée plus tard à la fin du troisième acte, pour faire place à une ouverture à grand orchestre de Litolff. Le succès fut complet, et le poète, appelé sur la scène à la fin de chaque acte, couvert d'applaudissements frénétiques. Presque aussitôt il se mit en rapports avec les théâtres de Breslau et de Hambourg. Cepen-

Cette dame se laissait aller d'ailleurs si franchement à l'impression de la pièce et se montrait si ouverte et si bien disposée à l'égard du poète, que celui-ci était absolument sous le charme. Tout au plus jouait-elle en plaisantant la jalouse et disait-elle à l'occasion : Eh bien ! Vous inviterez encore le Griepenkerl, qui est venu ici pour tourner la tête à la Birch ! — La spirituelle et pétillante Fanny Lewald (une femme de lettres des plus distinguées) restait, après la lecture, toute muette d'admiration, tandis que le vieux critique Gubitz renaissait littéralement à la vie et redevenait jeune. L'esthéticien connu Rœtscher se réjouissait d'avoir trouvé au moins un objet de dissection ; l'illustre comédien Dœring se transportait si vivement en imagination dans la pièce, qu'il accompagna toute la lecture de ses jeux de physionomie, tandis que le régisseur Weiss dénombrait avec une mine soucieuse la longue liste des personnages ».

dant une sérieuse déception l'attendait. Bien que la censure berlinoise eût accepté la pièce, l'intendant du théâtre en interdit la représentation. Il s'était déjà opposé, peu auparavant, à laisser jouer le *Mirabeau* de Raupach, et il est présumable qu'il ne sentait pas absolument le besoin de voir transporter à la scène, si peu de temps après les tempêtes politiques de 1848, un drame plus ou moins pénétré de l'esprit révolutionnaire et qui pouvait être de nature à le réveiller.

Nous avons déjà exposé rapidement, à propos de *La fête musicale*, les idées esthétiques de Griepenkerl. Il y revient plus longuement dans la Préface de son drame, dont il est intéressant de citer des passages. Après avoir condamné tour à tour le classicisme et le romantisme, dont la conception arriérée ne répond plus aux exigences de l'heure présente, il s'exprime ainsi :

« Le jour arrive où, avec Schiller, on ne tiendra plus l'éducation esthétique du genre humain pour une idée chimérique, mais pour un des leviers les plus indispensables de la culture politique et littéraire. Ce jour-là, la scène entrera dans son droit propre.... Ce que n'a pu réaliser nul Shakspeare, nul Calderon, nul

Racine, nul Corneille, nul Gœthe — même nul Schiller — la scène du temps présent peut le réaliser, si les planches résonnent sous le cothurne de la réalité.... Si l'art s'isole de la vie et de l'esprit national, la scène est condamnée à la ruine et à la mort; s'il entre en affinité élective avec ces forces-là, il ressuscitera et vivra.

« Ils sont passés, les jours de la vieille Hellade, et jamais ils ne reviendront. Mais l'importance sociale du théâtre grec reste le modèle par excellence. Sa religion, son Etat, l'ensemble de son existence, le Grec trouvait tout cela sur sa scène. Il s'y rendait comme à la plus belle des fêtes....

« En partant de ces principes, demandons-nous sur quel sol, à quelle époque, dans quelle atmosphère doit être réalisé cet idéal. Eh bien! voyez le grand spectacle de la Révolution française de 1789. Voilà le sol, l'époque, l'atmosphère — avec les idées et les hommes. Voilà le point de départ de l'ère nouvelle. Voilà notre institutrice, en dépit de ses crimes et de ses erreurs. Voilà le testament adressé à la génération future, testament à peine ouvert encore et d'où sort la promesse que l'auréole qui jadis a environné la Liberté émerge de ces

tombeaux. Nul champ plus favorable au drame historique que ce foyer ardent du plus épouvantable despotisme qu'ait jamais vu l'histoire d'une époque civilisée, grosse d'idées. Là se trouve le déchaînement de l'énergie révolutionnaire se rassasiant sous toutes les formes jusqu'à la dernière limite de son vertige sanglant, jusqu'au point où le régime de la Terreur décrète le nivellement de chaque existence. Là s'accuse la maladie héréditaire de la race humaine, la rupture de Dieu et du monde, non pas, à la façon de Faust et de Hamlet, dans les mystères de la nature intérieure, mais dans les rapports les plus immédiats avec la vie, l'Etat, le monde. Là s'offre, comme nulle part ailleurs, l'occasion de travailler à la plus grande tâche de l'art, là où il devient l'instituteur des peuples et tire le bilan de l'histoire universelle sur le tableau noir des peuples. Là enfin s'offre la satisfaction morale de pouvoir montrer le despotisme comme le Lucifer démasqué que la Liberté emporte dans son propre ciel ; et, par contre, de saluer la chute de ce ciel comme la transfiguration de la Liberté, comme la victoire du principe moral du monde... Que l'artiste du temps présent aille demander le mot d'ordre à Schiller. Ce

qui maudit dans *Les Brigands*, gémit dans *Cabale et Amour*, ondoie dans *Fiesque*, jette dans *Don Carlos* l'éclat d'un feu de diamant, tout cela se retrouve à la tribune de la Convention nationale ; elle gronda sous les mêmes revendications, et, quand la Gironde tomba, autant de marquis de Posa subirent pour leur idée la mort des martyrs ».

Griepenkerl, comme le prouve cette page éloquente, concevait d'une manière grandiose la tâche qu'il s'était assignée, et il n'a pas dépendu de lui qu'il réalisât plus complètement son idéal. Toutefois, si nous devons beaucoup rabattre aujourd'hui de l'enthousiasme des premiers juges, il reste vrai que *Maximilien Robespierre*, avec tous ses défauts, est une œuvre qui sort de l'ordinaire. Ce qu'on peut avant tout lui reprocher, comme à la plupart des pièces de théâtre qui mettent en scène le conflit de Danton et de Robespierre, sous quelque titre qu'elles le présentent, c'est le manque d'unité dramatique ; elle se divise en deux parties, dans la première desquelles le rôle principal appartient à Danton, non à Robespierre ; et dans la deuxième même c'est encore Danton qui, mort, domine et détermine la situation finale. Il nous faut répéter

ici à peu près mot pour mot la critique faite sur ce point à l'occasion du *Danton et Robespierre* de Hamerling. Les deux derniers actes, décousus et trop lents, sont bien moins intéressants que les premiers ; le cinquième s'ouvre sur un épisode bizarre et peu vraisemblable, quoique non dépourvu de grandeur : celui où Robespierre, dans les caveaux de Saint-Denis, demande aux tombeaux vides des rois le mot de l'énigme de la vie et des destinées réservées à la France. Une invention plus étrange encore, à première vue, c'est la conception du personnage de Thérèse Cabarrus — la future madame Tallien — qui, seule de toute la pièce, parle constamment en vers, comme une Corinne au Capitole ou plutôt une Pythie sur son trépied; cependant la forme poétique mise dans sa bouche peut s'expliquer par l'intention qu'a eue le poète de faire de cette espèce d'héroïne son propre truchement, d'incarner en elle, à sa plus haute puissance, l'idée de Liberté, et alors c'est peut-être moins l'opportunité de l'invention qu'il s'agit de juger, que l'habileté de son exécution. Des personnages qui, en tout cas, ne nous paraissent pas à la hauteur de leur rôle, ce sont les trois hommes destinés à re-

présenter et à peindre le peuple ; ils ne s'offrent pas à nos yeux sous un jour bien honorable, et il y a là une imitation shakspearienne assez peu satisfaisante, quoique ces types éternels des temps troublés, qui, suivant la direction dans laquelle souffle le vent politique, crient alternativement : Vive le roi ! vive la Ligue ! Vive Danton ! vive Robespierre ! se livrent çà et là à d'assez plaisantes saillies. En dépit de ces défauts et de tous les autres qu'on pourrait relever, l'œuvre témoigne d'une grande vigueur poétique, d'une conception politique élevée. Le beau rôle, ici comme partout, appartient nécessairement à Danton ; le lion est, quoi qu'on veuille et quoi qu'on fasse, plus noble et plus sympathique que le chacal. Les amis même du grand tribun, dans l'histoire et conséquemment dans la poésie, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, Lacroix, ces jeunes hommes aimables et bien doués, qui s'entendaient à cueillir la fleur délicate de la vie, touchent de plus près notre cœur que les froids séides de Robespierre, Saint-Just, Couthon, Lebas même, le plus sympathique pourtant des trois, ces fanatiques pétrifiés dans leur dogme inflexible et cruel. Mais c'est surtout dans la peinture des

femmes de Danton et de Camille, que Griepenkerl a déployé toutes les ressources de sa palette originale et ingénieuse. Louise et Lucile, d'un caractère tout opposé, symbolisent, celle-là, l'épouse douce et soumise, qui n'a de volonté et de pensée que la volonté et la pensée de son mari, sur l'existence tumultueuse duquel elle plane comme la paisible étoile du soir au-dessus des vagues de la mer en courroux ; et, celle-ci, la femme résolue, entraînante, dévouée sans mesure, qui ne connaît rien en dehors de son amour, qui vit et meurt avec lui. Ces deux figures de femme offrent des traits d'une délicatesse et d'une poésie exquises, d'un charme pénétrant, qui ne dépareraient pas les héroïnes de Gœthe, l'homme qui, avec Boccace et Shakspeare, a le mieux compris et rendu « l'éternel féminin ». Sans aucun doute, quand l'imagination du poète enfantait ces deux heureuses créations, l'image de sa Blanche ne cessait de planer devant son esprit et l'inspirait profondément.

Enfin, la pièce se termine par un trait vraiment remarquable et qu'on a de tout temps beaucoup admiré. Fréron est en train de rédiger, sur la demande de Barras, le rapport des événements du Neuf Thermidor. Tout à

coup on entend marcher des soldats au son du tambour. « Qui conduit les troupes des quais ? », demande Barras. Thérèse Cabarrus, dont il n'a plus été question depuis quelque temps, s'élance à ce moment sur la scène, le drapeau tricolore à la main, et répond : « Le général Bonaparte ! ». Sur ces mots le rideau tombe. Ce nom qui a été simplement prononcé une fois par Tallien, au cours d'une conversation avec Fréron, éclatant ainsi comme un brusque coup de foudre, creuse soudain l'abîme entre la minute présente et l'heure qui va suivre, et ouvre, comme dans la déchirure d'un éclair, la perspective d'un monde nouveau. A la scène, très certainement, ce tableau final, si puissamment peint d'un seul coup de pinceau, doit produire un grand effet.

Les détails que nous avons donnés sur la représentation de la pièce ont prouvé qu'elle pouvait très bien être jouée. Toutefois, la fin historique qui s'impose — la chute de Robespierre causée par une coalition de personnalités qui n'ont rien de bien sympathique et qui valaient beaucoup moins moralement que leur victime — rend la conclusion du drame peu intéressante. La marche de l'action est à

peu près la même chez Hamerling, mais combien, dans l'œuvre de celui-ci, les scènes sont plus pittoresques, plus vives, plus pénétrées de poésie ! Aussi nous rangeons-nous à l'avis du critique Palleske, qui croyait que la représentation gagnerait beaucoup à la suppression et en tout cas au remaniement complet des deux derniers actes. On a vu que le duc de Cobourg avait ainsi fait jouer la pièce à son théâtre, sous le titre de la « Mort de Danton ».

A la tragédie de la Montagne Griepenkerl fit succéder, en 1852, celle de la Gironde, qui dans l'histoire la précède. En dépit de la teinte de mélancolie qui flotte autour des victimes plus ou moins innocentes, mais éloquentes et poétiques du 31 Mai, la lutte brutale menée si audacieusement par les Montagnards est plus dramatique que le travail de coups de sape souterrains des Girondins, la voix retentissante d'un Danton et même l'aigre fausset d'un Robespierre couvrent sans peine l'élégant lyrisme d'un Vergniaud, et Buzot et Barbaroux n'ont pas laissé, en disparaissant, le vide énorme que creusèrent les deux grands meneurs de la Montagne, dont la chute constitue la catastrophe réelle de la Révolution. En un mot, si la Gironde est tragique,

les Girondins ne le sont pas. La seconde pièce de Griepenkerl se ressent forcément de cet état de choses. Elle nous offre des tableaux souvent intéressants, des scènes vivantes et pittoresques, mais il n'y a pas de tragédie proprement dite ; la pièce se compose en quelque sorte de trois parties juxtaposées, dont chacune pourrait à elle seule fournir matière à peu près suffisante à un drame : la déclaration de guerre lancée par Danton aux Girondins, qui ont repoussé avec mépris ses avances loyales ; la lutte entre ceux-ci et Marat, traduit par eux devant le tribunal révolutionnaire et acquitté aux applaudissements frénétiques du peuple ; enfin le meurtre de l'« ami du peuple » par Charlotte Corday, dont la conséquence est d'emporter les derniers scrupules des Montagnards, qui croient trouver dans le crime la main de leurs adversaires. Ainsi éparpillé sur plusieurs actions et sur beaucoup de personnes qui n'ont entre elles qu'une connexion assez éloignée, l'intérêt ne sait trop où se prendre et il n'y a pas d'impression durable possible. Et puis, Marat qui vient se substituer à Danton comme le mauvais génie des Girondins, ne peut devenir que difficilement un personnage sympa-

thique, même quand on s'efforce de présenter sous son meilleur jour sa vilaine face d'apôtre de la haine. Il est du reste la figure la plus accusée de la pièce, celle qui déploie le plus d'énergie active et forme le pivot de la tragédie. Sans le dépouiller de sa rudesse et trivialité trop connues, le poète, tout en respectant les données de l'histoire, a eu l'art d'égaliser les méplats trop saillants, de supprimer ou d'atténuer les verrues qui nous l'auraient fait prendre en dégoût. Considérés comme « Buchdrama », c'est-à-dire, suivant l'expression allemande, comme pièce plutôt destinée à être lue que jouée, *Les Girondins* constituent une lecture très intéressante. Le cinquième acte, occupé à peu près en entier par le fameux banquet d'ailleurs légendaire de Vergniaud et ses compagnons, est au point de vue lyrique un morceau fort remarquable. Peut-être a-t-il été inspiré par le tableau de Paul Delaroche, « le peintre ordinaire des Majestés décapitées », comme le qualifiait le malicieux Henri Heine. Nous sommes dans une salle de la Conciergerie. Il fait nuit. Une table en forme de fer à cheval, toute servie, attend des convives. A côté se trouve une civière sur laquelle est étendu le cadavre de

Valazé, qui s'est poignardé au prononcé de son jugement. Un geôlier apparaît : « Allons, vite ! », s'écrie-t-il ; « ces messieurs sont pressés — ou plutôt, voulais-je dire, la mort est pressée avec ces messieurs. Placez des chaises et des bancs pour vingt et une personnes — non, pour vingt, le cadavre ne compte pas. — Vingt et un d'un seul coup ! La mort est pressée. — Si j'ai bien compris, ils vont tous arriver l'un après l'autre dans cette salle. C'est ici le seul endroit de France où l'on gouverne monarchiquement sur l'ordre de la République, au nom de Sa Majesté la Mort, la dernière reine du monde ». Les Girondins entrent successivement, ils engagent une conversation sur l'avenir de la France et de l'Europe, sur les choses d'au-delà. Madame Roland, une figure que le poète a caressée avec un amour tout particulier, fait son apparition. A la question de Vergniaud : « Qu'apportes-tu : la vie ou la mort ? », elle répond par les paroles de saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens (ch. xv, § 42 et sqq.) : « La vie. Le corps est semé corruptible, mais il ressuscitera incorruptible. Il est semé en déshonneur, mais il ressuscitera en gloire. Il est semé en faiblesse, mais il ressuscitera en

force ». La pensée de mourir ensemble de la même mort pour la même cause relève le courage des infortunés. Mais leur disposition d'esprit devient encore plus solennelle, quand ils apprennent que tous ceux de leurs partisans qui avaient réussi à sortir de Paris les ont précédés dans la mort, — et quelle mort ! — que Roland lui-même, s'imaginant que sa femme n'existait plus, avait mis fin à ses jours. Les bourreaux approchent. « Venez, amis, groupons-nous tous ensemble ! », s'écrie Vergniaud. Chacun entoure de son bras l'épaule de son compagnon, et Vergniaud se place au milieu d'eux. « Je vois se déchirer en deux, de haut en bas », dit-il alors, « le rideau qui sépare ce monde-ci de l'autre, et une voix semblable à un son éclatant de trompette jette ces mots : Pitié, pitié ! S'ils se sont trompés, ils ont été envoyés pour léguer aux hommes une leçon, et ce n'est pas en vain qu'ils ont vécu et souffert. Abaisse des hauteurs de ton trône un regard pitoyable sur cette poignée d'hommes qu'une même pensée ensevelit dans le même tombeau. La crainte de la mort ne maîtrise pas notre corps. Devant ta face nous jetons notre vie comme un vain oripeau. Salut à tous les frères qui viendront après nous ! — Une

couronne de fleurs, apportez-moi une couronne de fleurs ! ». On lui obéit. L'homme qui va mourir lève en l'air cette couronne, et ses lèvres éloquentes, qui dans quelques minutes seront glacées à jamais, prononcent ces adieux à la vie, que souligne le son de la harpe : « Au siècle qui vient, quand le nouveau visage apparaîtra sur la tête de Janus du temps, et que l'ancien visage fermera les yeux sur notre tombeau ! Toi qui vis par delà les étoiles, juge-nous ! ». Et tous de répéter en chœur : « Juge-nous ! ». Le rideau tombe. C'est là, on en conviendra, une conclusion de pièce poétique et émouvante, quoique un peu bien sentimentale et en cela bien allemande.

En prenant pour thème de ses travaux dramatiques la Révolution française, Griepenkerl obéissait à ses théories esthétiques, c'est-à-dire, en réalité, à ses préférences personnelles. Il subissait de plus à ce moment l'impulsion du très distingué critique Adolphe Stahr, qui l'avait vivement engagé à entreprendre tout un cycle en ce genre. Après *Les Girondins* il commenca une *Charlotte Corday,* qu'il abandonna bientôt, puis un *Saint-Bernard* qu'il ne mena guère loin. Il projetait de nous y montrer Bonaparte, de héros fougueux

devenu bon garçon, s'intéressant à l'honnête muletier Jean, qui l'avait aidé à franchir la montagne, et s'employant gentiment à assurer son bonheur avec la petite cantinière Catherine, qu'il lui donnait pour femme. Il n'y a pas à regretter, — croyons-nous, — que Griepenkerl n'ait pas terminé cette innocente bluette. Cela vint de ce qu'il avait conçu à peu près simultanément l'idée d'un autre ouvrage ayant également pour héros Bonaparte, et que consacrer deux pièces à celui-ci, jeune ou vieux, général ou empereur, c'eût été beaucoup. L'œuvre en question, publiée en 1862 et intitulée *A Sainte-Hélène*, est moins une pièce proprement dite qu'un simple tableau. L'action, tirée des *Mémoires* de Montholon, se passe en 1819. Il s'agit d'un essai de fuite de Napoléon, motivé par le brûlant désir de revoir son fils, et auquel il renonce au dernier moment, parce qu'il vient de recevoir le buste de ce même fils. Il peut sembler que cette raison précisément aurait dû contribuer à le faire persévérer dans son dessein, mais enfin il en est autrement. « Mon martyre », dit l'empereur, « assure la couronne à ma dynastie ». Ces mots, il les a en effet prononcés dans son exil, mais cette assertion bonne pour

le *Mémorial* ne nous parait guère de nature à constituer un ressort dramatique sérieux. Napoléon, dans ces trois actes fort courts, se livre à des épanchements de sentimentalité et à des effusions romantiques qui n'étaient guère dans le caractère du « Corse à cheveux plats », même quand la volte-face de sa fortune lui eut apporté plus d'un enseignement inutile. Une page assez intéressante, c'est le parallèle entre le grand prisonnier de Sainte-Hélène et le petit prisonnier, le nègre Tobie, que l'empereur rachète d'esclavage et renvoie dans sa patrie lointaine, où, comme lui-même, il a un fils. Sa pièce terminée, l'auteur avait demandé au duc de Cobourg de vouloir bien l'adresser, avec sa recommandation, à Napoléon III, « à qui elle ne causerait pas de déplaisir », pensait-il ; mais le duc refusa, pour des raisons de principes, de se mêler de cela. Griepenkerl l'expédia alors un peu plus tard — de sa prison, hélas ! — à l'empereur des Français, et attendit assez longtemps en retour, avec une confiance inébranlable, sa nomination dans la légion d'honneur ; mais il ne reçut ni ruban rouge — ni même un remerciement.

A côté de ces pièces empruntées à notre histoire, le poète a composé plusieurs autres

drames qui ont été représentés avec succès. L'un d'eux, souvent joué, *Idéal et Monde*, aborde le terrain des conflits sociaux ; il est intéressant et offre même des situations poignantes, mais quelques-uns des principaux personnages sont des types exceptionnels et maladifs qui ressemblent plus à des abstractions qu'à des êtres vivants. Un autre, *Anne de Walsek*, met en scène, d'une façon habile, avec une gradation d'effet très ingénieux, un conflit religieux. Dans le drame populaire intitulé *Au haut Repos* — du nom de l'enseigne d'une auberge sur la montagne — se trouvent opposées, en des tableaux pleins de vivacité et de couleur, la vie du mineur et celle de l'ouvrier qui travaille à l'air libre. Le ressort du drame, c'est la lutte de l'ancien temps avec le nouveau ; d'un côté les antiques traditions de la vie du mineur, de l'autre les facteurs industriels de la vie moderne. Le roi a, au grand chagrin des mineurs de la vieille roche, fait passer un tunnel et construire un pont dans leur montagne. Ce n'est pas assez que ces œuvres de l'homme défigurent à leurs yeux la libre et belle création de Dieu ; les ouvriers étrangers qui travaillent à ce « pont diabolique » ont de plus exercé sur les mineurs de la

jeune génération une influence mauvaise. Le contraste entre les mineurs qui restent opiniâtrément attachés aux vieilles habitudes et ceux qui adoptent volontiers les mœurs apportées du dehors par des « intrus », est rendu dans cette pièce d'une façon très heureuse. Ce drame, écrit en 1858, rappelle à un point étonnant le *Maître Daniel Rock* d'Erckmann-Chatrian, ce forgeron colossal et grandiose qui vit dans l'amour des choses d'autrefois, et qui, aidé de ses fils, cherche à barrer la route, avec des piques de fer, à la locomotive qui dévore l'espace en crachant sa vapeur, et qui les broie, lui et ses vigoureux rejetons, sans s'arrêter ni même dévier d'une seule ligne de sa voie. Comme les deux romanciers français, le dramaturge allemand a pris éloquement en mains la cause du progrès, qui poursuit irrésistiblement sa course et écrase sans pitié les vieilles routines et les anciennes ignorances.

Concluons à présent au sujet de Robert Griepenkerl poète dramatique. Tandis que les uns — et parmi eux des juges considérables, nous l'avons dit — voyaient en lui le réformateur attendu du théâtre de leur pays, les

autres discutaient sérieusement sa valeur réelle. Un point sur lequel toute la critique allemande paraît aujourd'hui s'accorder, c'est qu'il avait un talent incontestable. Griepenkerl est un poète d'inspiration originale, qui procède en vertu de ses propres théories, lesquelles il expose avec sincérité et chaleur. Il se rattache à l'école de Grabbe, Otto Ludwig, Hebbel, Georges Büchner, les principaux représentants du « Kraftdrama », le « drame vigoureux », comme le nomment nos voisins d'outre-Rhin ; il est loin toutefois de posséder la puissance de caractéristique, le jet hardi, la forte et violente originalité native de l'auteur de la *Mort de Danton ;* en revanche, il est plus artiste, mieux équilibré. *Maximilien Robespierre,* le plus remarquable de ses drames, n'offre pas seulement une succession de scènes tragiques, mais constitue une véritable tragédie. Ce qui est également certain, c'est que ses pièces, en général, ne sont pas assez mûries et achevées, et qu'il n'a pas donné toute sa mesure. Sa biographie, telle que nous l'avons tracée dans ses grandes lignes, explique suffisamment ces imperfections et ces lacunes. Il est rare que d'une existence trop décousue sorte une pro-

duction pleinement venue à terme; aux œuvres intellectuelles solides il faut, comme aux enfants robustes, la période de gestation nécessaire. Robert Griepenkerl, en tout cas, a incontestablement possédé au moins un soupçon de fibre shakspearienne, et à quelque dose infinitésimale que cette fibre vibre chez un poète, c'est assez pour assurer le nom de celui-ci contre l'oubli.

AUGUSTE DIETRICH.

Maximilien Robespierre

A SON AMI

HECTOR BERLIOZ

R. G.

PERSONNAGES

Maximilien ROBESPIERRE.
SAINT-JUST.
COUTHON.
LEBAS.
HENRIOT, commandant de la garde nationale.
Eléonore DUPLAY.
Simon DUPLAY, secrétaire de Robespierre.
Georges DANTON.
Camille DESMOULINS.
LACROIX.
PARIS.
HÉRAULT DE SÉCHELLES.
LOUISE, femme de Danton.
LUCILE, femme de Desmoulins.
TALLIEN.
VADIER.
FRÉRON.
BOURDON.
BARRAS.
Thérèse CABARRUS, fiancée de Tallien.
FOUQUIER-TINVILLE, accusateur public.
Un moine, gardien des tombeaux de Saint-Denis.
GONCHON, GIBON, MAM } citoyens.
Un serviteur de Danton.
Un messager.
Troupes. Gendarmes. Prisonniers. Garde.
Peuple. Serviteurs. Bourreaux.

Temps de l'action : année 1794 jusqu'en juillet. Lieu de la scène tour à tour Paris, Charenton, Sèvres, Saint-Denis.

A SON AMI

HECTOR BERLIOZ

R. G.



PERSONNAGES

MAXIMILIEN ROBESPIERRE.
SAINT-JUST.
COUTHON.
LEBAS.
HENRIOT, commandant de la garde nationale.
ELÉONORE DUPLAY.
SIMON DUPLAY, secrétaire de Robespierre.
GEORGES DANTON.
CAMILLE DESMOULINS.
LACROIX.
PARIS.
HÉRAULT DE SÉCHELLES.
LOUISE [illegible] de Danton.
LUC[illegible] Desmoulins.
TA[illegible]
VA[illegible]
F[illegible]
B[illegible] S, fiancée de Talli[illegible]
B[illegible] LLE, accusateur [illegible]
[illegible] des tombeaux d[illegible]

[illegible] toyens.

[illegible] anton.

[illegible] nes. Priso[illegible] et. Lieu de la scène
[illegible] rs. Bourr[illegible] nt-Denis.

[illegible] n : anné[illegible]
[illegible] aris, C[illegible]

Maximilien Robespierre

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Paris. Devant la maison de Danton. Le peuple danse et s'agite bruyamment. Au premier plan les citoyens MAMIN, GONCHON, GIBON).

MAMIN. — Vive Danton ! Vive Danton !

TOUS. — Vive Danton ! Vive Danton !

GIBON. — Vive la Montagne ! Vive la Montagne !

TOUS. — Vive la Montagne ! Vive la Montagne !

UN SERVITEUR (*sort de la maison avec un panier de vin*). — Le citoyen Danton est de retour. Il vous envoie ses remerciements accompagnés de ce vin ; il va venir vous remercier en personne.

(*Tous se précipitent sur le panier*).

MAMIN. — Le citoyen Danton est un bon citoyen.

GONCHON. — Voyons si un bon citoyen a aussi de bon vin. (*Il boit à même la bouteille et frissonne*). Il faut que dans le tonneau il y ait un rat crevé ; ce vin sent le tuyau d'égout.

MAMIN. — Imbécile ! C'est du vin de Bourgogne, il a ce goût en lui.

GONCHON. — Eh bien ! moi j'ai ce goût en moi que je ne le bois pas.

MAMIN (*prend la bouteille*). — Fou ! (*Il boit*).

GIBON (*goûte une autre bouteille*). — Un enfant à la mamelle peut boire ce vin sans avoir le hoquet.

MAMIN. — Idiot ! C'est du plus fin Bordeaux.

GIBON. — Je n'en veux pas.

GONCHON. — Vois là ce flacon à long cou ! Ça doit être quelque chose de particulier.

MAMIN (*lui arrache la bouteille des mains*). — La bouteille est pour moi.

GONCHON. — Elle est pour nous tous.

MAMIN. — Laissez-la moi !

GONCHON (*ferme le poing*). — Lâchez, citoyen Mamin, ou —

MAMIN. — Nous voulons tous y goûter. — Gibon commencera. Tiens, Gibon, bois ! (*Gibon boit et déguste*). Eh bien ?

GIBON. — Il y a des herbes dedans.

MAMIN. — Gonchon, à ton tour !

GONCHON. — Je flaire de loin la camomille (*Gonchon boit et déguste*).

MAMIN. — Quel vin croyez-vous bien que c'est là ? Donne la bouteille ! (*Il prend la bouteille et boit*). C'est du vin du Rhin ! Hourra !

TOUS. — Hourra ! hourra ! hourra !

GIBON. — Où vient donc ce vin?

MAMIN. — Bêta ! Le vin du Rhin vient sur le Rhin. Le Rhin est un fleuve, et même un fleuve qui a deux rives, ce qu'on nomme frontière. Je veux vous faire voir comme un Français en agit avec le Rhin. (*Il met la bouteille à sa bouche et la vide complètement*). Il l'avale. (*Faisant rubis sur l'ongle*). Complètement !

GIBON. — Ecoute, Mamin, tes idées sont très bonnes,

très bonnes. Qu'était-ce récemment, cette idée relative à la bouteille ?

MAMIN. — Voyez cette bouteille. Supposez qu'il s'y est formé un dépôt. Eh bien ? il n'y a qu'à renverser la bouteille pour que le dépôt revienne dans le liquide.

GIBON. — Il faut leur indiquer le sens de la chose, Mamin.

MAMIN. — Le dépôt dans la bouteille est le peuple.

GONCHON. — Le peuple ?

MAMIN. — Sans doute, le peuple. On avait prié le peuple de s'asseoir. Cette politesse le toucha tellement, que l'un s'assit sur l'autre, au point que nous finîmes par être comprimés comme des harengs, de telle sorte que personne ne pouvait bouger. Mais notre graisse, qui se trouvait dans ceux que nous avons engraissés, surnagea. Maintenant, voyez ! Si nous renversons la bouteille (*il le fait*), en frappant sur le fond une, deux, trois fois, le dépôt vient dans le liquide, et le liquide vient dans le dépôt — et c'est là ce qu'on nomme une Révolution : une médecine à agiter avant de s'en servir.

GIBON. — Très bien, très bien !

GONCHON. — Un fameux luron, que Mamin !

GIBON. — Mamin a de très bonnes idées.

MAMIN. — Tonnerre ! Je deviens mélancolique.

GONCHON. — Une idée folâtre, citoyen Mamin ?

MAMIN. — Il y a ici une odeur de sang.

GIBON. — Une odeur de sang ?

GONCHON. — Flaires-tu une nouvelle victime ?

GIBON. — Ecoute, Mamin ! tes idées ne me plaisent plus.

MAMIN. — Il y a ici une odeur de sang, vous dis-je !

GIBON. — Voici Danton qui vient.

Mamin. — Avec son bichon Camille Desmoulins.

(*Sortent de la maison Danton et Camille Desmoulins*).

Danton. — Je me repens d'être rentré à Paris, Camille. J'y retrouve les vieilles figures et les vieux souvenirs.

Camille. — Surmonte cette impression, Danton; garde la mesure.

Mamin. — Nous te souhaitons la bienvenue, citoyen Danton.

Danton. — Moi aussi j'ai plaisir à vous revoir.

Gibon. — Grand merci, citoyen Danton ! le vin était très bon, très bon.

Mamin (*bas au citoyen*). — Mais voyez comme il est devenu gros ! Il a mangé des écrevisses.

Danton. — Eh bien ! citoyen Mamin ? ton esprit est-il encore la terreur des suspects ?

Mamin. — Que veux-tu dire par là, citoyen Danton ?

Danton. — Tout simplement ce que je dis.

Mamin. — Oui, tu as toujours été honnête. Depuis la mort de Capet, dit-on, Danton est honnête.

Danton. — Dit-on ! dit-on ! Eh bien donc ! que dit-on ? Pourquoi suis-je honnête seulement depuis la mort de Capet ?

Mamin. — On dit que tu n'as pas envoyé tes sacs d'argent au chiffonnier.

Danton. — C'est là certainement une conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la République, qui doit être punie de mort.

Mamin. — On dit en outre —

Danton. — Eh bien ! que dit-on ?

Mamin. — On dit en outre que les sacs d'argent, chez Danton, ne gisaient pas dans les coins, mais qu'ils se redressaient et devenaient replets. C'était alors, dit-on, que le vent soufflait encore de deux

côtés. Mais depuis qu'il souffle dans une seule direction et qu'il y aurait folie à lutter contre — depuis lors, dit-on, Danton est honnête.

Danton. — Tu vois, Camille, comme ils ont creusé e sol sous mes pieds ! Mais je veux écraser cette en- eance. Pensez-vous que le lion a dormi, parce que vous ne l'avez pas vu ? Croyez-vous que s'il ouvre sa gueule et secoue sa crinière, ce soit pour bâiller ? Vous l'entendrez encore rugir, et, comme les bêtes de la forêt, vous rentrerez bien vite dans vos tanières.

Camille. — Danton, garde la mesure ; on égare ces gens-là.

Danton. — Le lion ne craint pas semblables attaques ; et même il saura éviter le bond d'un tigre bien connu. Le lion ne voit rien de plus dans le tigre qu'un chat gonflé.

Camille. — Vous l'avez offensé, citoyens. Voulez-vous déranger l'aiguille du réveil dans l'horloge de la Révolution, (*il fait un geste*) couper le poids de celui-ci, de manière qu'il ne sonne plus ? Alors votre montre arrivera au bout de sa course avant que vous y pensiez, et il en viendra d'autres qui la remonteront. Vous pourrez vous féliciter ensuite de la jolie façon dont le rouage marchera !

Gonchon. — Tu es offensé, citoyen Danton ?

Danton. — On vous offense, citoyens, quand on outrage vos représentants. Je sais qu'on en veut à ma vie ; mais nous préviendrons cette attaque. Si je rencontre maintenant mon tigre, il faut qu'il connaisse le lion. Le lion est le vainqueur. Notez cela. Adieu, citoyens ! Allons, Camille, à Charenton !

Camille. — Adieu, citoyens !

(*Danton et Camille Desmoulins sortent*).

GONCHON. — Le citoyen Danton est un citoyen orgueilleux.

MAMIN. — Il y a à Charenton des huîtres fraîches du Havre. Ils vont souper chez Panis. Robespierre y sera aussi. Ce sera un repas édifiant !

GONCHON. — Ils veulent se débarrasser de Danton. Je remarque quelque chose comme cela.

MAMIN. — S'il ne tient pas avec le peuple et sa cause, il est perdu. Ils sont perdus, tous ceux qui ne tiennent pas avec le peuple. Le peuple est le maître. Partons.

GIBON (*prend sous le bras le panier de vin*). — Le peuple est le maître. Ecoute, Mamin, tes idées sont très bonnes, très bonnes. (*Ils s'en vont*).

(*De la maison de Danton sortent Louise et Lucile*).

LOUISE. — As-tu entendu quels dangers nous menacent, Lucile ? Ils peuvent offenser de cette façon le plus noble citoyen de la République ! Tout ici est changé. Ce n'est plus comme autrefois, au moment de notre mariage. Unie à Georges, c'était un bonheur ! Toi aussi tu l'as éprouvé ; ton Camille, quel noble cœur ! Ah ! Lucile, le bonheur est déjà perdu, si la sécurité du bonheur est perdue !

LUCILE. — Le bonheur, pour moi, c'est de voir Camille ; et si je le voyais sur l'échafaud, ce serait encore un bonheur de le voir. Et si je ne le vois pas, Louise, c'est un bonheur de songer à lui. Et si Camille était mort, ce serait un bonheur de lui appartenir encore dans la mort. Elle était sa femme ! diraient les gens.

LOUISE. — Grand cœur que tu es, apprends-moi à sentir comme tu sens ; mais on ne peut apprendre à sentir, je le sais. Les sentiments ressemblent aux fleurs. Frappez le sol du pied et écriez-vous : Restez sous

terre, violettes, ne vous épanouissez pas ! — elles n'en apparaîtront pas moins pendant la nuit. Il faut détruire leur germe, si l'on veut qu'elles ne poussent plus. Moi aussi il faut me tuer, si l'on veut m'empêcher de sentir comme je sens. Ah ! Lucile, l'angoisse m'enlève la respiration.

Lucile. — Voilà longtemps que tu n'as vu Paris, Louise. Les figures sombres venues pour te saluer t'ont effrayée et blessée. Ne demande pas tout au peuple à la fois.

Louise. — Tu parles du peuple, Lucile, et ne vois pas ce qui saute aux yeux. Les chefs sont en discorde.

Lucile. — Je le sais, Louise ; mais quels hommes que ces chefs ! Leur lutte témoigne de leur force.

Louise. — Ne crains-tu pas le souper chez Panis, Lucile ? L'issue m'en fait trembler plus qu'aucune chose au monde.

Lucile. — La rencontre peut être terrible ; elle ne sera pas exterminatrice. De tels hommes ne s'immolent pas les uns les autres. Ils ont pu sacrifier le méchant Hébert ; il n'était pas leur semblable.

Louise. — Cœur dévoué et consolateur !

Lucile. — Maintenant je m'en vais. Courage, Louise ! n'es-tu pas la femme de Danton ? Nous irons bientôt à Sèvres. Tu verras mon petit Horace ; il a maintenant trois ans et est le portrait vivant de son père ; il a les yeux de sa mère. Tu ne dois pas me contredire, Louise, les yeux d'un enfant appartiennent à la mère. Adieu, Louise !

Louise. — Adieu ! Comment iront les choses demain ?

Lucile. — Elles iront bien, mon cher cœur. Bonne nuit !

LOUISE. — Adieu!

(*Lucile part*).

Je veux prier pour lui, quoiqu'ils nient Dieu et que la prière soit interdite. Je veux prier aussi pour ceux qui ont défendu de prier. Si Danton pouvait prier! Je crains qu'il ne le puisse pas. — Pauvre Georges! (*Elle rentre chez elle*).

SCENE II

(Place ouverte. On voit l'église Notre-Dame. Entrent vivement THÉRÈSE CABARRUS ET TALLIEN.)

THÉRÈSE. —

Voilà donc Paris ! Paris ! mon Tallien,
Comme ce nom résonne grand et libre ! Le ciel
Rit autrement au-dessus de ces toits,
Et je sens mon pas en quelque sorte ailé.
Ce que nous avons commencé à Bordeaux, mon Tallien,
Achevons-le à Paris : la clémence,
Jadis privilège des rois, nous voulons
L'exercer par la main de Dieu, tous, tous !
Et, tous, être rois sur cette terre !

TALLIEN. — Nous ne sommes pas à Bordeaux, Thérèse! Là, il en était ainsi; là, tu pouvais exercer la clémence dans chaque cachot, parce que le cachot s'ouvrait à mon ordre.

THÉRÈSE. —

Bordeaux ! Qu'est-ce que Bordeaux, quand on a
Respiré l'air de Paris, la ville des villes !
Une nouvelle Jérusalem a été fondée ici.
Ici le Seigneur s'est écrié une seconde fois : Que la lumière soit!
Et la Liberté descendit du ciel sur la terre.

Tallien. — C'est de cette façon que tu aimes ta liberté propre, Thérèse ; c'est la liberté de ta pensée et de tes sentiments ; ce n'est pas la croyance générale, la volonté générale d'être libre.

Thérèse. —

Cela deviendra la volonté générale !
Tous les êtres, Tallien, ont soif de liberté.
Un but est là, quoique très éloigné ;
Et je vois un effort infini s'approcher
Toujours et sans cesse de son achèvement.
Cela ne m'effraie pas, même si les hommes
Meurent de morts sans nombre. Nul ne meurt en vain.
La mort lui tresse la couronne de toute vie :
Mourir pour l'éternel rajeunissement
Du monde, qui triomphe sur les Calvaires !

Tallien. — C'est ainsi que tu m'as dompté, Thérèse; c'est ainsi que tu as enchaîné le tigre dans ma poitrine, ainsi que tu as donné la paix à mon cœur ! Laisse-moi te regarder dans les yeux. Oh ! si tu pouvais étendre la Révolution à toutes les parties de la terre !

Thérèse. —

Allons, Tallien ! conduis-moi vers cet homme
Qui, plongé sur la solution d'énigmes, fait voler
Un monde en éclats : vers le citoyen Robespierre
Conduis-moi, mon Tallien, que je le voie,
L'homme rare que je vénère en frissonnant.
Je veux vaincre le sphinx dans son esprit,
Faire couler dans sa poitrine le lait de l'amour ;
Je veux lui montrer que, de toutes les grandeurs,
La plus grande est de se dompter soi-même.

Tallien. — Je vois la colombe en face du basilic.

Thérèse. — Allons, Tallien ! conduis-moi vers lui.

(*Ils se préparent à partir, quand Fouquier-Tinville et quatre gendarmes apparaissent dans le fond. Fouquier-Tinville s'avance*).

FOUQUIER-TINVILLE. — Votre nom, citoyen ?

TALLIEN. — Et le vôtre, citoyen ?

FOUQUIER. — Pour vous servir — Fouquier-Tinville, l'accusateur public auprès du tribunal. Votre nom ?

TALLIEN. — Tallien, ex-proconsul à Bordeaux et représentant du peuple — pour vous servir.

FOUQUIER. — Et votre nom, citoyenne ?

TALLIEN. — C'est ma sœur.

FOUQUIER. — Cette citoyenne s'appelle Thérèse Cabarrus, fiancée du représentant du peuple Tallien, nommée aussi l'amazone de Bordeaux — pour vous servir.

THÉRÈSE (*s'avançant rapidement*). — C'est moi. Que voulez-vous, citoyen ?

FOUQUIER. — Depuis quand êtes-vous à Paris ?

THÉRÈSE. — Depuis aujourd'hui.

FOUQUIER. — Bonne capture, parce qu'elle est prompte. Au nom du tribunal, je vous arrête ! Gendarmes, empoignez-la !

(*Les gendarmes font quelques pas*).

TALLIEN (*tire un poignard*). — Si vous osez mettre la main sur cette noble femme, je vous tue !

FOUQUIER. — La digestion de la République est excellente ; la République pourra encore avaler le citoyen Tallien. On lui a déjà présenté des mets plus lourds, et elle vit encore. Gendarmes, empoignez-la !

TALLIEN. — Et de quoi est-elle accusée ?

FOUQUIER. — Elle est suspecte.

TALLIEN. — Suspecte ? De quoi donc est-elle suspecte !

FOUQUIER. — Elle tient avec les modérés, et à Bor-

deaux elle a entravé la justice de la République.

TALLIEN. — Ce qui s'est passé là a été mon œuvre. C'est moi qu'il faut arrêter, et non elle. (*Il brandit son poignard*).

THÉRÈSE (*écartant l'arme*) : —

Vois-tu le soleil disparaître dans une rougeur sanglante ?
Oui, une nuit va fondre sur les hommes,
Telle qu'il n'en aura jamais apparu dans le cours des temps.
Non en s'imaginant qu'il appuie son œuvre sur Dieu,
Non avec la confiance crédule de la simplicité,
— Mais comme le moissonneur fauche
Ses vastes champs avec une froide délibération —
L'homme alors, pour détruire l'Humanité, raillera
Avec un mépris sanglant le plan du Créateur,
Et, ornée de Nérons délirants, on verra
Briller dans la nuit des couronnes de martyrs.
Mais je sais sûrement comme le soleil disparaîtra
Et fera sa réapparition quand cette nuit sera passée.
Du milieu des nuages surgira une aurore
Telle que jamais l'univers n'en aura vu poindre,
Et par-dessus ce large torrent sanglant
Un pont sera jeté à travers l'azur.
Je vois un grand peuple le traverser,
Et je distingue des montagnes qui dorment dans la glace.
Cheminant à travers la neige et dans le bleu des glaciers,
Je vois ce peuple escalader péniblement le sentier vertigineux,
Comme s'il voulait s'ensevelir dans les nuages.
Mais semblable à un torrent qui mugit dans les vallées,
Ce peuple se précipite au bas des montagnes,
Entraîne avec lui, dans sa chute impétueuse,
Tous les peuples de la terre, amis et ennemis ;
Porté sur l'aile bruyante de l'aigle,
Chaque résistance est anéantie d'un seul coup.
Il ébranle ce qu'il y a de plus grand, le renverse,
Jusqu'à ce que lui-même prenne des proportions immenses,
Comme si, dans leurs lits souterrains, les fleuves
S'étaient réunis pour regarder la mer.

FOUQUIER. — Conduisez-la aux Carmélites, dans la prison de la veuve Beauharnais. Là les femmes peuvent hurler jusqu'à ce que leur poche lacrymale devienne sèche comme un bouchon.

TALLIEN. — Confessez-le, citoyen Fouquier. De toutes les femmes que vous avez emprisonnées et égorgées, aucune ne ressemblait à celle-ci.

FOUQUIER. — Une fois en cage, les femmes deviennent apprivoisées comme les serins auxquels on apprend à siffler.

THÉRÈSE. —

Homme sanglant, connais-tu aussi peu la femme?
Tu briseras plutôt le fer comme du verre, avant
De courber l'orgueil d'une femme qui méprise.

FOUQUIER. — Gendarmes, empoignez-la !

THÉRÈSE. — Ne me touchez pas, bourreaux !

FOUQUIER. — En avant!

TALLIEN. — Je vous accompagne jusqu'aux Carmélites, et me rendrai ensuite chez Robespierre. Il n'approuvera pas ce que vous avez fait.

(*Robespierre et Saint-Just arrivent rapidement sur la scène. Dans le crépuscule survenu peu à peu, on ne voit que les contours extérieurs des figures. Tous deux, en remarquant les personnes présentes, s'arrêtent un moment. L'effet qu'ils produisent sur celles-ci est écrasant. Ils disparaissent*).

THÉRÈSE (*qui s'est appuyée contre Tallien avec un jeu muet plein de signification*). — Mon Tallien !

TALLIEN. — N'était-ce pas Robespierre ? Suivons-le. C'est à lui que vous rendrez compte.

FOUQUIER. — Aux Carmélites ! En avant !

(*Tous sortent*).

SCENE III

(Charenton. Logis de Panis. Salle profonde avec corridor, vivement éclairée. Plusieurs insignes républicains contrastent avec le riche rococo de l'installation. Les serviteurs apportent sur l'avant-scène une table servie garnie de flambeaux allumés. Entrent DANTON, PANIS ET LACROIX).

Danton. — Dites-moi, amis, Paris est-il encore tel que je l'ai quitté ? Vous êtes-vous laissé circonvenir par les trente tyrans qui font rage parmi vous comme les loups ? Voulez-vous renouveler ce ridicule spectacle et placer l'un d'entre eux au rang des dieux ?

Panis. — De qui parles-tu, Danton ?

Danton. — De Caligula, ami ! — Après avoir écrit moi-même ma petite page d'histoire, j'ai feuilleté les livres du passé et y ai trouvé que tous les grands hommes sont devenus grands par leurs défauts. Quant à ceux dont on a vanté la moralité, c'étaient des imbéciles qui, conformément à la loi de nature, furent dévorés par les autres. Je ne connais qu'une exception à cette règle, et que cette exception soit possible, c'est ce que je ne comprends pas.

Lacroix. — Tu parles de Robespierre ! Depuis que vous avez sacrifié les Vingt-deux, et que la fosse de Vergniaud s'ouvre devant lui, il est changé.

Panis. — Il est secrètement atteint d'une blessure qu'il dissimule.

Danton. — Moi aussi j'ai à répondre de la mort des Vingt-deux, et souvent je désire l'existence d'un Dieu que je nie, pour être sûr, à ma chute dans le néant, de rencontrer un juge. O Vergniaud, Vergniaud ! ta

parole tonnait comme celle de Danton, tu pouvais vaincre comme Danton — et tu as pu tomber? Donne-moi du vin, Panis, du vin de Champagne ! (*Il saisit une coupe*). Plein cette coupe !

Panis. — Danton, il ne faut pas boire.

Lacroix. — Ne bois pas, Danton.

Danton. — Verse, Panis ! (*Panis remplit la coupe. Danton la vide rapidement et la lui présente de nouveau*). Verse, Panis !

Panis. — Tu vas t'exciter, Danton.

Lacroix. — Danton, nous t'en conjurons, comprends l'importance de l'heure présente.

Danton. — Je ne puis gagner de bataille sans avoir bu. Verse, Panis ! (*Panis le fait*).

Panis. — Tu n'as pas de bataille à livrer, Danton ; il faut négocier et t'entendre.

Danton. — Oh ! bonheur tant vanté de la République ! Je vois un troupeau de poltrons qui rapprochent vivement leurs têtes comme les moutons dans leur pacage, pour peu qu'il vienne à tonner. — Mais soit ! Je veux, contrairement à ma nature, endiguer ma colère, quoique je sois persuadé qu'elle submergerait le lâche. Et Danton doit se sacrifier à un tel individu !

Lacroix. — Tu as eu tort, Danton, d'abandonner la place.

Panis. — Un Danton ne devait pas disparaître !

Danton. — Ah ! amis, l'angoisse m'a chassé loin d'eux. Entre nous soit dit, je ne pouvais plus embrasser ma femme ; mon enfant jouant sur mes genoux me faisait l'effet d'un cadavre ; je pataugeais finalement dans le sang. Il me semblait souvent que la Seine se teignait en pourpre et me suivait aux talons.

Ne pouvant leur arracher de victimes, je ne voulais non plus en faire.

(*Camille Desmoulins entre hâtivement*).

CAMILLE. — Il vient, amis. Robespierre est irrité. Fouquier-Tinville a éventé la trace de l'amazone de Bordeaux. On voulait l'arrêter; mais Tallien l'a protégée et a eu avec Robespierre, qui s'approchait, une violente discussion. Ce qui a suivi, je l'ignore. Barras vient de me conter la chose.

LACROIX. — La femme est belle. Je l'ai vue à Bordeaux.

PANIS (*à l'entrée*). — Robespierre?

LACROIX. — Accompagné de Saint-Just.

CAMILLE. — Il est le dernier.

DANTON. — Tyran accompli! (*Il boit*). Il se fait attendre.

(*Robespierre devient visible, mais s'arrête, la tête tournée du côté de la gauche, comme s'il parlait à quelqu'un; puis il s'avance. Immédiatement après lui vient Saint-Just*).

ROBESPIERRE (*va droit à Danton et lui tend la main*). — Voici ma main, Danton. Je suis heureux de te voir. Merci, Panis, pour ton invitation. Aussi Camille — et Lacroix. Cela réveille de vieux souvenirs.

DANTON. — Tu m'offres la main, Robespierre — je t'en remercie, quoique cela m'étonne — car on me disait —

ROBESPIERRE. — Que te disait-on!

LACROIX. — Tais-toi, Danton!

DANTON. — On me disait que Robespierre hait Danton.

PANIS. — Asseyons-nous. (*Tous s'asseyent*).

ROBESPIERRE. — Que nommes-tu haine, Danton? je ne hais personne pour lui-même; je le hais seulement

s'il est en opposition avec le bien général. Si je vois un homme qui se targue avec orgueil et prétend l'em porter en valeur sur tous les autres, alors je le hais, si tu veux nommer cela de la haine ; moi, je le nomme : vertu ! Rappelle-le toi : un jour que Billaud-Varennes accusait le puissant Danton, j'ai défendu Danton, et énuméré ses mérites avec un luxe de détails qui me fit taxer d'exagération. Si donc l'on t'a dit que Robespierre hait Danton, on t'a dit une chose fausse. Mais si l'on t'avait dit que Robespierre commence à craindre pour la vertu de Danton, on t'aurait dit la vérité.

(*Pause. Danton boit*).

Camille (*bas*). — Danton, tu te tais !

Danton. — Qu'est-ce ? Que me chantez-vous là, avec votre vertu ? Regardez le sang qui, depuis des mois, a coulé dans Paris ! Voulez-vous y noyer la Liberté ? Vous nommez le sang l'engrais du jardin ? — Bien dit ! Ai-je hésité à le tirer en vue de la moisson nouvelle ? Dites-moi : Quand les germes poussent, quand le champ est en fleurs, le semeur revient-il travailler son sol comme il l'a fait au début ? Non, par Dieu, non ! Transformer ses champs en un désert, pour y recueillir du fumier dans l'avenir, c'est là une idée qui n'est jamais venue à aucun semeur ; ce qu'il escompte, ce sont de riches moissons qui empliront ses greniers. Son action a été à lui, à lui sont les fruits de son action ; et c'est le fruit seul qui couronne l'action.

Camille. — Bien parlé, Danton ! — Robespierre, Saint-Just, qu'avez-vous fait de la Liberté, qui est descendue du ciel ? Elle, le résumé de tout ce qu'il y a de grand ici-bas, la sainte Vierge mère du Messie, la proclamatrice des droits de l'homme, la nourrice de la Fraternité et de la radieuse Egalité — vous l'avez ravalée au rang d'une courtisane ! Vous pourriez la re-

lever de la poussière. Toi, Robespierre, tu en as la force, mais non le courage ; tu veux être infaillible comme incorruptible !

DANTON. — Est-il vrai que deux cent mille citoyens languissent dans les cachots de France ? Vous les appelez suspects. Qui est suspect ? Vous finirez par fouiller jusque dans les ventres des mères et y égorger les embryons comme suspects.

CAMILLE. — A quoi servent vos échafauds ? Chaque coup de hache vous engendre un ennemi nouveau. Vous en arriverez à souhaiter, comme cet atroce Romain, que le peuple français n'ait qu'une tête, pour pouvoir le décapiter d'un seul coup. Vous direz : Camille est avec les modérés, il devient suspect. Mais je vous rappelle Marcus Brutus, qui écrivait à Cicéron : Tu ferais mieux, mon cher Cicéron, de terminer les guerres civiles, que d'exercer ta colère et épancher ta bile contre des vaincus. — Car ne sommes-nous pas des vaincus ? Qui donc ne veut pas la République ? Bâtissez des Petites-Maisons pour les fous qui rêvent encore des Capets ! Nommez-moi en attendant modéré ; je suis modéré comme Marcus Brutus. Qui me condamnera ?

ROBESPIERRE. — Moi, Camille.

SAINT-JUST. — Moi aussi.

CAMILLE. — Toi, Robespierre ? Peux-tu me condamner complètement ?

ROBESPIERRE. — Oui, et je le veux.

DANTON (*bondissant*). — Alors Danton défendra Camille ! Vous ne regardez pas comme un jeu d'enfant, je suppose, de découronner le parti de la Montagne, de couper la tête de Danton ? Prenez garde de déchaîner la lave mugissante qui vous ensevelirait à jamais !

SAINT-JUST. — Oh, oh ! ami Danton, arrête !

ROBESPIERRE. — Criez, faites éclater les nuages à la force de vos poumons ; hachez de vos doigts les planches de la tribune et couvrez en outre le bruit de la sonnette du président — un fait certain, c'est que ce n'est pas le tonnerre, mais l'éclair muet, qui allume l'incendie ! — N'as-tu pas dit, Camille, que l'éloquence de ton Danton ressemble aux inondations du Nil ? Mais la France n'est pas l'Egypte. La France, il me semble, est fort au-dessus du miroir de ces eaux.

CAMILLE. — Robespierre, arrête !

PANIS. — Ne troublez pas la paix de ce repas.

LACROIX. — Danton, modère-toi !

ROBESPIERRE. — Le sang te monte à la tête, Danton, et fait gonfler tes veines. Arcis-sur-Aube est riche en pêches — cette nourriture ne donne pas de sang. Tu es devenu gras, Danton. Ne dors pas après avoir dîné, et, le matin, jusqu'en plein jour. Ce n'est pas maintenant le temps de dormir.

DANTON. — Est-ce à tes yeux de la vertu, Robespierre, de divaguer sur les choses et d'offenser les personnes ? Ou bien plaisantes-tu ?

ROBESPIERRE. — J'espère encore, — je l'espère parce que je le veux, — consolider la République avec Danton et par Danton. Vivons tous deux en paix. Nous pouvons nous entendre.

CAMILLE. — Bien, Robespierre ! Puissé-je ne jamais voir les deux colonnes de la République s'entrechoquer mutuellement à leur base, de façon que l'une ne soit en état de subsister que par la chute de l'autre !

ROBESPIERRE (*à Saint-Just*). — Léon, nous voulons vivre en paix.

DANTON. — Et dans une paix loyale. Trinquons, Robespierre !

(*Tous deux trinquent*).

CAMILLE — Trinquons tous ! Vive Robespierre !

PANIS. — Vive Danton !

LACROIX. — Vivent Robespierre et Danton !

ROBESPIERRE (*se levant, avec un sérieux solennel*). — A l'éternité de la République !

TOUS (*solennellement*). — Vive la République !

(*Pause. Danton, retombant plutôt sur sa chaise qu'il ne s'y assied, jette par maladresse son verre sur le sol, où il se brise*).

ROBESPIERRE. — Pour un Romain, c'eût été là un mauvais présage, Danton. Mais nous ne sommes pas des Romains, bien que nous leur empruntions souvent, pour en orner nos phrases, leurs défroques oratoires.

(*Danton se remplit un autre verre*).

Tu aimes le vin, Danton. On me l'a dit. Maintenant je le vois.

DANTON. — Quand d'autres aiment le sang, moi j'aime le vin. Je n'aime pas le sang. Sa substance est visqueuse, et cela s'attache à vous comme de la poix.

SAINT-JUST. — C'est ce que Danton a pu constater par lui-même aux journées de Septembre.

DANTON (*bondit avec fureur*). — Saint-Just —

SAINT-JUST. — Je dis la vérité. C'est dans le sang des journées de Septembre que Danton a grandi. Danton alors était pauvre, et la pauvreté le poussa au centre du mouvement. Mais depuis que Danton s'est enrichi et vit dans le bien-être, les patriotes prétendent qu'il fait à la dérobée les yeux doux à la réaction. Il tient des conciliabules secrets avec ses amis à Sèvres et se dérobe aux regards de la République. Une telle attitude est dangereuse, et des citoyens de cette espèce me semblent suspects.

DANTON. — Les choses en sont-elles venues à ce point ! Si l'on n'arrange pas exactement sa vie comme eux ; si, à l'exemple de leur grand Jean-Jacques, on ne se fait pas ermite et si l'on ne jeûne pas ; si l'on n'aime pas mieux l'eau de la source du bois avec ses vers que le vin qui pétille dans cette coupe ; si, comme les souris, on ne ronge pas de radis noirs, et, comme les bœufs errants, on ne dévore pas les herbes bienfaisantes des prairies ; si l'on n'étouffe pas dans son germe chaque instinct de vie — alors on n'est pas leur homme, mais un suspect, un mauvais citoyen.

ROBESPIERRE. — Danton, il n'y a encore de doute que sur ta vertu.

DANTON. — J'ai commencé à désespérer, Robespierre ; et si je ne me trompe, vous aussi, à notre exemple, vous chassez dans le désert. Vous êtes mortellement fatigués — vos joues pâles le trahissent. Je vous en prie, dites-le moi, sortirons-nous de cet enlisement avant que nos squelettes blanchissent à la clarté de la lune ?

ROBESPIERRE. — L'inactivité de Danton a affaibli sa vue, je le remarque. As-tu oublié ce qui a rendu possible les victoires de l'an passé ? N'entends-tu pas les coups qui retentissent à nos frontières ? Est-ce avec des mouches fatiguées que tu veux combattre des ennemis qui déjà ont tracé leur route de Laon à Paris ? Un peuple qui se défend contre la moitié de l'Europe, tu t'imagines le dompter ! Ce que nous avons arraché de force à l'arrogant Brunswick, Cobourg nous l'enlèvera-t-il, afin que la couronne archi-usée des Capets forme l'achèvement de notre œuvre ? Danton ne voit-il pas le danger de la patrie ? Est-ce avec des rêves venus du pays d'Utopie que Camille le conju-

rera ? — Je ne connais qu'une puissance qui apportera le salut : la puissance de la terreur ! Nos échafauds triomphent. En face de la mort, la France est grande. Celui-là est un esprit faible indigne de prendre part au gouvernement, celui-là, je le déclare bien haut, est un mauvais citoyen, qui se préoccupe de mesure là où le danger est démesuré.

SAINT-JUST. — Pour sauver un peu de lest, vous voulez faire échouer le vaisseau de l'Etat ?

CAMILLE. — C'est ce que nous ne voulons pas ; mais le pouvoir pourrait se montrer moins terrible.

ROBESPIERRE. — Qui ose dire qu'une seule tête est tombée injustement et sans jugement ?

DANTON. — Tu me fais rire, Robespierre !

SAINT-JUST (*bondit*). — Viens, Robespierre !

DANTON. — Oh ! cette vertu blafarde ! Tes ennemis, ceux qui ne haïssent que toi, tu les déclares en même temps et surtout ennemis de la République. (*Il bondit*). Reste et défends-toi, dictateur !

ROBESPIERRE (*qui s'est levé, avec un grand calme*). — Tu es un ennemi de la République ; je le reconnais à présent. — C'est-toi-même, Danton, qui auras à te défendre. Et qui t'accuse ? — Robespierre.

DANTON. — Eh bien ! soyez au moins honnêtes. Dites ouvertement : Danton est notre ennemi, nous voulons le perdre. — Il attend l'attaque. Essayez de le prendre ! — De l'eau, Panis, donne-moi de l'eau !

ROBESPIERRE. — La preuve que je ne voulais pas te perdre en qualité de mon ennemi, je te l'ai donnée par ma présence à ce repas. — Si je te haïssais, je ne te hais plus — je ne hais plus les morts.

CAMILLE (*effrayé*). — Robespierre —

ROBESPIERRE. — Je ne hais plus les morts ! Les morts

ne reviennent pas. Allons-nous en, Léon. (*Il veut s'en aller*).

CAMILLE. — Robespierre, ne t'en va pas ainsi !

DANTON. — De l'eau, de l'eau ! Donne-moi de l'eau, Panis !

PANIS (*versant de l'eau*). — Le vin l'a excité ; c'est un bon citoyen.

LACROIX. — Ce que nous avons dit a été dit dans l'intimité.

(*Danton boit de l'eau à différentes reprises*).

CAMILLE. — Reste, Robespierre ! Ne pars pas ainsi ! Danton, je t'en conjure, parle-lui.

DANTON. — Non !

PANIS. — Parle-lui, Danton.

LACROIX. — Accordez-vous.

DANTON. — Non ! non ! non ! (*Il jette sa coupe sur la table entre des bouteilles et des verres qui se brisent. Robespierre s'est de plus en plus rapproché de la sortie. Danton crie derrière lui*). Entends-moi, dictateur de mort ! Emporte avec toi la malédiction multipliée de toutes les mères d'ici-bas, qui n'accouchent dans les douleurs que pour fournir un aliment à ta folie, cette folie qui décrète le massacre des innocents sur toute l'étendue du globe terrestre, jusqu'au moment où il n'y aura plus de vivants. Sois choisi pour survivre seul à la race passagère des hommes et pour pourrir sur la limite de ce monde-ci et de l'autre, en empestant l'haleine de la terre ! Sois maudit ! sois maudit !

(*Danton chancelle. Robespierre et Saint-Just s'arrêtent au seuil de l'entrée. Robespierre jette un dernier regard rapide sur le groupe, qui le suit de l'œil fixement*).

Robespierre. — Les morts ne reviennent pas !

(*Robespierre et Saint-Just disparaissent. Le groupe regarde immobile vers la sortie. Danton retombe sur sa chaise*).

(*Le rideau tombe*).

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Chambre de Robespierre, en forme de mansarde. Simplicité cherchée. Un lit, une table au milieu, quelques chaises).

Robespierre (*est couché tout habillé et lit à la lueur d'une lampe.* — Eléonore ! (*Il saute en bas du lit*). Eléonore ! (*Il ouvre une porte latérale*). Simon ! Simon ! Tous dorment. (*Il va à la fenêtre et l'ouvre*). Toujours encore de la neige. (*Il ferme la fenêtre*) . On verra mieux demain le sang. Il fait froid, ici ! (*Il se dirige vers la cheminée, près de laquelle se trouve un tas de copeaux, ranime le feu à l'aide de ceux-ci, et s'assied devant le feu en frissonnant*). Simon !

Simon (*entre rapidement*). — Citoyen représentant ?

Robespierre. — Va chez Saint-Just. Dis-lui que je le prie de venir travailler avec moi cette nuit. (*Simon sort*).

Si quelqu'un savait quels doutes se déchaînent ici ! Quelqu'un le sait, j'en suis certain : il doit y avoir un être qu'on nomme omniscient ; autrement il n'y aurait pas des millions d'hommes qui savent indivisiblement une seule et même chose. Etre des êtres, si tu existes, montre-moi le type de la République

définitivement consolidée ! Si tu as excité la force d'imagination d'un Christophe Colomb, quand dans l'Océan il trouva l'Amérique, éclaire-moi également, afin que, dans l'immensité de la pensée, je découvre la forme qui convient à la liberté sans limites. Etre des êtres ! où dorment les lois de l'organisation du civisme universel ? Laisse-moi les trouver, les répandre dans l'univers, puis mourir ! — Si quelqu'un voyait ainsi le petit Maximilien ! Mon peuple, mon grand et vertueux peuple, vois ton apôtre, vois comme il souffre pour toi, mon peuple ! Tu t'imagines que je me fais voie du vol assuré de l'aigle, mon pauvre peuple, tandis que j'erre comme un papillon de nuit en plein jour et n'aperçois pas le soleil. — Que disait Camille ? Que je voulais être infaillible comme incorruptible ! — Oui, incorruptible ! je décide qu'il en sera ainsi. Mais pas infaillible, non, pas infaillible; personne n'est infaillible. Cependant, ce que je veux est bon. Je le veux pour toi, mon peuple ; je veux ce que tu veux ; je veux ce que des millions d'individus veulent. Cela ne peut rien être de mauvais ! Viens en aide à ton apôtre, mon peuple ; ne le crucifie pas ! Laisse-moi d'abord achever ma tâche. — Je dois achever ma tâche. Les hommes jugent d'après les faits. La volonté est seulement la chrysalide du papillon diapré ; s'il ne prend pas son vol, tous deux se putréfient. Si quelqu'un voyait ainsi le petit Maximilien ! (*Il prend sa tête entre les deux mains et s'enfonce dans ses pensées*).

SAINT-JUST (*entre et observe un moment Robespierre*) — Robespierre !

ROBESPIERRE (*sursaute*). — Est-ce toi, Léon ? Léon, Danton doit-il tomber ?

SAINT-JUST. — Il doit tomber. Hâtons-nous, Robes-

pierre, avant que ces âmes de femmes terminent la Révolution. Camille devient dangereux avec son comité de clémence, qu'il réclame à cor et à cris. De toutes les habitudes aristocratiques, la clémence est la plus exécrable et la plus dangereuse, — un jeu du hasard, maudit jusque dans l'enfer.

Robespierre. — Au fait, Léon ! — Simon !

Simon (*entre rapidement*). — Citoyen représentant ?

Robespierre. — Assieds-toi pour écrire, mon bon Simon. (*Simon s'assied à la table*). Tu vas éprouver ce que tu as ressenti à Valmy, quand un boulet de canon t'emporta le pied.

Saint-Just. — Ecris, Simon. (*Simon écrit*). Sont accusés de conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la République au profit de la monarchie : Danton — (*Simon laisse tomber sa plume*).

Robespierre. — Vois-tu, mon bon Simon, voilà le boulet de canon !

Saint-Just (*dictant*). — Camille Desmoulins — Lacroix — Philippeaux — Hérault de Séchelles. — Ecris les points d'accusation contre Danton, Simon.

Robespierre. — Ecris, mon bon Simon.

Simon. — Je suis pris de vertige, citoyen représentant.

Saint-Just (*dictant*). — Danton, tu t'es laissé corrompre par Mirabeau ; — Orléans a imprimé sur ton front la marque brûlante de la vénalité de tes opinions ; — tu t'es entretenu secrètement avec Dumouriez du rétablissement des Capets. (*D'un ton plus rapide*). — Danton, tu t'es engraissé comme Mirabeau et plongé dans le cloaque d'une vie privée scandaleuse. — Tu as eu l'audace de prêcher la modération. — (*Saint-Just parle toujours plus vite ; Simon ne peu plus le suivre, la plume échappe de sa main, il regarde*

fixement Saint-Just. Robespierre est assis près de la cheminée, la tête appuyée dans ses deux mains sur ses genoux, et si inclinée qu'on ne voit pas un seul trait de son visage). — Danton, tu t'es vautré, comme l'animal dit paresseux, dans ton grand nom. Tu as traité l'opinion publique de prostituée; tu as entraîné Camille, et lui aussi se déchaîne contre la marche en avant de la Révolution ! — Français, la Révolution ignore les larmes. Elle ne connaît que la sévérité, dût-elle frapper ses premiers apôtres. Républicains ! je demande le décret d'arrestation contre les coupables.

Robespierre (*sursaute*). — Embrasse-moi, Léon ! Je me sens le cœur si léger ! Nous avons atteint les hauteurs de la vertu républicaine. L'air souffle âcre et pur. Mes poumons se gonflent comme les voiles d'un navire arrivé à destination. Un tel moment de l'existence, où nous vivons dans l'ensemble des choses et nous en rendons compte, me donne un avant-goût de l'immortalité. — Ouvre les fenêtres, Léon, de façon que ce papillon puisse sortir. Le matin apparaît. Ouvre, Léon !

(*Au moment où Saint-Just ouvre les fenêtres, on entend au dehors des voix confuses*).

Saint-Just. — Qui est là ?

Couthon (*d'en bas*). — C'est nous — Lebas et Couthon.

Robespierre. — Ouvre, Simon. (*Simon sort*). Vois-tu, Léon, comme le soleil levant rougit la neige fraîchement tombée ? Cela est un présage de sang — Toujours encore du sang !

(*Saint-Just a pris la place de Simon et commence à ecrire. Robespierre se tient immobile à la fenêtre et regarde poindre le matin. Entrent impétueusement Couthon, Lebas, Henriot, Simon*).

LEBAS. — Nous venons vous aiguillonner. Danton s'est rendu brusquement à Sèvres avec sa famille. Camille y est attendu le soir. On parle d'une fuite en Suisse.

HENRIOT. — Le chien de boucher Legendre doit l'avoir flairé.

ROBESPIERRE. — Que l'on réunisse les Comités ! Il faut obtenir dans l'ardeur du premier moment un décret d'arrestation. La gravité de l'heure présente exige un acte. Nous devons étonner la Convention par un acte.

COUTHON. — Tu frappes juste.

LEBAS. — Nous allons expédier sur-le-champ des messagers. Viens, Couthon !

ROBESPIERRE. — La séance doit commencer avant midi. Veillez à ce que tout reste secret.

COUTHON. — Voici le moment où se pose ce dilemme : Danton ou Robespierre ?

LEBAS. — Lui, ou nous ! Viens, Couthon ! (*Couthon et Lebas s'en vont*).

ROBESPIERRE. — Simon, va chercher Fouquier-Tinville.

SAINT-JUST (*qui a écrit jusqu'à présent*). — Montre-lui cette feuille, Simon. Elle lui rendra son jeu facile. (*Simon sort*).

ROBESPIERRE. — Henriot, tiens tes canons prêts ; tu abattras à coups de boulets toute résistance, quand bien même Paris entier se soulèverait. Ne crains pas de verser le sang des citoyens. Un peuple qui s'insurge contre ses représentants n'est plus un peuple ; il est hors la loi et proscrit.

HENRIOT. — Je ne crains aucun soulèvement, Robespierre. Saint-Antoine a oublié son idole.

SAINT-JUST. — Sois sur tes gardes. (*Henriot sort*).

Robespierre. — Une chaude journée se prépare. Et dût-elle amener notre mort, nous combattrons jusqu'au bout, Léon. La dernière idole va tomber. Le règne de la Vérité s'approche. Il ne s'agit pas de notre triomphe, Léon, mais du triomphe de la Vérité. — (*Robespiérre et Saint-Just sortent par des portes différentes*).

SCÈNE II

(Devant la maison de Camille Desmoulins. Arrive Fréron, qui regarde avec précaution autour de lui).

Fréron. — Tout est tranquille. Aucune fenêtre ouverte. — Voilà les fleurs de la chambre de Lucile. Le soin qu'elle en prend sera bientôt oublié ; des larmes amères les arroseront seules. Il faut que j'entre à tout prix, quand bien même les limiers de Fouquier-Tinville feraient faction aux environs.(*Il tire la sonnette, qu'on entend retentir. Pause*). Personne n'entend ! (*Il sonne encore une fois*). Tout semble mort. Chère Lucile ! Lucile adorée ! C'est ton dernier sommeil paisible. Ta belle existence se brise en pièces. Tout ce que peut le pauvre Fréron, c'est déplorer ce lamentable changement. Voilà les récompenses que vous réserve la République ! Elle égorge ses enfants, ses plus beaux enfants comme des agneaux, et nul n'a le droit de pleurer, nul, excepté la Mort !

(*Il sonne encore une fois et écoute à la porte. En ce moment Lucile paraît au fond de la scène, se dirigeant vers sa maison. En remarquant l'attitude de Fréron,*

elle s'arrête et le regarde, visiblement émue. Ensuite elle s'approche).

FRÉRON (*effrayé.*) — Qui s'approche ?

LUCILE. — Qu'est-ce qui amène de si grand matin le citoyen Fréron chez nous ?

FRÉRON. — Est-ce vous, Lucile ? Le souci de Camille vous a-t-il éveillée de si bonne heure ?

LUCILE. — Le souci de Camille ? Etes-vous aussi, citoyen Fréron, du nombre de ceux qui veulent détruire mon bonheur ? (*Songeuse*). Vraiment, vous seriez le dernier duquel j'attends cela !

FRÉRON. — Oui, chère Lucile, Fréron est le dernier qui veuille détruire votre bonheur. Mais quand il voit que d'autres veulent le détruire et qu'il ne peut s'y opposer, alors ce sont les yeux de Fréron qui les premiers deviennent humides.

LUCILE. — Bon Fréron !

FRÉRON. — Il ne faut pas aller à Sèvres, Lucile. Camille est perdu, si on le trouve chez Danton. Je sais qu'on a convoqué les Comités en une séance secrète. On veut arrêter Danton et ses partisans. Camille doit fuir, et vous — vous devez vous cacher avec Horace.

LUCILE. — Camille fuir, et Lucile se cacher avec Horace ? Citoyen Fréron, c'est beaucoup de honte à la fois.

FRÉRON. — Vous ignorez quelles intrigues ont été nouées depuis ce souper chez Panis ?

LUCILE. — Camille a peu parlé de cela.

FRÉRON. — Ils se sont séparés pour toujours — cette fois, pour toujours.

LUCILE. — Il y a un mois à peine, Camille a lu chez Robespierre son écrit relatif à un comité de clémence. Une belle page, une sainte page, n'est-ce pas, citoyen Fréron ? Robespierre l'a encouragé à poursuivre son

œuvre. Et maintenant il l'accuserait ! il le ferait arrêter ! Camille, mon Camille, le plus brillant héraut de notre époque ! C'est impossible, citoyen Fréron.

Fréron. — N'allez pas à Sèvres !

Lucile. — Danton l'a désiré, et Camille l'a promis. Votre humeur est si triste, citoyen Fréron ! Etes-vous malade ? Donnez-moi votre main. Elle brûle comme la fièvre !

Fréron (*s'agenouillant*). — Chère Lucile, adorée Lucile, n'allez pas à Sèvres !

Lucile (*pose sa main sur le front de Fréron agenouillé*). — Vous êtes un ami fidèle. C'est vous que j'aime le mieux après Camille et Horace, citoyen Fréron. Il manquerait une perle à mon bonheur, si Fréron me manquait. Camille aussi vous aime énormément. Entrez chez nous. Nous voulons tous aider à vous tranquilliser, même Horace avec ses beaux yeux bleus.

Fréron. — Je ne trouve pas le repos chez vous, Lucile.

Lucile. — Vous êtes un singulier ami ! Au revoir, citoyen Fréron, — même à Sèvres !

Fréron. — N'allez pas à Sèvres ! (*Lucile rentre chez elle*). Je n'ai pas dit ce que je voulais dire. Je n'ai pas averti comme je voulais avertir. Lucile, encore un mot !... C'est toujours la même chose !... quand je ne la vois pas, je suis éloquent devant son image, et quand je la vois, je n'ai plus une parole. Lucile, qu'adviendra-t-il si ton Camille meurt ? Qui m'empêchera d'aspirer à ce à quoi il est maintenant criminel de songer — et impossible de ne pas songer ! Lucile, toi seule peux protéger Fréron, toi seule. Quand je te vois, je n'ai pas une parole ; je ne suis éloquent que quand je ne te vois pas.

(*Tallien s'avance rapidement sur la scène*).

TALLIEN. — Eh ! Fréron. De retour de Toulon ? sois le bienvenu ! J'ai vu hier la taupe de vos mines, Bonaparte. Nous avons parlé de toi. Ta main, Fréron ! Je sais que vous auriez pu vous montrer plus rigoureux à Toulon. Vous avez été plus doux que le Comité ne le voulait ; aussi sommes-nous frères. (*Ils se tendent la main*). Dans cette poignée de main réside une petite partie de l'avenir de la France. Sais-tu où en sont ici les choses, Fréron ?

FRÉRON. — Je le sais.

TALLIEN. — Ta réponse semble venir du tombeau.

FRÉRON. — Elle en vient.

TALLIEN. — Bah ! mon courage continue à croître. Tu sais que Thérèse est arrêtée ?

FRÉRON. — Ils osent tout.

TALLIEN. — Ce mauvais tour coûtera la tête à Robespierre.

FRÉRON (*regardant autour de lui*). — C'est ce que j'appelle parler avec audace, ici, dans Paris !

TALLIEN (*plus bas*). — Nous avons des amis, Fréron, de puissants amis. Nous tissons déjà les filets où nous prendrons les poissons voraces. Maintenant ils s'agitent dans la mare des Comités pour happer Danton et ses partisans. Nous allons nous réunir au Café de Foy pour délibérer sur les mesures à prendre au cas où ils oseraient mettre Danton en accusation. Viens avec nous, Fréron.

FRÉRON. — Qui sera là ?

TALLIEN. — Le matamore Vadier, le vieil ours mal léché ; le brave Bourdon, et ton collègue de Toulon, Barras, la vaillante épée. Viens, Fréron.

FRÉRON. — Vous voulez délibérer sur les mesures à prendre au cas où l'on mettrait Camille en arrestation ?

TALLIEN. — Oui.

FRÉRON. — Je vous suis, votre chemin fût-il celui de la mort !

TALLIEN. — Viens, Fréron. (*Tous deux sortent*).

SCÈNE III

(Une petite chambre dans un restaurant du Palais-Royal. Entrent VADIER, BARRAS, BOURDON).

VADIER. — Je regarde comme une humiliation que des hommes de notre valeur doivent purement au hasard de conserver leur tête. En conséquence, je déclare cette situation mauvaise. Le vieux Vadier se sent une démangeaison d'y porter remède ; et pourtant j'ai aussi en moi, comme Robespierre, un peu de Caton.

BOURDON. — Se glisser ainsi en rampant ! C'est à désespérer !

BARRAS. — On ne peut attaquer ouvertement ce tribun.

VADIER. — Je saurais bien un moyen, amis ; il est sûr comme un poison minéral : il ressemble au sucre auquel un enfant sourit ; mais il donne la mort d'un pas accéléré.

BARRAS. — Nous échouerons contre Robespierre ; je doute encore qu'il soit vulnérable.

VADIER. — Il est vulnérable, Barras. Tout ce que je vois est vulnérable. Il faut trouver la partie de son corps où nous enfoncerons la flèche de la raillerie. Dépouillez sa vertu des oripeaux tapageurs dont elle s'affuble, et tous ceux qu'épouvante tant son aspect

éclateront de rire comme un petit enfant aux plaisanteries de sa nourrice. Si un seul se met à rire, des milliers aussitôt l'imitent, tout le monde enfin rit, et ce qui avait paru si grand avant d'être en poussière, la honte le balaie du sol.

Bourdon. — Un moyen diabolique, père Vadier! Celui qui me prendrait ainsi —

Barras. — On réfléchit si l'on est vulnérable de cette façon, ou non ?

Vadier. — C'est un moyen vieux comme le monde, connu depuis les Grecs, et constituant un autre genre d'empoisonnement.

Barras. — Quand récemment Danton parla de Robespierre comme d'un misogyne incapable de trouver la femme là où elle est femme, et non homme, je sentis ma gorge prise d'une velléité de rire qui m'effraya presque.

Vadier. — Tu étais sur le chemin dont je parle. Mais qui vient ?

(*Tallien et Fréron entrent*).

Bourdon. — Tallien et Fréron !

Vadier (*à part*). — Deux amoureux. Epicure et Platon. (*Haut*). Confessez ce qui se passe en vous !

Fréron, — Le dénouement s'approche, amis. Si un tel changement est possible, nous sommes tous perdus.

Tallien. — On vient de nous dire qu'on a signé l'ordre d'arrestation de Danton et de ses partisans.

Vadier. — Exigez-vous de moi que cela m'étonne ?

Fréron. — Et permettrons-nous cette chose-là ?

Vadier. — Comme personne de nous n'y changera rien, il faut bien la permettre.

Fréron. — Tu veux les laisser tomber, père Vadier ? Camille doit tomber ? Vous ne voulez pas essayer de les défendre à la Convention ?

VADIER. — Ils sont archi-mûrs, mon bon Fréron. Touchez un peu Danton, et il s'écroulera de son long.

FRÉRON. — Mais Camille — quelle faute a-t-il commise ?

VADIER. — Il a pris parti, jeune homme ! Or, note cela : ce n'est pas encore le moment de prendre parti. Tout ce qui jusqu'à présent a pris parti a engraissé la guillotine. Ne prenez pas parti maintenant, amis !

TALLIEN. — Alors l'un doit être égorgé après l'autre, et c'est seulement quand arrivera notre tour que nous devrons prendre parti ? Une femme, en frappant Marat, conquit la couronne du martyre ; un homme peut bien s'attaquer à Robespierre.

FRÉRON. — Voulez-vous renverser Robespierre ? c'est le moment. Le peuple est avec Danton, des milliers d'hommes tremblent de perdre avec lui leur tête. La masse se soulèvera contre Robespierre ; elle n'attend que l'occasion, croyez-moi. En défendant Danton, en défendant Camille, vous vous défendez vous-mêmes.

VADIER. — Et si nous réussissions, qu'adviendrait-il avec Danton ? Il jouerait le vainqueur, le triomphateur et le dictateur à la meilleure façon romaine, et nous apparaîtrions comme les satellites de ce nouveau Sylla. Cela donc ne doit pas être. Vous tenez, comme moi, Danton pour usé. Vous ne voulez pas confondre notre cause pure avec la sienne, qui a toujours été malsaine. Le vieux Vadier vous regarderait comme des fous, si vous vouliez agir maintenant, précisément maintenant. Il n'est pas encore temps de prendre parti. Ne prenez pas parti maintenant, amis !

BOURDON. — Je me sens forcé d'approuver ce que dit Vadier. Ce serait folie d'agir immédiatement.

Barras. — Mon épée doit pour l'instant rester au fourreau, afin de vaincre d'autant plus brillamment.

Tallien. — Je m'incline devant la sagesse de ton âge, père Vadier ; pour les raisons que tu as alléguées, il n'est pas encore temps de prendre parti. Croyez-m'en : Tallien de son côté sacrifie toute sa part d'égoïsme.

Fréron (*à part*). — Meurs, Camille ! Que Dieu protège Lucile — et Fréron !

Vadier (*tirant et étendant son poignard*). — Jurez-moi sur ce fer et par ce fer, car je ne crois qu'au fer, de ne pas prendre parti avant que Vadier vous le demande. Disparaissez comme des loups à la lueur du feu ; mais revenez comme des coqs vigilants aux approches du matin. Tenez bon ! Robespierre aussi tombera. Nous le surprendrons dans l'excès de sa vertu bouffie et arrogante, et l'y anéantirons. C'est de cette façon qu'il faut attaquer les plus grands hommes, car la grandeur aime à engendrer des fous. Le cœur de Maximilien est pur ; il ne tombera pas, comme César, contre la colonne de Pompée ; sa chute proviendra de son erreur. Je la nomme un suicide. Tenez bon jusqu'à l'heure qui doit venir, qui viendrait plus tard, si vous aiguillonnez l'erreur au point qu'elle résiste. Ne prenez pas parti maintenant, amis ! Qu'en témoignage de votre promesse votre fer touche mon fer !

(*Vadier étend son poignard, les autres tirent la même arme, excepté Barras, qui tire son épée. Les lames se touchent*).

Tout. — Oui ! oui !

Vadier (*en s'en allant*). — Ne prenez pas parti maintenant, amis ! (*Tous s'en vont*).

SCÈNE IV

(Maison de campagne à Sèvres. La scène est occupée dans toute sa profondeur. Par un vestibule on voit la verdure. Danton arrive de Paris et entre. Il est en costume de représentant du peuple : chapeau à plumes tricolores et écharpe. Il dépose l'un et l'autre sur une table).

Danton. — Nous voici en sûreté pour le moment. Je suis curieux de savoir comment ils me prendront. La vie m'est à charge ; je dois seulement m'occuper d'en sortir convenablement. Être joué par ces rêveurs, ce serait honteux. On dirait que le grand Danton était devenu imbécile ; qu'il avait déjà perdu la tête avant qu'on le décapitât. Cela ne doit pas être. Et cependant je sens que mes nerfs perdent leur vigueur, que mes épaules se paralysent ; la moiteur de mon cerveau, je m'en rends compte, fait place à la sécheresse. — La mort est pour moi la bienvenue. Je suis heureux de pourrir ainsi vivant et de laisser défiler sur mon crâne un monde nouveau. Dans la tombe on ne l'entend pas et on le laisse donner carrière à son expansion ! — Qu'y a-t-il ? (*Louise Danton s'est montrée dans le vestibule*). C'est toi, Louise, ma femme ?

Louise. — C'est moi, Georges, moi, faible femme, qui te vois souffrir et ne puis te venir en aide, de quelque côté que je me tourne.

Danton. — Je ne souffre pas si je te vois, Louise. Viens, assieds-toi près de moi. Parle-moi de nos enfants. (*Tous deux s'asseyent*). Comme tu es pâle ! Si jeune et déjà si sérieuse ! Oui, c'est vrai, tu es venue

dans mon nid, sans soupçonner où je l'avais bâti. Pas un seul aigle ne niche ainsi. Tu frissonnes de froid sur la hauteur aride, et, comme la colombe, tu regardes du côté de la vallée boisée d'où tu es venue. Ne baisse pas les yeux, Louise, ne reste pas silencieuse. Ce que je dis est-il vrai ? Si tu le peux, délivre-toi maintenant de ta douleur.

Louise. — Georges, je suis ta femme. La femme suit son mari là où le sort l'appelle ; c'est le plus beau pèlerinage de cette vie. Et quand mes pieds saigneraient, quand mes genoux ploieraient en me contraignant de m'arrêter, je m'agenouillerais et dirais encore dans la mort : Georges, cela ne fait pas de mal !

Danton. — Louise, tes larmes coulent. Ne pleure pas, Louise. Tes larmes font à Danton l'effet de plomb fondu.

Louise. — Je tremble pour ta vie, Georges. Ta vie est en danger. Voilà longtemps que je le pressentais. Tout est changé ici depuis que nous sommes à Paris. Georges, ne me cache rien. Une femme est plus forte que tu ne penses. Ah ! Georges, je le sens, tu touches à la fin de cette carrière épouvantable. S'il en est ainsi, mon Georges, s'il t'arrivait ce qui est arrivé à tant d'autres, — si cette chère tête (*elle s'affaisse*) — Si tu as un poison, donne-le moi.

Danton. — Louise, quels rêves puérils ! Lève-toi !

Louise (*se levant*). — Ne dit-on pas de la femme qu'elle a le sens prophétique ? Fuis, Danton ! fuyons ! Arcis-sur-Aube est sûr. Tes amis te renseigneront. Si cet endroit n'est pas sûr, fuyons plus loin, plus loin, jusqu'à ce que nous arrivions là où ne coule plus de sang — plus de sang, Danton ! Ah ! Georges, là doivent se trouver des paradis !

Danton (*se parlant surtout à lui-même*). — Fuir ? où ?

Danton se fuit lui-même ; il n'y a pas d'issue possible.

Louise. — Fuyons, Georges, dans les montagnes, sur les mers bleues. Tu changeras de nom et commenceras une vie nouvelle. Nous dresserons notre cabane, comme le berger des Alpes, en un endroit où nous ne craindrons pas l'éruption de la lave ; ce n'est qu'en prêtant l'oreille que nous l'entendrons mugir dans la vallée profonde, sans savoir ce qu'elle engloutit. Ah ! Georges, aussi longtemps que le salut est possible, sauve-toi, sauve tes enfants et ta femme, sauve tout ce qui constitue ton modeste bonheur.

Danton (*bondissant impétueusement*). — Laisse-moi ! Le sang afflue à mon cerveau. Ils n'en ont pas encore réduit Danton à ce point ! Nous voulons encore leur prouver un petit moment que nous sommes là et poser nos pioches sur leurs cous, pour qu'ils le comprennent bien. — Pauvre femme, je t'ai effrayée. — Ne mépriserais-tu pas l'homme qui, assis sur les mêmes ruines que Danton, commencerait par jouer le ranz des vaches ? Pour plaire aux femmes, m'imaginais-je, Danton devrait au contraire continuer à entasser ruines sur ruines ou construire un édifice semblable à la tour de Babel. — Holà ! attention ! (*Un serviteur entre*). Expédie un messager à Paris. Camille doit venir. — Pourquoi hésites-tu ? Camille doit venir. (*Il frappe du pied le sol*). Ah ! Camille !

(*Camille et Lucile se montrent dans le vestibule*).

Camille. — Le voici.

Louise (*se précipite en pleurant dans les bras de Lucile*). — Lucile !

Lucile. — Que se passait-il ici ? Tu pleures, Louise ? Citoyen Danton, les larmes de Lucile pèsent d'un poids lourd.

DANTON. — Bonsoir, Lucile. Vous venez au bon moment. Inspirez à ma femme un peu de votre énergie. Elle ne connaît de moi que l'homme aimant, elle ignore l'homme qui hait ; elle réclame que je m'humilie, alors que l'orgueil me transporte. Et cependant (*il caresse de la main le front de Louise*) une femme comme celle-ci est le dernier ami. O toi, véritable femme ! Je m'imagine que tu ressembles à ma mère.

LOUISE (*tendant la main à Danton*). — Mon Georges !

DANTON. — Ne pleure plus, Louise.

LUCILE. — Nous voulons aller voir les enfants, Louise. Viens ! (*Toutes deux s'en vont bras dessus bras dessous*).

CAMILLE. — Danton, au moment où j'ai quitté Paris, on m'a dit que les Comités étaient réunis en séance secrète. On a entendu nommer nos noms et répéter souvent : Ils sont coupables. Saint-Just, m'a-t-on assuré, a lu un rapport dans lequel il demande que le tribunal égorge tous les modérés d'un seul coup. Danton, il y a dans l'air quelque chose qui va nous écraser.

DANTON. — Ça sent le soufre depuis longtemps, et personne ne sait où le feu commencera à prendre.

CAMILLE. — Ton inactivité nous met en danger, Danton ; elle ouvre le champ à nos ennemis et leur permet de te blâmer aux yeux de la foule.

DANTON. — Eh bien ! je veux aller à leur rencontre, et jamais comme cette fois ils n'auront éprouvé la pesanteur de Danton. Je ferai pâlir le grand Maximilien sous les yeux de toute la Convention. Tu verras comme, à cet aspect, tous se réjouiront. Dans la France entière on entendra résonner les cloches, depuis celles des plus grandes cathédrales jusqu'aux

humbles cloches des villages et des chapelles perdus; la croyance en Dieu, le plus beau rêve des nations, reparaîtra, et c'est Danton — entends-tu, Camille? — c'est Danton qui l'aura ramenée! Cela rétablirait la paix. Les autres moyens sont épuisés. Quoi que tu sois, puissance créatrice de ce monde — un être ou non, une simple force dans une autre force, rien et tout — laisse-moi accomplir cet acte! Si tu as conscience de ton existence et de la nôtre — mon nom est Danton! N'en cherche pas d'autre. —

(*Lacroix entre*).

CAMILLE. — Voici Lacroix. Que s'est-il passé cette après-midi à Paris?

LACROIX. — Rien de nouveau. On a coupé trente-sept têtes.

DANTON. — Un chiffre enfantin, Lacroix. Pourquoi pas un chiffre rond? Cent têtes! cela sonnerait mieux. Ils y arriveraient, mais Danton est encore là.

(*On voit apparaître Fréron armé de pistolets*).

FRÉRON (*avec un sérieux solennel*). — Danton est encore là.

DANTON. — Ah! Fréron.

CAMILLE. — Et armé?

DANTON. — Depuis quand Fréron tremble-t-il pour sa vie, et ici à Sèvres, chez Danton?

FRÉRON. — C'est pour vous autres que je suis armé. Vous devez fuir, et à l'instant même (*Il tire ses pistolets de sa ceinture et en tend un à Danton, un autre à Camille*), avec ces armes.

DANTON. — Fuir? nous?

CAMILLE. — Que dis-tu, Fréron? Nous? fuir?

FRÉRON. — Les Comités sont restés réunis trois bonnes heures; puis Fouquier-Tinville a quitté Paris avec

une troupe d'hommes armés et pris la route de Sèvres. Devinez le reste.

(*Fréron place sur une chaise, près de la fenêtre, les pistolets qu'on n'a pas acceptés*).

CAMILLE. — Et le peuple ? qu'a dit le peuple en présence de cet acte ?

FRÉRON. — Le peuple ne sait rien. Paris dormira tranquille cette nuit, jusqu'à ce que la nouvelle l'éveille au matin.

(*Panis accourt tout hors d'haleine*).

PANIS. — Les moments sont comptés, amis. Ils marchent sur mes talons. Est-il possible que nous vous cachions ?

DANTON. — Enfer et damnation ! c'est de cette façon que l'on prend les souris. Ils osent en agir ainsi avec Danton !

CAMILLE (*se frappe le front*). — Nul moyen de se cacher ici. Vous vous trompez, amis, cela est impossible.

(*Voix confuses au dehors*).

LACROIX. — Le peuple regarde avec curiosité vers les fenêtres.

FRÉRON. — Montre-toi, Danton !

(*Danton se carre à la fenêtre. Silence morne pendant un moment*).

PANIS. — Ils se taisent !

FRÉRON. — Aucun cri pour Danton !

DANTON. — Quelqu'un connaît-il encore ici un homme nommé Danton ?

(*Louise Danton se précipite à l'intérieur*).

LOUISE. — Georges, au nom de Dieu, qu'arrive-t-il?

DANTON. — Dieu n'a rien à faire ici... C'est l'humanité tout entière qui doit venger cette honte !

CAMILLE (*à part*). — Lucile, ma femme !

Fréron. — Camille !

(*Pour la seconde fois, voix confuses au dehors. On entend distinctement le bruit des crosses de fusils qui tombent à terre. Paraissent en même temps, dans le vestibule, Fouquier-Tinville, et en face de lui, sortant par une porte latérale, Lucile. Fouquier-Tinville ne franchit pas immédiatement le seuil, mais s'arrête et examine le groupe. Danton se tient debout à gauche, Louise et Lacroix, près de lui. Camille se tient à droite avec Panis et Fréron*).

Lucile. — Tu as cette audace, bourreau de la France ? Tu prétends franchir ce seuil ? Que la peste paralyse tes membres et que ta main se dessèche, si elle fait seulement un geste vers une de ces têtes ! Arrière, hideux crocodile ! Tu ne happeras ici personne au soleil pour l'attirer dans ton lit marécageux. Arrière ! Tu as cette audace ?

(*Fouquier-Tinville est entré d'un pas ferme jusqu'au milieu de la pièce*).

Fouquier. — Au nom de la loi et du tribunal, je t'arrête, Danton, ainsi que Desmoulins et Lacroix !

Danton. — Répète ces noms !

Fouquier. — Vous êtes arrêtés, Danton, Desmoulins, Lacroix.

(*Lucile s'élance dans les bras de Camille*).

Lucile. — Camille !

Danton (*arrache le décret d'arrestation des mains de Fouquier-Tinville et le lit*). — Du noir sur du blanc, cela ! (*Il jette le papier à terre et piétine dessus.*) Nul éclair n'ose frapper ainsi !

Camille. — Fouquier-Tinville, mon nom est Camille Desmoulins. J'ai sauvé le peuple, alors que Capet voulait faire donner le signal de son massacre. En nombre aussi incommensurable que les essaims d'a-

beilles quand ils obscurcissent le soleil, le peuple va accourir et piquer à mort, de ses millions d'aiguillons, ceux qui ont agi ainsi à mon égard.

LUCILE (*parvenant à montrer le chapeau de Camille, orné d'une branche verte*). — C'est l'homme qui a dépouillé les châtaigniers du Palais-Royal et donné au peuple les couleurs de l'espérance. Tout Paris connaît ces traits.

LOUISE. — Ah ! Georges, je meurs ! (*Elle tombe sans connaissance sur une chaise*).

(*Pendant que Camille et Lucile parlaient, Danton, au comble de l'exaspération, a renoué son écharpe, remis sur sa tête le chapeau à plumes tricolores, et se carre devant Fouquier-Tinville*).

DANTON. — Fouquier-Tinville, oses-tu encore mettre la main sur moi et sur cette parure, dont le peuple a orné son dieu ? (*Il frappe fortement sur son écharpe*). Tu méconnais en Danton la représentation nationale ? — Sellez des chevaux ! Nous voulons monter à cheval, nous montrer à Paris à la lueur du soleil couchant. Une belle ville que Paris !

FOUQUIER. — Des voitures fermées attendent en bas. Le Comité a ordonné de vous conduire à Paris en secret et pas avant la nuit, et de vous déposer au Palais de Justice.

DANTON. — Comment ?

LUCILE. — En secret ?

FRÉRON. — Des hommes comme ceux-là, en secret ? Tu fais erreur, citoyen Fouquier.

FOUQUIER. — En secret — ainsi portent mes ordres. Le Comité dit que le peuple ne doit pas empêcher la justice de la République.

DANTON. — La justice de la République ! Imbécile !

Fouquier. — Obéissez !

Danton. — Où est le peuple ? — Le peuple se tient derrière moi. N'entendez-vous pas le bouillonnement dans la chaudière ? Des centaines de milliers d'hommes quittent en rampant leurs tanières pour venir à moi ; leurs piques acérées se dressent toutes contre un homme. Ne le connaissez-vous pas ? Ce n'est pas un Winkelried. C'est le poltron Maximilien Robespierre. Frappez-le ! C'est l'homme qui vous décime sur le papier avec une plume d'oie, — l'homme qui mettra le feu à Paris au-dessus de vos têtes ; non pas, comme Néron, pour la volupté du spectacle — non — simplement, comme un arithméticien satanique, pour effacer, en vue de l'exemple, Paris de la table de l'existence. Le pâle philosophe tremble. Voyez-vous ? Frappez-le ! Une seule de vos piques dans son corps ! — Personne derrière moi ? Où es-tu, peuple ? Aux armes, Camille ! De la poudre ! de la poudre ! donnez-moi de la poudre ! (*Il saisit un des pistolets de Fréron et tire par la fenêtre. Un roulement de tambours suit immédiatement ; puis un détachement de garde nationale marche dans le vestibule et ferme la sortie. Danton lance le pistolet à terre*). Voilà donc la réponse ? La République lance des coups de baïonnette aux représentants du peuple ? Camille, c'est le commencement de la fin.

Camille. — Celui qui ose cela peut oser davantage.

Lucile. — Fouquier-Tinville, si tu arrêtes Camille, arrête aussi sa femme ! N'y a-t-il en moi rien de condamnable ! Ne suffit-il pas que j'aime cet homme plus que ma vie, que je ne blâme rien en lui, que je déclare toutes ses actions dignes d'être imitées par chaque citoyen de la République ?

Fréron. — Lucile !

Lucile. — Ne suffit-il pas que je vous haïsse, que je méprise le froid et perfide Robespierre, dont les discours débordent de vertu, et qui trahit la première et la plus naturelle de toutes les vertus, celle que nous louons chez les chiens — l'amitié ?

Fréron. — Lucile, songez à Horace !

Lucile. — Cela ne suffit-il pas pour mourir, comme Charlotte Corday et la noble Roland ?

Camille. — Lucile !

Lucile. — Ah ! citoyen Fréron, aidez, conseillez ! Je veux mourir avec Camille. Que dois-je faire, pour mourir avec Camille ?

Fréron. — Songez à Horace, Lucile !

Lucile. — Camille, que dois-je faire, pour mourir avec toi ? — (*Son regard rencontre Louise, qui s'éveille de son évanouissement*). Que devons-nous faire, Louise ? (*Elle s'élance sur son sein*).

Louise. — Vivre, souffrir, mourir — c'est pour cela qu'est née la femme. Prendre soin de l'honneur de nos maris. Ils nous ont donné de grands noms, Lucile. Nous voulons les mériter par notre douleur.

(*Il vient d'entrer un messager qui se place en chuchotant entre Freron et Panis*).

Fréron. — Obéis volontairement, Camille. Vous pouvez encore triompher à la Convention.

Panis. — Danton, Legendre te fait annoncer que le faubourg Saint-Antoine se soulève. On sonnera le tocsin. Le peuple exigera qu'on vous écoute à la Convention. Là, vous vaincrez. Obéis volontairement, Danton.

Danton. — En route vers Paris !

Lucile (*bondit et s'élance au cou de Camille*). — Non ! non ! non ! Lui, non ! Tous les autres ! Tous ! tous ! Mais lui, non ! Il n'a rien fait ; il n'a pas à se

défendre. Ah ! Camille — ta tête ! *(Elle prend dans ses deux mains la tête de Camille).*

Fréron (*porte son mouchoir à ses yeux*). — Tarissez, larmes, tarissez !

Camille. — Lucile, que disait Louise ? — : Prends soin de l'honneur de ton mari !

Lucile. — Justice miséricordieuse, tu souffres cela ? Est-ce là la République ?

Danton. — Nous allons nous rendre à Paris, Fouquier-Tinville, parce que nous le voulons. C'est là un *acte* de notre part. Retiens ce mot. En route vers Paris! Viens, Camille! Viens, Lacroix !

(*Danton veut sortir*).

Louise. — Georges !

Danton. — Maintenant tu verras, femme, comment Danton lutte. On entendra ma voix jusqu'aux antipodes !

Louise. — Le dernier adieu ! (*Ils s'embrassent*).

Danton. — Adieu ! Je me sens dans le poing quelque chose de la vigueur d'Ajax. Que personne ne nous suive !

(*Tous se tiennent comme pétrifiés. Danton passe avec un geste triomphant devant Fouquier-Tinville. Quand il s'approche du vestibule, les gardes nationaux placés là saluent, et le tambour résonne. Danton tire son chapeau dans une attitude majestueuse. Puis il fait demi-tour vers Fouquier-Tinville et saisit celui-ci par le bras*) : Le peuple connaît encore Danton.

(*Danton retourne vers le vestibule. Fouquier-Tinville fait signe à Camille Desmoulins et à Lacroix. Ceux-ci suivent. Louise saisit une chaise et s'y laisse tomber. Lucile, qui veut suivre Camille, est retenue par Fréron).*

(*Le rideau tombe*).

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Devant un restaurant du Palais-Royal. Sont assis sur un banc, avec deux bouteilles de vin du Rhin, MAMIN ET GONCHON).

MAMIN (*boit*). — Ecoute, Gonchon ! le vin du Rhin est un vin très potable.

GONCHON. — C'est du vin volé, Mamin ?

MAMIN. — Volé ? Il est bien possible que ce soit du vin volé.

GONCHON. — Et le voleur a nom Mamin ?

MAMIN. — Non, cela n'est pas possible. Mamin a déjà volé souvent; mais c'était avant la Révolution.

GONCHON. — Et pourquoi plus depuis la Révolution ?

MAMIN. — Parce que le vol est une faute politique. Dans une révolution je frapperais à mort mon propre père, s'il devenait roi ; — mais voler, non, c'est trop bête — c'est une faute politique.

GONCHON. — Et pourtant tu dis que ce vin a été volé ?

MAMIN. — Il est bien possible que ce vin ait été volé.

GONCHON. — Tu es ivre, Mamin.

MAMIN. — Il est bien possible que je sois ivre.

GONCHON. — Enfin, le vin est-il volé, ou non?

MAMIN. — Il est volé, Gonchon. C'est Danton qui l'a volé.

GONCHON. — Danton?

MAMIN. — *Yes!* Danton.

GONCHON. — Tu parles anglais? Tu deviens suspect, Mamin.

MAMIN. — *Yes!* C'est Danton qui a volé le vin. Ce vin vient pour Mamin de la cave de Danton; mais comment ce vin est-il venu dans la cave de Danton?

GONCHON. — Avec l'argent de Danton.

MAMIN. — Mais comment l'argent est-il venu dans la poche de Danton?

GONCHON. — Par la main de Danton.

MAMIN. — Mais comment la main de Danton.... Ecoute, Gonchon! Il est bien possible que Danton ait volé ce vin.

GONCHON (*se lève brusquement*). — Bonjour, citoyen Mamin!

MAMIN. — Je parlerai, Gonchon. Reste. Si aujourd'hui on déclare Danton coupable, comment cela se fera-t-il, Gonchon?

GONCHON. — Cela aura différentes causes, citoyen Mamin.

MAMIN. — J'en sais une.

GONCHON. — Laquelle?

MAMIN. — Danton a volé. Il a volé aux dépens de la nation avec le coquin Lacroix. Les drôles ont volé d'une sale façon; ils ont volé en Belgique une voiture remplie d'argenterie, les coquins de fournisseurs! Or, celui qui vole de l'argenterie est un sale voleur. Celui qui vole une cuiller d'argent, c'est...

Gonchon. — Tu sembles avoir recouvré ta raison, citoyen Mamin.

Mamin. — C'est bien possible. Je suis devenu politique, et celui qui est polique a toujours sa raison.

Gonchon. — Ainsi donc, Danton a volé le vin ?

Mamin. — *Yes* ! Car celui qui achète son vin avec l'argent volé a aussi volé le vin. Il est donc bien possible que Danton ait volé le vin.

(*Grand bruit derrière la scène*).

Quel est ce bruit ?

(*Le bruit se rapproche*).

Le bruit grandit.

Gonchon (*regardant sur la scène).* — Par le diable, Mamin ! n'est-ce pas une femme que l'on porte ?

Mamin. — Une femme ? (*Il s'élance sur le banc.*) — Par la tête de Marat au Panthéon — c'est une femme ! Viens ici, Gonchon ; ici ils ne peuvent nous bousculer. — Ce sera un amusant spectacle.

Gibon (*derrière la scène*). — Vive la Nation !

Le peuple. — Hourra ! hourra !

Gibon. — Vive Robespierre !

Le peuple. — Hourra ! hourra !

Gibon (*s'élançant sur la scène*). — Vive la justice de la République !

Le peuple. — Hourra ! hourra !

(*La masse se rue sur la scène. Au milieu d'elle Thérèse Cabarrus, assise sur un siège et portée par le peuple. Tallien marche à côte d'elle*).

Le peuple. — Hourra ! hourra !

Tallien. — Voulez-vous l'étouffer, citoyens ? En arrière ! Laissez-la reprendre haleine. En arrière !

Thérèse (*qui s'est levée de son siège*) :

Oh ! laisse-les, Tallien. Vois, le peuple est grand,
Quand il veut le bien. Ce n'est pas
A ma personne que s'adressent ces acclamations,
Ce n'est pas parce que je suis libre, mais parce que la Liberté
Est devenue libre sur la terre, que vous poussez ces cris de joie.

GIBON. — C'est ce que j'appelle retirer sa tête de dessous le couteau !

GONCHON. — Il faut qu'un miracle t'ait sauvée, citoyenne ?

GIBON. — C'est ta beauté qui t'a sauvée, citoyenne.

MAMIN. — Est-ce là votre fiancée, citoyen Tallien ?

TALLIEN. — Oui, citoyen Mamin.

MAMIN. — Toutes mes félicitations, citoyen Tallien.

TALLIEN. — Merci bien, citoyen Mamin.

GONCHON (*bas à Mamin, en tirant un couteau de sa poche*). — Je voudrais trancher avec mon couteau la tête de cette femme — mais lentement, Mamin, lentement.

MAMIN (*s'approchant plus près*). — Ta main, citoyenne! (*Thérèse lui tend la main*).

GONCHON. — Votre main, citoyenne ! (*Thérèse lui tend la main*). Quelle délicieuse petite main !

GIBON. — Votre main, citoyenne ! (*Thérèse recule en arrière*).

TOUS. — Votre main, citoyenne !

TALLIEN. — En arrière, ou —

GONCHON. — Le citoyen Tallien est jaloux.

GIBON. — Vive la Liberté !

GONCHON. — Et l'Égalité !

(*Le peuple serre de si près et si impétueusement Thérèse Cabarrus, que Tallien ne peut plus la protéger*).

UNE VOIX (*derrière la scène*). — Place à l'Incorruptible !

(*Robespierre et Saint-Just s'avancent sur la scène. Derrière le premier, Simon Duplay. Le peuple se sépare à droite et à gauche. Robespierre reste debout au milieu*).

Une voix (*parmi le peuple*). — A bas Danton !

Mamin. — Vive Robespierre !

Le peuple. — Hourra ! hourra ! hourra !

Robespierre. — Ne poussez pas d'acclamations joyeuses, citoyens ! Voilez d'un crêpe la statue de la Liberté. Celle-ci pleure son fils égaré, qui ne reviendra pas. Ne te réjouis pas, grand peuple ! tais-toi. Que ton silence punisse et honore la grande victime de la République !

Gonchon. — Alors Danton est jugé, citoyen Robespierre ?

Robespierre. — Il est jugé. On les a trouvés coupables et condamnés à mort. Leurs têtes tomberont aujourd'hui.

Lucile (*derrière la scène*). — Où est-il ? où ? (*S'élançant sur la scène*). Où est-il ? où ? (*Elle s'arrête soudainement devant Robespierre*). Ah ! tu n'es plus celui que tu as été. — La justice éternelle a-t-elle commencé à secouer le grand Maximilien ! — Je te remercie, Nature, de me rendre témoin, avant ma mort, de ce présage de sa chute ! Regarde-le, pauvre peuple abusé ! Est-ce là ton Dieu ?

Simon (*tire son couteau*). — Dois-je lui enfoncer mon couteau dans la gorge, citoyen représentant ?

Saint-Just. — Viens, Robespierre. (*Tous deux veulent s'en aller*).

Lucile. — Reste ! je ne veux pas mendier pour Camille. Je veux exaspérer ta rage, monstre que tu es. Je ne puis pas pleurer seule dans ma chambre ; je ne veux pas pleurer ; je ne suis pas, comme la femme de

Danton, une poule au milieu de ses pauvres poussins. J'aime plus Camille que mon enfant. Je veux mourir avec Camille. Et c'est toi, Maximilien Robespierre, qui me tueras ! Le souvenir de la femme de Camille doit également te torturer. — Dis, Incorruptible? que dois-je faire pour mourir avec Camille ?

Saint-Just. — Arrière, insensée ! Qu'importent à la République les larmes de femme ! que lui importe la mort d'une femme !

Lucile. — Je ne te parle pas, à toi. — Que dois-je faire, Maximilien Robespierre, pour mourir avec Camille ?

(*Plusieurs dans la foule tirent leurs couteaux*).

Thérèse. — Que va-t-il dire à cette femme, Tallien ?

(*Robespierre s'est de plus en plus tourné à droite pour sortir. Le peuple s'écarte de ce côté sur son passage*).

Lucile (*criant*). — Que dois-je faire, Maximilien Robespierre, pour mourir avec Camille ?

(*Les gesticulations avec les couteaux sont devenues plus vives. Robespierre et Saint-Just disparaissent. Lucile fait quelques pas en chancelant. Les couteaux brillent derrière elle. On voit qu'elle veut crier et ne le peut pas. Enfin elle crie d'une voix tout à fait inarticulée*) : Vive — le roi !

(*Elle s'affaisse à terre. Au même moment on voit les couteaux brandis sur elle. Thérèse Cabarrus s'élance à son secours. Tallien la suit*).

Tallien. — Thérèse ! (*Au peuple*). Ne la frappez pas !

Thérèse. —

N'est-ce donc plus la grande nation ?
Elle veut souiller sa main d'un meurtre,
Cette main qui autour du front de l'Europe
Ceint le bandeau divin de la Liberté ! Tu le vois,
Peuple magnanime, elle s'est elle-même jugée.
Déjà s'approchent les exécuteurs de ta volonté.
Il vit toujours, le vieux Saturne, qui dévore
Ses propres enfants. Rentre chez toi — pleure ses victimes.
S'il est un seul citoyen du grand peuple de France
Qui ne veuille pas compter parmi ce peuple,
Qu'il reste ici ! — qu'il sorte des rangs et massacre
La femme de Camille, du pauvre Desmoulins !

(*Le peuple disparaît peu à peu des deux côtés. Tallien et Thérèse donnent leurs soins à Lucile. Celle-ci se redresse lentement, regarde autour d'elle, appuie la tête sur son coude et parle à part soi*) :

LUCILE. — Vive le roi ! Oui, oui ! Vive le bon roi !

THÉRÈSE. — Puis-je vous venir en aide, citoyenne ? Levez-vous !

LUCILE. — Qui es-tu ? je veux mourir. Tu n'as pas l'aspect de la Mort. Tu es la vie. Tu es le soleil qui se lève. Moi, je suis la pâle lune qui se couche et qui ne reparaîtra pas. (*Elle s'est relevée et s'appuie sur l'épaule de Thérèse*).

TALLIEN. — Qu'avez-vous fait, citoyenne Desmoulins ! Maintenant tout est perdu.

FRÉRON (*se précipite sur la scène et se jette aux genoux de Lucile*). — Lucile !

LUCILE (*lui tendant la main*). — Citoyen Fréron, vous avez été un fidèle ami.

FRÉRON. — Citoyenne Cabarrus, quel changement ! Vous libre — et ici... (*Il pleure*).

(*Des gendarmes se montrent au fond de la scène*).

LUCILE. — Citoyen Fréron, connaissez-vous la mai-

son du citoyen Desmoulins? Prenez la clef. (*Elle présente une clef à Fréron*). Quelqu'un y dort encore. Un enfant, un doux enfant. Quand il s'éveillera avec ses joues rouges et ses grands yeux et cherchera — (*Criant*). Ah! Horace, mon enfant — pardonne, pardonne — je ne pouvais faire autrement — plus que toi, mon enfant, j'ai aimé Camille — je devais mourir avec Camille! Ah! si je pouvais mourir dès maintenant ici dans vos bras! Votre bras, citoyen Fréron! et le vôtre, citoyenne!

(*Lucile sort, conduite par Fréron et par Thérèse; Tallien suit. Les gendarmes ferment la marche*).

SCÈNE II

(Chambre de Robespierre. Entrent ROBESPIERRE et ELÉONORE DUPLAY).

ROBESPIERRE — La citoyenne Cabarrus libre! On dit qu'elle vient pour me parler. Je ne reçois personne chez moi. Celui qui veut parler au citoyen Robespierre le rencontre à la Convention. Que dit-on de la citoyenne Cabarrus?

ELÉONORE. — Simon raconte qu'elle a visité les prisonniers des Carmélites, en leur tenant d'étranges discours. Toi, Maximilien, elle t'a nommé —

ROBESPIERRE. — Comment m'a-t-elle nommé?

ELÉONORE. — Messie.

ROBESPIERRE — Messie! Messie! Chacun est Messie, qui remplit la terre d'une vérité. Je hais pareilles exagérations — le peuple ne les comprend pas. Je veux causer avec la citoyenne Cabarrus, si elle vient. Laisse-

moi seul, Eléonore. (*Eléonore veut s'en aller*). Eléonore !

Eléonore. — Robespierre ?

Robespierre. — Ferme tous les volets de la maison avant que les charrettes passent. Entends-tu, Eléonore, tous les volets !

Eléonore. — Ce sera fait. (*Elle sort*).

Robespierre. — Si seulement le soleil était couché ! Ce n'est pas pour Danton. Je hais le hâbleur et le débauché ; il a été le serpent dans le paradis de la Révolution. Je lui écrase la tête dans la plénitude de mon droit et au service de la vertu républicaine. Adieu, faux apôtre ! je ne t'ai jamais aimé. Mais j'ai aimé Camille. Je l'aime encore, et Camille n'en soupçonne rien. Personne ne racontera que Robespierre a pleuré Camille. Ce serait une belle épitaphe ! Pauvre Camille ! pauvre Lucile ! C'est la nécessité qui vous immole à la Liberté — ce n'est pas Robespierre ! Qui dit que Robespierre immole Camille ? Robespierre, lui aussi, sera immolé — à la Liberté ! On vient. (*Il disparaît par la porte latérale*).

(*Entrent Therèse Cabarrus et Eléonore Duplay*).

Eléonore. — Vous voulez parler au citoyen Robespierre, citoyenne ?

Thérèse. — Au grand Robespierre. Est-ce bien ici ?

Eléonore. — Voici sa chambre, citoyenne, Excepté moi, aucune femme n'a jamais franchi ce seuil. Vous vous nommez Thérèse Cabarrus ? Maximilien vous recevra. — Simon ! (*Simon entre*).

Simon. — Sur votre tête, citoyenne ! êtes-vous armée ?

Thérèse (*tire un poignard de son sein*). — De ce poignard — destiné seulement à moi — le voici !

Simon. — Pas d'autre arme ?

Thérèse. — Non, citoyen, pas d'autre !(*A part*). Rien que les armes de Dieu ! (*Simon sort*).

Eléonore. — Je vais appeler le citoyen Robespierre. (*Elle sort par la porte latérale*).

Thérèse (*seule ; elle jette un regard sur la table de Robespierre*). —

Rousseau ouvert — et Racine !
A côté, les listes de mort de Fouquier-Tinville —
Le cimetière d'un peuple sur quelques feuilles !
Il faut que je te voie, ange tombé,
Toi, l'être énigmatique par excellence !
J'aperçois ton ombre sur la muraille.
Je frissonne ! As-tu trop osé, Thérèse ?
Comme mon sang afflue au cœur ! Je le sens,
Je suis une femme — non faite pour la haine,
Forte seulement quand elle est éperdue d'amour.
Tu as trop osé, Thérèse ! Courage !
Il ne faut pas trembler quand il viendra. — Il vient !

(*Robespierre s'avance par la porte latérale.*).

Robespierre. — Thérèse Cabarrus, citoyenne ?

Thérèse. — Oui. — Et toi, tu es Maximilien Robespierre ?

Robespierre. — On me voit rarement.

Thérèse. — Mais on s'aperçoit que tu vis !

Robespierre. — La citoyenne ne me craint-elle pas ?

Thérèse. — Non.

Robespierre. — La citoyenne me hait-elle ?

Thérèse. — Non.

Robespierre. — Comment la fille du comte Cabarrus vient-elle dans la maison d'un menuisier ? Veut-elle faire à l'artisan des commandes pour son jeune ménage ? Est-il vrai qu'elle soit la fiancée du joyeux Tallien ?

Thérèse. —

Je suis ici pour voir, seule et non épiée,
L'homme nommé à bon droit l'Incorruptible,
Et pour causer avec lui.

Robespierre. — Quand les femmes ont autre chose en tête que leur ménage, elles trébuchent, et sont en danger de perdre leur tête. La citoyenne ne craint-elle pas pour son cou l'échafaud et le couteau de la guillotine ?

Thérèse. —

Je ne te crains pas, Incorruptible.
Je ne crains donc rien qui vient des hommes.

Robespierre. — Au fait ! Que me veut la citoyenne ?

Thérèse. —

Te chercher là où tout masque tombe,
Dans ta solitude, redoutable ermite.
Je veux te découvrir dans tes douleurs,
Dans ton angoisse, quand t'enlacent
Les bras inextricables de l'erreur ;
Je veux apprécier la somme entière
De ta puissante volonté, Incorruptible !
Pour te forcer dans tous tes retranchements,
Ange exterminateur, je suis venue ici —
Pour trouver dans ta nuit la dernière étoile,
Pour annoncer à l'univers entier ce que tu as été.

Robespierre. — La citoyenne veut-elle se faire soupçonner de folie pour sauver sa tête ? Ne peut-elle invoquer un autre prétexte de femme ? Que me veut la citoyenne ?

Thérèse. —

Arrête, homme effroyable, tu es au terme !
Traqué comme le vaisseau dans la glace des pôles,

Je te vois lutter, pilote sanglant.
Ce que tu as voulu est échappé de ta main ;
Ce que tu ne veux pas, arrive ; et avec effroi
Tu vas voir ton œuvre détruire l'œuvre de Dieu.

ROBESPIERRE. — La citoyenne Cabarrus vient-elle comme une autre Charlotte Corday ? Veut-elle tuer mes pensées ?

THÉRÈSE. — Il y a un Dieu, un Etre des êtres ! (*Le visage de Robespierre se transfigure visiblement*).

A son service vous avez éclairci la nuit,
Par sa grâce vous avez été grands et forts,
Et c'est son tribunal que vous avez établi.
L'Europe s'est étonnée de ce qui est arrivé par lui.
Où est Dieu, l'auteur de ces bienfaits ?
Vous l'avez arraché de vos cœurs,
Vous l'avez chassé de vos temples.
Et sans lui ? Où donc, aveugles,
Où donc êtes-vous tombés sans lui ?
Le meurtre est devenu roi dans le royaume de la vie.
Mais c'est vainement que vous tuez la vie.
Vous avez beau tuer, *il* vivra éternellement. —
Ce qui vit éternellement enfante éternellement une vie nouvelle.

ROBESPIERRE. — Votre main, citoyenne !

THÉRÈSE. — Comment ?

ROBESPIERRE. — Le peuple français, j'en ai la certitude, pense comme vous. L'étincelle divine couve encore sous la cendre. Nous la ranimerons et elle deviendra une flamme ; elle s'agrandira, et Robespierre sera grand et heureux, et de nouveau il pourra dormir. Votre main ! Vous êtes la bienvenue chez Robespierre. (*Thérèse lui tend la main*).

THÉRÈSE. —

Tu ne renies pas Dieu comme tous les autres ?
Tu diriges de ce côté ton gouvernail, pilote ?

C'est trop ! C'est chose trop lourde pour un cerveau de femme
De songer à cela !

Robespierre. — Vous avez douté de moi, citoyenne. Vous vous trompez, et beaucoup d'autres se trompent. — Tous se trompent à mon égard. Je hais les athées ; leur manière de voir est aristocratique. — Un Être qui veille sur l'innocence et écrase les tyrans dans leur triomphe, cet Etre appartient au peuple et constitue son bien par excellence ; invoquer la justice éternellement active, c'est là sa consolation suprême. Manière de voir républicaine, que je nomme la source de toute vertu républicaine. — Et s'il n'y avait pas de Dieu, citoyenne, nous devrions l'inventer pour le peuple, graver sur la table de ses lois une doctrine qui le console. — Je vais donc rendre au peuple français son Dieu ainsi que la foi en l'immortalité de son âme, et la République deviendra plus forte, car elle aura retrouvé sa patrie, elle aura retrouvé — Dieu !

Thérèse. —

Oh ! surgis de ta nuit à la lumière
Du jour, messager de paix de ce monde !
Accomplis un acte comme il n'en a point encore été accompli.
Quelque part que les peuples t'aient envoyé,
Descends, nouveau Moïse, du Sinaï,
Apporte sur une table les lois
De ce monde-ci et de l'autre ; annonce
Au pauvre peuple qu'elles forment un tout indissoluble,
Qu'elles découlent de la même source d'éternel amour.

(*Elle s'agenouille*).

Je gîs ici à tes pieds, grand-prêtre !
Les portes des prisons s'ouvrent précipitamment. Danton,
Camille, Lucile — tu les sauves tous, tous !
Ils voulaient de la modération dans l'excès de la Terreur,
Ils voulaient ce que tu veux. Tu égorges tes frères,

Si tu les sacrifies. — Sauve-les tous — tous !
Un grand peuple t'implore, comme moi, à mains jointes.
Arrête, Maximilien Robespierre, tu es au terme !

(*On entend dans le lointain un son de trompette apporté par l'écho*).

ROBESPIERRE. — Vous vous trompez, citoyenne Cabarrus. La justice de la République ne vient pas de moi. La justice de la République est la justice de l'équité et de l'égalité elles-mêmes, telles que Dieu les a fixées pour tous les peuples — et veut qu'elles soient fixées. Sa volonté n'a pas encore été exécutée. L'arbitraire des tyrans l'a fait dévier de sa route, la faiblesse des peuples l'a paralysée. La République française manie le glaive vengeur de Dieu, et elle le manie avec sévérité — avec une sévérité meurtrière — au nom de Dieu. C'est ainsi qu'elle dresse, sans trembler, la guillotine auprès de ses autels ; le sacrifice transfigure les victimes. Dieu l'a voulu. Son serviteur — est Robespierre.

(*Sons de tambour derrière la scène*).

Vous entendez ! c'est le signal — ils marchent à la mort. Ils tombent, parce qu'ils voulaient égarer la justice de la République, qui est la justice de Dieu. La citoyenne Cabarrus ne dira pas que Robespierre les sacrifie. — Simon !

THÉRÈSE. — Tu te trompes, Maximilien. Malheur ! malheur !

ROBESPIERRE. — Simon !

THÉRÈSE. — Ah ! sanglant saint Jean-Baptiste ! maintenant je suis arrivée au terme. Malheur !

ROBESPIERRE. — Simon !

SIMON (*entre rapidement*). — Citoyen représentant ?

(*Sons de tambours dans le lointain*).

ROBESPIERRE. — Les charrettes sont-elles passées ?

SIMON. — Elles vont passer, citoyen représentant.

(*Sons de trompettes*).

THÉRÈSE. — Malheur ! malheur !

(*Eléonore est entrée et se tient à la porte*).

ROBESPIERRE (*se dirige vers Thérèse Cabarrus, qui, presque sans connaissance, s'appuie contre une chaise, et lui dit à voix basse*) : — Il ne faut pas qu'on voie plus longtemps la citoyenne Cabarrus à Paris. Qu'elle disparaisse avec le soleil. — Ferme la maison, Eléonore. Ferme tous les volets. Entends-tu ? — Apporte-moi de l'eau, Simon.

(*Robespierre disparaît par la porte latérale. Thérèse s'élance derrière lui en chancelant*).

THÉRÈSE. — Tu te trompes ! (*Elle s'arrête et s'appuie contre une chaise*).

ELÉONORE (*a fermé les volets*). — Venez, citoyenne Cabarrus !

THÉRÈSE. — Si je disparais avec le soleil — avec le soleil, Maximilien Robespierre, je reviendrai !

(*Tous sortent*).

SCÈNE III

(La Conciergerie. Salle avec corridor. A droite et à gauche, tables, bancs et chaises. Différents prisonniers livrés à différentes occupations. A droite sur l'avant-scène, Camille Desmoulins, écrivant d'une main hâtive ; à gauche, deux prisonniers plongés dans la contemplation d'un globe terrestre ; derrière, deux autres en face d'un jeu de dames. Au fond de la scène vont et viennent les prisonniers, parmi lesquels des femmes. Des geôliers en casaques rouges et la tête couverte du bonnet de Jacobin s'appuient nonchalamment aux colonnes. La scène, prise dans toute sa profon-

deur, se perd dans des cours. Sur l'avant-scène, Hérault de Séchelles et Lacroix. Entre un geôlier avec une bouteille de Champagne).

HÉRAULT DE SÉCHELLES (*tenant un verre à la main*) :

Allons, geôlier, emplis mon verre !
La Mort met sa griffe sur nous.
Un instant encore, et la terre
Nous ouvrira son sein jaloux.
Verse pleine rasade.
Adieu, mon camarade !

(*Le geôlier lui verse à boire. Il boit*).

Ton feu subtil court en mes veines,
Vin perlé, chaud comme du sang.
Seul des douces choses humaines
Tu m'es resté, philtre puissant !
Verse pleine rasade.
Adieu, mon camarade !

(*Il boit de nouveau*).

Grâce à toi... mais l'heure fatale
Sonne.... On m'appelle.... il faut marcher.
Ah ! que le soleil est donc pâle !
Avec lui j'irai me coucher.
Verse pleine rasade.
Adieu, mon camarade !

(*Il laisse retomber son bras ; le verre échappe de sa main et se brise*).

LACROIX. — Cher Hérault, chantre de la mort ! Encore quelques minutes, et nos têtes vont tomber. (*Desserrant sa cravate*). J'ai chaud.

Hérault. — Camarade, adieu ! (*Il tire un portrait en miniature et le contemple*).

Camille (*s'élançant de son siège vers le geôlier*). — La citoyenne Desmoulins a-t-elle reçu la lettre ? En voici une seconde. Prends soin qu'elle la reçoive. Va ! vite ! vite !

(*Voix confuses au dehors*).

Lacroix (*à la fenêtre*). — On amène de nouveaux prisonniers.

Camille (*criant à la fenêtre*). — Lucile ! Lucile aussi arrêtée ! Ils veulent aussi te tuer ! Non, non ! C'est impossible. (*Il arrache sa cravate et l'agite*). — Avez-vous vu ? Elle m'a fait signe. As-tu vu, Lacroix ? Elle vient pour me sauver (*Il court vers le corridor*). Lucile ! Lucile ! Tu ne viens pas ? Tu ne viens pas, Lucile ? — C'est donc vrai qu'ils veulent nous tuer tous deux ? Tu m'as encore fait signe, Lucile ! N'est-ce pas, Lacroix, tu as vu qu'elle m'a fait signe ?

Lacroix. — Je l'ai vu.

Hérault. — Camarade, adieu !

Danton (*descend à droite un escalier et dit aux geôliers qui se rassemblent*) : — Eh bien ! qu'avez-vous à me regarder ainsi, vous autres, singes de la République ? Allons, dépêchez ! Mes actions, qui vivront dans le Panthéon de l'histoire, ont été rapides, toutes rapides. Les dernières le seront aussi. Où sont les charrettes ? Holà ! les charrettes ?

(*Il passe en avant. Camille s'élance à son cou*).

Du calme, ami, du calme ! Nous sommes au terme. Enlevons nos masques. Lacroix, ta main — vieil ami ! Pauvre Hérault ! il me semble que déjà tes yeux ne voient plus la terre. La blanche rose de Chambéry, ton amour, fleurit-elle toujours ?

Hérault (*tombant sur une chaise*). — Camarade, adieu !

Lacroix. — Il n'est plus avec nous. (*Il caresse la main et le front de Hérault*). Adieu, belle image de la vie !

Danton. — O ma colombe ! regagneras-tu ton toit ? Je l'aperçois encore, amis. Mais, la nuit, elle tombera dans le froid ruisseau. — Louise, ma femme ! — mes enfants ! — Danton, pas de faiblesse ! Ils supporteront ce coup, parce qu'ils doivent le supporter. Danton aussi doit le supporter, et beaucoup de choses, beaucoup de choses — plus que tous les autres. (*Un tambour fait entendre un roulement, puis ensuite trois coups isolés*). Voici la Mort qui frappe à la porte !

Hérault. — Qu'elle entre !

Danton. — Rangez-vous autour de moi ! (*Les victimes désignées et quelques prisonniers se rangent autour de Danton*). J'étais l'Atlas de la République. J'ai soutenu sa masse vacillante, et quand j'ai voulu la mettre en équilibre, ils m'ont donné un croc-en-jambe. Le temple s'écroulera avec ses idoles avant que ce corps, qu'ils vont abattre, soit pourri ! Nous avons joué un jeu stupide ! Maintenant, c'est fini. Je les remercie de m'envoyer dormir. De cette façon, je ne suis pas condamné, comme Robespierre, à jouer au Marius sur ces ruines.

(*Le tambour retentit de nouveau comme la première fois*).

Camille. — Georges, mes genoux fléchissent.

Danton. — Tu as donné au peuple français sa cocarde nationale, Camille ; en remerciement, il te sacrifie. C'est assez l'usage. As-tu oublié comment les apôtres meurent ?

Camille (*fouille dans sa poche*). — Lucile, Horace —

vos cheveux ! (*Il les baise*). Je les tiendrai dans la main, la convulsion de la mort la fermera — la mort gardera mon joyau. Tu m'as encore fait signe, Lucile. Tu l'as vu, Lacroix. Adieu, Lucile ! (*Des gardes nationaux apparaissent dans le vestibule. Les geôliers s'agitent*). Les charrettes, Danton — les charrettes arrivent !

DANTON. — Suivez-moi, amis ! Le peuple nous verra mourir. La République ne peut pas égorger ses enfants dans l'ombre. Je l'en remercie. La dernière tribune de la République est l'échafaud. Montons. Dans un instant nous nous tairons. Embrassez-moi. (*Tous embrassent Danton, qui les embrasse chacun sur le front*). Au revoir, quand nos têtes se baiseront dans le panier !

(*Danton marche devant. Tous les prisonniers se lèvent. Roulement continu de tambours, tandis que Camille, Lacroix, Hérault de Séchelles et d'autres suivent Danton. Au seuil du corridor, Danton dit impérativement à un bourreau*) : Tu montreras ma tête coupée au peuple ; elle en vaut la peine !

(*Le rideau tombe*).

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Rue. Il fait nuit. Brillant clair de lune. FRÉRON entre et se laisse tomber sur un banc).

FRÉRON. — Tout est perdu, tout, — excepté la vie et la douleur ! — Tous morts ! — Comme elle est morte gentîment, grandement ! Ainsi les étoiles s'endorment dans le soleil. — Lucile, tu ne verras pas la ruine de ce que ton Camille a voulu. Tu habites en paix. Sais-tu que tu as vécu ? Je te rejoindrai bientôt — bientôt !

(*Tallien entre rapidement*).

TALLIEN. — Enfer et démons ! Thérèse de nouveau arrêtée ! Elle a écrit en prison ces lignes avec son sang. (*Il jette un papier à Fréron*).

FRÉRON. — La beauté aussi est du nombre des privilèges qu'ils suppriment — à cause de l'égalité républicaine. Tout est perdu, Tallien.

TALLIEN. — Oui, sans doute, si, comme les marmottes, nous ronflons dans nos trous ; si nous sommes devenus tellement méprisables, que des enfants nous tuent à coups de bâton. Mais l'honneur vit encore ! Je ne me laisserai pas étouffer dans le filet, Fréron — je veux mourir libre ! Tirez-moi au vol comme

un héron ; c'est libre que je tomberai du haut des airs. Maintenant il est temps de prendre parti, vieil ours polaire Vadier ! Parti ! Parti ! je crierai jusqu'au dernier souffle : Parti ! Sais-tu pourquoi le vieux nous a convoqués à ce sombre endroit ? Barras et Bourdon ont-ils été ici ?

Fréron. — Ils ont joué aux dés avec Barère.

Tallien. — Nous voulons jouer aux dés nos têtes. Va banque, Robespierre !

(*Vadier entre*).

Tallien. — Va banque, Robespierre ! Qui a crié cela ? Le vieux Vadier crie avec lui : Va banque, Robespierre !

(*Bourdon et Barras entrent*).

Ah ! les voici. Vaillants coqs ! Les étoiles brillent encore, et déjà ils pressentent le matin.

Barras. — L'âge ne courbe pas notre Caton.

Vadier. — La martre se glisse autour de notre nid, amis. Nul de nous n'est en sûreté. Depuis des semaines je n'ai pas couché la nuit dans un lit. Nous avons dormi comme les lazzaroni sur le pavé, à la lueur de la lune ; depuis lors je ressens une attaque de goutte, causée par l'humidité. Le vieux tronc commence à vaciller. Va banque, Robespierre ! Fais descendre au cercueil la France entière, comme Herculanum et Pompéi ! On avale de la cendre, on éternue jour et nuit. — Il nous faut boucher le cratère, amis !

Tallien. — Que le sort décide ! S'il me désigne, Robespierre célébrera dès demain chez l'Etre suprême la fête qu'il veut lui consacrer.

Vadier. — Doucement, jeune homme. Si tu veux le tuer, tue-le. Mais alors c'est toi qui le tueras — non le parti. — Ce n'est pas Tallien qui a parlé ainsi ?

Barras. — Que devons-nous faire, père Vadier ?

VADIER. — Rire, amis, toujours rire! Le grand Maximilien est fou. Il ne s'en aperçoit pas, mais nous nous en apercevons. Il va vous décréter demain un Dieu, un roi des rois!

BOURDON. — Personne ne croit à ce Dieu.

VADIER. — Il nomme votre âme une chose immortelle, et ce qui constitue la racine de cette blague, il y croit. Caligula lit la messe! Sa fête de l'Etre suprême pue au ciel. Riez de cette folie! Il y a plus. Regardez cette lueur près de ce toit. Là perchent dom Gerle, un chartreux, et Catherine Théot, une vieille sorcière. Depuis que Robespierre extravague au sujet des sept cieux, toute une clique se blottit là. Ils nomment leur grand Maximilien l'envoyé de Dieu, le sauveur d'Israël, un autre Saul. Rire, amis, rire, ce sera sa mort!

BARRAS. — Mais un acte doit accompagner le rire.

VADIER. — Je capturerai d'un seul coup toute la couvée de ces cafards; comme des goujons, ils se débattront tous dans le même filet. Je les ferai comparaître à la barre de la Convention. — Ha! comme on va regarder Robespierre, le protecteur des fous! Son foie déteindra sur son visage; ses yeux deviendront rouges de colère, parce qu'il devra se taire — pour la première fois se taire contre son intérêt. Saisissez-vous?

BARRAS. — Un acte seul, père Vadier, un acte seul assurera le succès.

VADIER. — Que nommes-tu un acte? Nous ne l'attaquerons pas ouvertement, Barras. Nous serions fous. Il est encore puissant, plus puissant que nous. Nous le provoquerons à un acte, à une attaque ouverte. Après sa fête il modérera la Terreur, A ce moment je le surprendrai en réclamant l'extermination de ces cafards. Il n'osera pas défendre cette secte, la sauver.

Contre sa volonté, le sang coulera de nouveau. Quand il coulera contre sa volonté, alors sonnera son heure. — Le sang sera le mot d'ordre — et nous baptiserons son œuvre avec du sang, jusqu'à ce que, pour ne pas se noyer dans le sang, il réclamera nos têtes. On lui refusera nos têtes — et la sienne tombera.

BOURDON. — La sagesse de ton âge l'emporte.

TALLIEN. — Oh ! s'il réclamait dès demain ma tête !

BARRAS. — Nous le prendrons comme une forteresse, en creusant lentement, mais sûrement.

VADIER (*sifflant sur la scène*). — Vous allez voir ma garde, mes sapeurs barbus.

(*Au fond de la scène marche un détachement de sapeurs*).

Abattez la porte ! Venez, amis ! Nous les prendrons ! Au revoir dans la Convention, Maximilien Robespierre !

(*Vadier veut s'en aller et remarque Fréron qui, pendant toute la scène, n'a pas quitté sa place*).

Ha, Fréron ! Mon jeune ami ! Nous honorons ta douleur. Dans mes bras !

(*Fréron s'élance dans les bras de Vadier*).

On me nomme le vieil ours. L'ours aime ses petits. — Le jour de la vengeance approche. Viens, Fréron. (*Tous sortent*).

SCÈNE II

(Chambre de Robespierre. Eléonore Duplay entre avec une couronne et un bouquet de fleurs. Elle dépose la couronne sur le fauteuil de travail de Robespierre, et les fleurs sur la table. Simon est entré avec un bouquet d'épis et de bluets à la main).

SIMON. — Où est le père Duplay ?

ELÉONORE. — Parti en avant, Simon, pour organiser la fête. Maximilien a été malade cette nuit. — Il vient.

(Robespierre sort par la porte latérale).

ROBESPIERRE. — Pourquoi a-t-on sonné toute la nuit le gros bourdon de Notre-Dame ? Il me semble que je l'entends encore. Ouvre les fenêtres, Simon. Il continue à sonner. (*Simon ouvre les fenêtres*).

ROBESPIERRE. — Oh ! si je pouvais voler, sur ses ailes, au-dessus de toute la France — au-dessus de l'univers, en visitant tous les peuples ! Non, Fauchet, non, Chaumette, la mort n'est pas le sommeil éternel ! Elle mène vers toi, Être des êtres, toi qu'on n'atteint jamais, et qu'il s'agit toujours d'atteindre. Ecoute ton apôtre, mon peuple ! Devenue libre de la terre, c'en est fait de ta liberté sur la terre. Je te console, mon peuple, quand tu pleures. Tes morts ne dorment pas du sommeil éternel. La mort est le commencement de notre immortalité.

(*Pause. La cloche résonne encore. Robespierre fléchit le genou. La cloche cesse peu à peu de résonner*).

Asseyons-nous. (*Il s'assied sur son fauteuil de travail*). Des fleurs ! beaucoup de belles fleurs ! Merci,

Eléonore ! — Donne ton bouquet, mon bon Simon ! (*Il prend le bouquet*). Comme la vie déborde dans les épis ! Les épis — image de ta sueur et de tes larmes, pauvre peuple ! Il faut que David peigne la Liberté avec des épis à la main. Je porterai ton bouquet, mon bon Simon.

(*Eléonore lui présente son écharpe, Simon son épée. Bruit au dehors*).

Qui vient ? Va, Simon. Je ne veux encore voir personne.

(*Quand Simon ouvre la porte, entrent Saint-Just, Lebas et Couthon*).

Saint-Just. — On commence à te braver, Robespierre.

Couthon. — On se moque de ta fête.

Robespierre (*sursautant*). — Qui s'en moque ?

Couthon (*effrayé*). — Il m'a semblé qu'on riait. Nous ne nous fions pas au vieux Vadier.

Saint-Just. — Ils méditent un coup de main, Robespierre. Il faut que tu les préviennes. Les têtes doivent tomber en masse. Voilà déjà longtemps que je ne me fie pas à Tallien, Bourdon, Barras et Fréron. Vadier, méchant comme Vulcain, attise leur ressentiment. Ils égarent la Convention. Réclame leurs têtes — dès demain. Ose, Robespierre ! Ose, et tu triompheras !

Robespierre. — Que dois-je oser ?

Saint-Just (*tire un papier*). — Ose, Robespierre ! Signe, et tu triompheras !

Robespierre. — Signer ? Signer quoi, Léon ? La République a le flair fin ; elle est à même de distinguer l'apparence de la réalité. Cache ton papier. Il est trop blanc pour ta noire pensée.

Saint-Just. — Robespierre, tu méconnais tes amis.

Ils ne viennent ni pour eux — ni pour toi. Ils viennent au nom de la République.

Robespierre. — Que veut de moi la République ?

Couthon. — La dictature.

Saint-Just. — La dictature.

Lebas. — La dictature.

Robespierre. — La dictature !

Couthon. — Le peuple t'idolâtre, toi et ta fête. A ton appel il se lèvera, épurera la Convention, et jugera ceux qui veulent te juger, toi, le premier citoyen de Paris.

Lebas. — Ose, Robespierre ! Signe — et le peuple est à toi.

Robespierre. — Au nom de qui dois-je parler au peuple ?

Couthon. — Au nom de la Convention. Ils veulent l'asservir et te renverser.

Saint-Just. — La dictature pour une courte durée, Robespierre ! Une fois vainqueur, tu apparais comme le sauveur de la République et déposes aux pieds de la Convention épurée la puissance en apparence usurpée.

Robespierre. — Nous pouvons exécuter cela, Saint-Just, comme le savoyard sa danse avec sa marmotte ; mais — que réclamez-vous de moi ? Je dois empester l'air que je respire ? Je dois anéantir ou plonger dans la nuit incertaine la représentation du peuple, ma propre chair et mon propre sang ? Je m'en repentirais et reviendrais chercher Joseph ; je me présenterais à la barre de la Convention et crierais comme les fils de Jacob : Joseph vit, ton Joseph n'a pas été dévoré par une bête fauve ! Joseph vit ! — Les fils de Jacob, pour cela, ne sont-ils pas maudits ? Ne s'écriera-t-on pas : Voyez l'apôtre qui hier prêchait le bonheur uni-

versel des peuples ! Il est maudit et expulsé de la communauté qu'il a endoctrinée. Et après sa mort ils écriront dans leurs chroniques : C'était un bon citoyen ; mais quand il se vit en danger, le serpent de l'égoïsme l'attira. — Dois-je être condamné, en face du glorieux bûcher de Jean Huss, à descendre en enfer ?

Couthon. — Sortons, amis.

Lebas. — Je suis jugé.

Saint-Just. — Robespierre !

Robespierre. — Montre ton papier, Saint-Just. (*Il le lit*). Le peuple contre ses représentants au nom du — dictateur Robespierre ! Avez-vous, en arrangeant cela, véritablement compté sur l'assentiment de l'Incorruptible ? — Je n'ai pas vécu pour être un plagiaire. Ce que Cromwel a fait, Robespierre ne peut le faire.

(*Il dechire le papier et en disperse les lambeaux*).

Couthon. — Oh ! si j'avais la puissance de Robespierre !

Saint-Just. — Robespierre !

Robespierre. — Allez ! allez.

(*Coups de canon. Le bourdon sonne de nouveau*).

La fête commence. Allez ! allez !

(*Saint-Just, Couthon et Lebas se disposent à s'en aller. Saint-Just se retourne une fois encore vers Robespierre et saisit sa main*).

Saint-Just. — Maximilien, ta vertu est celle de Caton ; elle t'entraîne à ta perte. Renvoie-moi à l'armée du Nord, bientôt — demain. Adieu, Robespierre !

Robespierre. — Triomphe, Léon ! Moi aussi je triomphe. Plus grande que Rome est la France. Pour justifier et transfigurer sa Révolution, la France bâtira sur ses ruines le temple de la sagesse, de la justice et de la vertu.

Saint-Just. — Adieu, Robespierre !

Robespierre. — Adieu ! Allez ! allez !

(*Saint-Just, Couthon et Lebas sortent*).

Eléonore !

Eléonore. — Maximilien ?

Robespierre. — Ils ne me comprennent pas. Ils ne comprennent pas ma fête. — Mais toi, mon peuple, tu ne me méconnais pas. Des millions d'hommes poussent des applaudissements en mon honneur. Ce que j'annonce est la pensée des pensées de tous les millions d'êtres qui ont été, qui sont et qui seront. Entendez-vous le mugissement du peuple ? Tous prennent leur vol hors de leur nid, et comme les oiseaux de passage sur l'étendue des vastes mers, tous se dirigent vers toi, créateur du monde. — Pas de sang aujourd'hui ! Dans toute la France, pas de sang aujourd'hui ! Oh ! si aucun échafaud pouvait ne plus se dresser ! si la vie fêtait à tes autels seuls la vie, Etre des êtres ! Soleil, as-tu jamais éclairé pareil jour ? Les tyrans pâlissent. Seul un peuple libre célèbre une fête semblable. (*Simon lui présente le bouquet*). Français, vous avez anéanti les ennemis de la Liberté — vous êtes dignes d'honorer la divinité. Dieu, accepte notre sacrifice ! Il est affranchi d'égoïsme, débarrassé de toute poussière terrestre, il est libre — il est la fête sublime de la Liberté ! (*Eléonore lui présente le chapeau à plumes tricolores. Son de trompettes et de cloches*). Le défilé commence. Venez !

(*Tous sortent par la porte principale*).

SCÈNE III

(Fête de l'Etre suprême. Jardin des Tuileries. Au fond s'élève un amphithéâtre sur lequel se dresse un siège plus élevé destiné à servir de tribune à l'orateur. A côté de celle-ci est un piédestal sur lequel on aperçoit plusieurs figures allégoriques, parmi lesquelles, au premier plan, celle de l'Athéisme. MAMIN, GONCHON et GIBON entrent par la droite en conversant).

MAMIN. — Vous me nommerez simplement Brutus.

GIBON. — Citoyen Mamin, nous constatons depuis quelque temps un changement en toi. Depuis la mort de Danton, nous constatons un changement en toi. Ton nez a perdu sa couleur, ton habillement est soigné. Tu es à peine l'ombre de ce que tu as été.

MAMIN. — Vous me nommerez simplement Brutus.

GONCHON. — Brutus était un Romain.

MAMIN. — *Yes!* Un vieux Romain, un homme très vertueux — un homme excessivement vertueux.

GONCHON. — Tu te nommes Brutus à cause de ta vertu ?

MAMIN. — *Yes!* la vertu est la qualité d'un — la vertu est en somme une qualité ; il doit en conséquence y avoir un être auquel la vertu soit propre. Voyez cet arbre ! Vous ne direz pas que cet arbre est vertueux. Qui de vous a déjà vu un arbre vertueux ? Mais vous avez vu un homme vertueux. Maintenant Mamin est un homme vertueux, conséquemment Mamin est vertueux.

GIBON. — Alors nous sommes tous vertueux, puisque tous nous sommes des hommes !

MAMIN. — Vous êtes des républicains.

Gonchon. — Il n'y a qu'un homme vertueux à Paris.

Mamin. — Et c'est — Brutus !

Gibon. — C'est le citoyen Robespierre.

Mamin. — Nigaud ! Ç'a été autrefois un homme vertueux. Maintenant il est trop vertueux. Or, celui qui est trop vertueux — ce n'est plus un homme vertueux. La qualité par excellence d'un homme vertueux, c'est — Qu'est-ce que c'est, d'après vous?

Gibon. — Quelle est la qualité par excellence d'un homme vertueux ? — La vertu, citoyen Mamin !

Mamin. — Toutes mes félicitations, citoyen Gibon ! La qualité par excellence d'un homme vertueux, c'est l'intelligence. Un homme vertueux peut être un homme très bête, s'il est trop vertueux ; mais un homme intelligent ne peut jamais être un imbécile. Vous me nommerez simplement Brutus.

Vadier (*entre, paré grotesquement d'épis de blé et de bluets*). — Ha ! ha ! ha !

Mamin. — Ha ! ha ! ha ! Père Vadier, voulez-vous vous déguiser ?

Vadier. — Je vais m'asseoir sous la gloriette de Rousseau, citoyen Mamin.

Mamin. — Bonjour, citoyen Vadier.

Vadier. — Bonsoir, citoyen Mamin.

Mamin. — Vous dites : bonsoir, citoyen Vadier ?

Vadier. — Oui, bonsoir, citoyen Mamin. Ne voyez-vous pas que le soleil se couche derrière ces champs de blé ? Ha ! ha ! ha !

Mamin. — Que faites-vous, citoyen Vadier? Toussez-vous, ou riez-vous.

Vadier. — Je ris, amis ! Courbez la tête et priez. Si vous ne priez pas, on envoie vos têtes à la guillotine ;

si vous priez, on envoie aussi vos têtes à la guillotine ; on envoie dans tous les cas vos têtes à la guillotine. Vos têtes sont là pour être coupées. Notez cela, avant de noter que vous êtes décapités. Maintenant courbez la tête, vous autres chiens, et priez. Ha ! ha ! ha ! (*Il s'en va en riant*).

MAMIN (*hésitant*). — Ha ! ha ! ha !

TOUS (*hésitant*). — Ha ! ha ! ha ! (*Quelques-uns saisissent leur tête*).

MAMIN. — Vous l'avez encore sur les épaules. Ne remarquez-vous rien ?

GONCHON. — Je remarque, citoyen Mamin, que les gens deviennent fous.

MAMIN. — Le peuple est le maître, citoyen ; il ne devient pas fou.

(Le défilé commence. On entend sonner les cloches et tonner le canon. Le cortège, venant à droite de la dernière coulisse, traverse la scène en se dirigeant vers l'amphithéâtre dans l'ordre suivant :

Un maître des cérémonies.
Un porte-drapeau.
Henriot.
Un détachement de garde nationale.
Fouquier-Tinville, (avec un bouquet de fleurs à la main).
Les membres du Tribunal révolutionnaire.
Barras.
Un détachement de troupes d'infanterie.
Troupe d'enfants avec des bouquets de violettes.
Un char rustique chargé de fruits et traîné par des paysans.
Une troupe de jeunes filles vêtues de blanc avec des écharpes tricolores.
Une charrue derrière laquelle marchent des campagnards avec les symboles de l'agriculture.
Une troupe de jeunes gens.
Une troupe de vieillards.

Un porte-drapeau tenant en main le drapeau tricolore orné du bonnet de Jacobin.

Robespierre.

Les membres de la Convention nationale avec des épis et des fleurs; tout à fait derrière Robespierre marchent Vadier, Tallien, Bourdon, Fréron, qui rient; derrière eux, Saint-Just, Couthon, Lebas. D'autres suivent. Simon Duplay est le dernier.

La partie du cortège précédant Robespierre se place autour de l'amphithéâtre. Robespierre monte à la tribune. Les membres de la Convention occupent derrière lui les bancs de l'amphithéâtre).

ROBESPIERRE. — Républicains! Le peuple français consacre ce jour à l'Etre suprême. Jamais le monde n'a offert à son créateur un spectacle aussi digne de lui. Dieu a vu sur la terre la tyrannie, le crime et le vice; aujourd'hui il voit un peuple qui, combattant contre ceux qui déchirent l'espèce humaine, se repose de son travail pour diriger sa pensée vers celui qui l'a fait l'instrument de sa volonté sur la terre. C'est de la divinité que la vertu s'épanche; la mission des hommes consiste à mettre la vertu à l'ordre du jour. — Le créateur a enlacé tous les êtres par une chaîne d'amour e de bonheur. Mort aux tyrans qui la brisent! Républicains! purgez le globe terrestre de ceux qui l'ont souillé. La divinité le veut! Liberté et vertu sont sorties en même temps de son sein : toutes deux sont une seule et même chose. Généreux peuple, si tu veux triompher de tous tes ennemis, exerce la justice, et tu honoreras dignement la divinité. (*Il saisit un flambeau*). Athéisme, unique espoir de l'étranger, tombe en cendres! (*Il met le feu au groupe de figures allégoriques. Tandis que celles-ci brûlent, un chœur chante cette strophe de Chénier*) :

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barriè ;
La Liberté guide nos pas ;
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance ;
Tyrans, descendez au cercueil !
La République nous appelle ;
Sachons vaincre ou sachons périr.
Un Français doit vivre pour elle ;
Pour elle un Français doit mourir.

Robespierre. — Celui qui a foi en la divinité ne peut périr. La mort ne t'anéantira pas, mon peuple. Tu peux, homme, lier à Dieu et à l'immortalité ta vie fugitive. Que la Sagesse bénisse nos œuvres !

(*La statue de la Sagesse surgit de la cendre*).

Républicains ! le peuple français décrète l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme. Le peuple français décrète, comme le premier des devoirs de l'homme, l'adoration de l'Etre suprême. Le peuple français décrète des fêtes en l'honneur de l'Être suprême. Français ! Républicains ! vive la République !

Tous. — Vive la République !

(*Tous les instruments entonnent une fanfare, à laquelle vient se mêler, comme entr'acte, la* Marseillaise).

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Crypte des tombeaux royaux de Saint-Denis. Il fait nuit. La lune perce à travers les grillages. SAINT-JUST et SIMON entrent hâtivement).

SAINT-JUST. — Tu dis qu'il est ici ?

SIMON. — Il a pris ce chemin.

SAINT-JUST. — Les tombeaux détruits des rois ! Excellente idée, d'enlever l'or et l'argent qui recouvraient leurs os pour en nourrir la nation ! de transformer le plomb de leurs cercueils en balles que l'on envoie, aux frontières, dans le corps de leurs cousins ! Excellent moyen de faire rentrer des créances frappées de prescription (*Regardant autour de lui*). Ha, Chaumette ! ta tête est tombée, parce qu'on a laissé le travail à moitié fait. Nids vidés, non détruits ! — Tu es sûr, Simon, qu'il est ici ?

SIMON. — Il a pris ce chemin.

SAINT-JUST. — Et c'est pour ce spectacle qu'il m'a rappelé de l'armée ? Sa fête de l'Etre suprême a été notre fête funéraire, je l'ai pressenti sur-le-champ. Au diable, le Dieu qui cause ainsi ma ruine !

COUTHON (*appelant d'en bas*). — Saint-Just ! Simon !

SAINT-JUST. — Ils appellent d'en bas, entends-tu, Simon ? Ils l'ont trouvé. Viens, Simon ! (*Ils sortent. Robespierre entre impétueusement*).

ROBESPIERRE. — Ah ! les tombeaux de Saint-Denis ! Où suis-je tombé ? Les chiens enragés errent ainsi de village en village. Ils me pourchassent à mort — amis comme ennemis ! Ils renversent leur œuvre sur mon œuvre. Ils veulent m'étouffer dans le sang. Arrière ! arrière ! Je ne veux plus agir ; j'ai déjà agi au-delà des limites permises. Nous avons emprunté de belles mesures à cet arsenal de pensées et les avons appliquées à ce monde de misère, et ce que nous n'avons pas trouvé conforme à ces mesures, nous l'avons brisé comme les enfants brisent leurs jouets, et nous voilà maintenant condamnés à jouer au Marius sur ce monceau de décombres et de ruines. Et Robespierre vit encore !

(*Un vieux moine entre avec une torche allumée*).

LE MOINE. — Qui fait ici ce bruit ?

ROBESPIERRE. — Ah ! spectre ! — Qui es-tu, vieillard ?

LE MOINE. — Le gardien de ces tombeaux, Monsieur.

ROBESPIERRE. — Tu parais très âgé. Depuis combien de temps veilles-tu ici ?

LE MOINE. — Depuis bientôt cent ans, Monsieur.

ROBESPIERRE. — Quel âge as-tu ?

LE MOINE. — Je ne sais pas, Monsieur.

ROBESPIERRE. — Montre-moi les tombeaux. Tu trembles ? Les morts ne reviennent pas, vieillard. Ta torche ! (*Il prend la torche et éclaire le lieu*). Par la cendre de ma mère ! c'est la mort qui habite ici. Nous avons sous les yeux la solution des problèmes qui font l'objet de nos réflexions. Des tombeaux enfouis dans des tombeaux. Néant, tu résides là ! — Ils ont bien fouillé — jusqu'à Dagobert — n'est-ce pas ?

Le moine. — Jusqu'à Dagobert, oui, Monsieur.

Robespierre. — Et qu'as-tu ressenti lors de ce saut à travers douze siècles ? — Hugues Capet, où gisait-il ?

Le moine. — Sa tombe était complètement obstruée, Monsieur ; je ne puis dire où il gisait.

Robespierre. — Quel est ce tombeau ?

Le moine. — Celui de saint Louis, Monsieur. L'homme qui ouvrit le cercueil tomba mort.

Robespierre. — Et qu'y avez-vous trouvé ?

Le moine. — De la poussière, Monsieur, et une couronne.

Robespierre. — De la poussière, et une couronne ! Rapprochement intéressant, approprié à l'esprit de nos sans-culottes. — Laisse-moi seul.

Le moine. — Non, Monsieur.

Robespierre. — Laisse-moi seul, te dis-je.

Le moine. — Non, Monsieur.

Robespierre. — Me connais-tu ?

Le moine. — Non, Monsieur.

Robespierre. L'Incorruptible — le connais-tu ?

Le moine.— Oui, Monsieur — c'est Dieu.

Robespierre. — Entendez-vous ? Les jambes de ce vieillard ont mesuré un siècle, et elles l'ont mené si sûrement à cette source de toute vie, que ce pauvre niais met en défaut la sagesse de l'homme supérieur qui a pris à tâche d'inventer pour lui un Dieu.

Le moine. — Qui êtes-vous, Monsieur ?

Robespierre. — Connais-tu le bon citoyen de la rue Saint-Honoré — Robespierre ?

Le moine. — Je ne vous connais pas, Monsieur.

Robespierre. — Robespierre ? Tu ne connais pas cet homme ? On le nomme l'Incorruptible, parce que son cœur est bon et pur. — Il n'a rien fait de mal, sache-le ; il croit seulement avoir fait mal ; mais il

n'en est pas sûr, et, s'il en était sûr, il ne le croirait pas.

LE MOINE. — Ah ! Monsieur, vous me faites peur.

ROBESPIERRE. — Dis-moi, vieillard, ces tombeaux ne se sont-ils jamais ouverts ? Les rois ne sont-ils jamais sortis de leurs caveaux en s'élançant aux grilles comme des lions et en criant : Accomplissons encore une action sur la terre, une action qui lave toutes les autres, toutes les autres ! — Ne les as-tu jamais entendu ainsi crier, les joyeux rois ?

LE MOINE. — Ah ! Monsieur, vous me faites peur.

ROBESPIERRE. — Ne les as-tu jamais entendu ainsi implorer, les pauvres Majestés ?

LE MOINE. — Ah ! Monsieur, vous me faites peur. — Une fois je les ai vus.

ROBESPIERRE. — Tu les as vus ? — Qu'as-tu vu ?

LE MOINE. — C'était la nuit où l'on a amené le dernier Louis, le quinzième de cette série de rois — là.

ROBESPIERRE. — Qu'as-tu vu ?

LE MOINE. — Alors tous les tombeaux qui sont ici s'ouvrirent, et tous les rois se dressèrent sur leur séant — en une longue file. Ah ! Monsieur, ils étaient presque tous marqués de la main du Juge. — Un seul s'avança et dit : Enlève ma couronne de dessus mon cercueil, je ne puis pas dormir parmi ceux-ci. J'étais le père de mon peuple. Me reconnais-tu ? — Et il mit la main sur une blessure à sa poitrine, et il avait l'air aussi calme, Monsieur, l'air aussi calme, que s'il venait de s'endormir dans le sein du Seigneur.

ROBESPIERRE. — C'était Henri IV. Je veux voir quel lit les peuples font à leurs pères. — Où était-il ? dans quel caveau ?

LE MOINE. — Ah ! Monsieur —

ROBESPIERRE. — Oh ! ces tristes apôtres du froid

néant ! Il nous faudra suspendre un instant notre œuvre, Saint-Just, et couper la tête de ceux qui ont imaginé ces étonnantes inventions.

Le moine. — Monsieur, ils ont épargné le tombeau. — Prenez la torche, Monsieur. Voyez ici ! — Vous frissonnez ! — Venez, Monsieur. Votre main est froide comme la mort. Venez, Monsieur. Je garde encore ce tombeau. Voyez ici la pierre : — *Henricus Bearnensis mortuus anno mil....* Mais lisez ! — La pierre repose sur des pivots, Monsieur. Remuez-la, et vous verrez le roi couché dans son cercueil. (*Le moine remue la pierre.*) Vites-vous jamais un homme dormir comme celui-ci ? (*Robespierre pousse un son inarticulé épouvantable, saisit la torche et éclaire l'intérieur du tombeau*).

Robespierre. — Que dis-tu, vieillard ? — Es-tu aveugle ? — Tâte à l'intérieur — Ton oiseau est envolé ! — Le tombeau est vide !

Le moine. — Monsieur, vites-vous jamais un homme dormir comme celui-ci ?

(*L'aube point visiblement*).

Robespierre. — Appelle le peuple et montre-lui ton néant, et prêche là-dessus dans le vieux style. Tu verras qu'ils entreprendront un pèlerinage comme vers Jérusalem, que leurs genoux s'inclineront, que leurs dos se courberont, et qu'ils bourdonneront et voltigeront tant, qu'ils finiront, comme les abeilles, par regagner leurs ruches, y rétabliront le bon ordre, et que les maîtres pourront revenir manger le miel.

Le moine. — Que dites-vous, Monsieur ?

Robespierre. — Je te remercie pour ton intention d'agrandir le cercle de mes idées par des images de destruction. — Nos cadavres, ils les nourriront de chaux vive ! —

(*Deux coups de pistolet retentissent rapidement*).

SAINT-JUST (*derrière la scène*). — Robespierre ! Robespierre !

ROBESPIERRE. — Tu vas voir chasser un rare gibier. Ils le relancent jusque dans le dernier recoin.

(*Saint-Just, Couthon et Lebas font irruption*).

SAINT-JUST. — Robespierre !

ROBESPIERRE. — Laisse-moi.

LEBAS. — Tu veux causer notre perte, Maximilien.

ROBESPIERRE. — Allez-vous en ! allez-vous en ! je ne veux plus agir.

SAINT-JUST. — Tu voulais vaincre, Robespierre ! — Est-ce là ta victoire ! Vois le soleil du Neuf Thermidor !

LEBAS. — Agis, Robespierre, agis !

ROBESPIERRE. — Laissez-moi, laissez-moi ! Je ne puis — je ne puis plus agir. — Montre-leur les tombeaux. Adieu, vieillard !

SAINT-JUST. — A Paris, Robespierre ! Nos chevaux, Simon !

TOUS. — A Paris !

ROBESPIERRE. — Montre-leur les tombeaux. Adieu, vieillard ! (*Il sort*).

SAINT-JUST. — Je vais m'emparer de lui par force. Mes bras le porteront à la tribune.

(*Tous sortent*).

SCÈNE II

(Rue. On voit une portion du grand perron du palais où siège la Convention. Le peuple arrive hâtivement et monte l'escalier. Entrent VADIER, TALLIEN, BOURDON et BARRAS.

VADIER (*au peuple*). — Courez ! courez ! C'est aujourd'hui, au calendrier républicain, le neuf Thermidor. Le peuple n'oubliera pas cette séance de sa Convention. — Courez ! Et si votre idole ne parvient pas à gouverner l'éclair et le tonnerre et ne vous montre pas dans le ciel une échelle de refuge, fouettez-le, riez et dansez, et coupez-lui la tête, comme les enfants à l'homme de neige. Ha ! ha ! ha ! C'est une vraie joie de pousser ainsi, pour le salut du monde, une roue jusqu'au terme de sa course !

TALLIEN. — Un coup de maître, vaillant Bourdon, d'empêcher l'effet de son discours ! Ses phrases creuses pour justifier sa folie sanglante engendrent le dégoût. — Refusez-lui la parole, et vous verrez comme, au premier acte énergique, il s'effondrera à terre.

BARRAS. — Il a lu son discours aux Jacobins.

VADIER. — Ils ont juré de vaincre avec lui ou de mourir avec lui. Mais qu'importe ! Au premier coup d'épingle qui leur montrera que leur idole a du sang, ils rentreront leurs têtes comme les escargots.

BARRAS. — Nous avons bien miné, père Vadier. Depuis que ta raillerie l'a poursuivi, on voit qu'il est vulnérable.

BOURDON. — Ils ont déversé sur sa tête, père Vadier, ton bain de sang.

Vadier. — J'ai vu le sang couler, amis. Il a coulé innocemment ; aussi innocemment que nécessairement. Je n'ai pas eu de larmes. Tous — Cécile Renaud, Montmorency, Grandmaison, Esprémenil, Rohan, la Saint-Amaranthe, Sartines — sont tombés comme des météores dans le sein de la nuit. Jamais le monde n'a vu un sacrifice de nature à réconcilier ainsi avec le trépas. Les yeux des vieillards étincelaient de joie à l'idée de la mort. Du sommet de la guillotine, le coq gaulois chantait à l'est.

Barras. — Depuis ce jour, le peuple hait ce lâche régime de la Terreur.

Bourdon. — Hier, quand Chénier mourut, on ferma les volets des maisons et des boutiques.

Tallien. — C'est aujourd'hui qu'il doit tomber ! S'il ne tombe pas aujourd'hui, Thérèse montera sur l'échafaud. Si l'on nous refuse un décret d'accusation, je le perce à son banc avec ce poignard.

(*Fréron arrive précipitamment*).

Fréron. — Amis !

Tallien. — Eh ! Fréron.

Bourdon. — Parle, Fréron !

Vadier. — Ah ! comme les chevaux halètent !

Barras. — Parle, Fréron !

Fréron. — Amis — Robespierre n'est pas à Paris !

Tallien. — Que dis-tu, Fréron ?

Fréron. — On sait qu'on le cherche depuis hier. Il n'a pas passé la nuit chez Duplay.

Bourdon. — Ces jours-ci il errait de nouveau. On l'a vu dans la forêt de Montmorency.

Vadier. — Il restait assis là dans l'ermitage de Rousseau, comme un hibou sur un clocher. Les remèdes étaient bons, monsieur le médecin. Le rat est empoisonné.

VOIX (*derrière la scène.*) — Place à l'Incorruptible !

BARRAS. — Le voilà !

TALLIEN. — Amis, je sens un frisson. Le soleil va se lever. Nous devons précipiter notre œuvre. Un soupçon de sommeil — et nos têtes tombent comme des têtes de pavots sous les coups d'un enfant. — Maintenant se pose cette question : La France entière va-t-elle devenir un tombeau, ou un berceau ?

(*Robespierre apparaît sur la scène avec Saint-Just. Tous deux ont sous le bras un rouleau de papier. Les personnages précédents s'écartent un peu. Tous regardent fixement Robespierre, à part Vadier, qui, appuye sur sa canne, s'est détourné*).

TALLIEN (*s'avançant.*) — Parle, Cromwell !

(*Robespierre s'arrête juste en face de l'escalier*).

FRÉRON. — Tyran sanguinaire, où est Lucile ?

BOURDON. — Va-t-en ! L'ombre de Danton est assise sur ces bancs !

FRÉRON. — Là s'asseyait Camille ! — Les morts reviennent, Robespierre !

BARRAS. — Il y a encore des Brutus !

(*Robespierre et Saint-Just montent l'escalier*).

TALLIEN. — En haut le Capitole — en bas la roche Tarpéienne !

(*Robespierre et Saint-Just disparaissent. Fréron les poursuit. Mamin, Gibon et Gonchon font irruption sur la scène avec une foule nombreuse*).

MAMIN. — Vive la Convention !

TOUS. — Vive la Convention ! vive la Convention !

GIBON. — Vive Robespierre ! (*Tous se taisent*).

MAMIN (*tendant un croc-en-jambe à Gibon qui tombe*). — Bonsoir, citoyen Gibon !

TALLIEN. — Citoyens, bons citoyens, ne pleurez-vous pas comme nous à l'aspect de la République ?

MAMIN. — Nous pleurons.

TALLIEN. — Vous le savez : un membre du gouvernement accuse tous les autres. — Ce membre veut mettre l'assassinat à l'ordre du jour. Le voile doit être complètement déchiré !

MAMIN. — Le voile doit être déchiré !

TALLIEN. — Hier aux Jacobins j'ai vu se former les troupes du nouveau Cromwel. La force armée de Paris est entre les mains de Cromwell. Un est contre tous, et celui-là —

MAMIN. — Est Robespierre !

TALLIEN. — Je vous le demande: qui de vous peut vivre sous un tyran ?

MAMIN. — Qui de vous peut vivre sous un tyran ? (*Pause*). Répondez !

GONCHON. — Mort au tyran !

TOUS. — Mort au tyran !

(*Fréron paraît sur les marches de l'escalier*).

FRÉRON. — Saint-Just est à la tribune.

TALLIEN. — C'est le moment.

VADIER. — De rire.

BARRAS. — Venez, amis !

(*Tallien, Vadier, Bourdon et Barras escaladent l'escalier et disparaissent avec Fréron*).

GIBON. — Maintenant, citoyen Mamin, suivons-nous ?

MAMIN. — Non pas, non pas. Nous attendons. — Ils égorgent maintenant un mouton — comprenez-vous — Monsieur — Gibon — un mouton !

TOUS. — Ha ! ha ! ha !

MAMIN. — Les voilà qui reviennent de l'étable du mouton ! (*Eléonore et Simon entrent*). Mademoiselle —

ELÉONORE. — Citoyens, Maximilien est en danger !

Rendez-vous vite aux galeries ! Ils veulent le tuer. Le peuple seul peut le sauver. Vite ! vite ! (*Quelques-uns s'apprêtent à gravir l'escalier*).

MAMIN (*levant son bâton*). — Halte !

ELÉONORE. — Vite ! vite !

MAMIN. — Halte, vous dis-je ! Celui qui troublera le sacrifice perdra sa tête. (*Simon écoute sur l'escalier*).

ELÉONORE. — Le sacrifice, dites-vous ? — Il vous a tout sacrifié ! Il n'a rien voulu pour lui. — Il est pauvre comme vous, pauvre comme le peuple. Vous ne le laisserez pas tomber ! — Citoyens, il vous a tout sacrifié — tout !

MAMIN. — Le peuple n'a que faire de sacrifices !

ELÉONORE. — Vite dans la salle ! Il est encore temps.

MAMIN. — Mademoiselle Duplay — monsieur Simon — votre temps est fini. — Le peuple était couché sur le ventre pour qu'on lui coupât la tête ; maintenant il est couché sur le dos et étend ses membres. Le peuple déplore la mort de votre agneau, Mademoiselle Eléonore.

TOUS. — Ha ! ha ! ha !

(*Murmures et vacarme dans la salle*).

SIMON (*s'élance de l'escalier*). — Ils viennent !

TOUS. — Hourra ! hourra ! hourra ! (*Ils se précipitent vers l'escalier*).

VADIER (*paraît en haut sur l'escalier*). — Halte ! Ecoute-moi, peuple ! Tu sacrifies tes ennemis, tu fais ton devoir ! On va maintenant enlever ses culottes à ton apôtre.

LE PEUPLE. — Ha ! ha ! ha !

VADIER. — Il se tient là comme un pauvre pécheur revêtu du cilice ; ses dents claquent comme les dés

dans la main du joueur anxieux. La partie est terminée. Vous devez maintenant jouer avec leurs têtes, pour sauver les vôtres.

MAMIN. — Vive la Convention !

LE PEUPLE. — Vive la Convention !

VADIER. — Le lâche dictateur a voulu, par égoïsme, vous vendre à un Dieu, comme à Saint-Domingue on vendait les noirs au planteur. — (*Il lève en l'air un papier*). Sous le matelas de Catherine Théot, la mère de Dieu, on a trouvé cette proclamation de sa grande-prêtrise. Ha ! ha ! ha ! (*Il lance le papier parmi le peuple*).

LE PEUPLE. — (*avec un rire sauvage*). — Ha ! ha ! ha !

VADIER. — Néron en froc de moine veut régner sur vous !

LE PEUPLE. — Ha ! ha ! ha !

MAMIN. — A bas le tyran !

(*Tallien se précipite par la porte latérale*).

TALLIEN. — Ils veulent le tuer ! — Peuple, tu juges tes ennemis. Tes ennemis doivent mourir sur l'échafaud. Sauve ton ennemi pour l'échafaud.

MAMIN. — Vive la justice de la République !

LE PEUPLE. — Hourra ! hourra ! (*Tous escaladent l'escalier et se perdent dans le corridor*).

ELÉONORE. — Simon, cher Simon, viens ! Le peuple le délivre — le peuple ne le juge pas. Ecoute ! — Le tocsin sonne dans le faubourg Saint-Antoine. Le peuple le délivre. Viens, Simon !

(*Bruit terrible dans la salle*).

SIMON (*écoutant*). — Ils viennent, Eléonore ! Ecoute, Eléonore !

GIBON (*descendant précipitamment l'escalier*). — Aux sections ! aux sections !

(*Fort roulement de tambours et mugissement du peuple*).

Gonchon (*se précipite avec le peuple en bas de l'escalier*). — Les hommes du peuple sont prisonniers ! Robespierre est prisonnier ! La patrie est en danger ! Aux sections ! aux sections !

Le peuple. — Aux sections !

(*Tous se précipitent derrière la scène. Eléonore et Simon sont entraînés avec les autres. Roulement de tambours, son de trompettes, et mugissement du peuple*).

SCÈNE III

(Rue. La scène est étroite. Tombée du jour. Le peuple se précipite sur la scène).

Henriot (*environné par la foule*). — Les coquins de canonniers ! Ils n'ont pas fait feu sur les coquins ! Ils ont crié : Vive la Convention ! — A bas la Convention ! Vive Robespierre ! La victoire est à nous. — A l'Hôtel de Ville ! Les sections ont lardé les quais à coups de baïonnettes.

Gonchon. — On a nommé Barras commandant des troupes.

Henriot. — Coquins, tous ! Coquins fieffés ! Sur une pique la tête du doucereux Barras ! Henriot est encore debout !

Gibon (*arrive précipitamment*). — A l'Hôtel de Ville ! Robespierre est mis hors la loi. Le peuple l'a délivré. Il est à l'Hôtel de Ville. Tout le monde est à l'Hôtel de Ville !

Le peuple. — A l'Hôtel de Ville !

GIBON. — Vive la justice du peuple ! Vive Robespierre !

LE PEUPLE. — Hourra ! hourra ! hourra !

HENRIOT. — Vive Robespierre ! Vive le dictateur !

GONCHON. — A l'Hôtel de Ville !

LE PEUPLE. — Hourra ! hourra ! hourra ! (*Tous sortent*).

(*Entrent Bourdon, Barras et d'autres. Le peuple amène des canons sur la scène. Des torches et des mèches allumées éclairent celle-ci*).

BARRAS. — Vive la Convention !

BOURDON. — Vivent la loi et la République !

(*Des gardes nationaux traversent la scène. Thérèse Cabarrus et Tallien paraissent*).

THÉRÈSE. —

Sauvée, Tallien ! et un tel jour !
Sauvée avec la Liberté ! Vois, le peuple,
Comme il est grand ! Oui, divin est le peuple,
Un instrument divin dans les mains du Seigneur !

(*Un canon s'arrête au milieu de la scène*).

LE PEUPLE. — Hourra ! hourra ! hourra !

TALLIEN. — Elle deviendra ma femme après cette victoire, Barras.

BARRAS. — La Fortune triomphe — elle est née femme !

THÉRÈSE (*arrache à un citoyen le drapeau qu'il tient en main*).

Ah ! France, ton drapeau ! Les ponts se tendent
Et tonnent sous les pas de nos bataillons
En lutte avec les millions d'hommes de l'Europe.
Salut à toi, mon peuple, né de la nuit à la lumière !

Le peuple. — Hourra ! hourra ! hourra !

(*Le peuple élève Thérèse Cabarrus sur le canon. Elle plante sur sa tête le bonnet rouge, agite le drapeau tricolore, et est ainsi emmenée hors de la scène*).

SCÈNE IV

Salle de l'Égalité à l'Hôtel de Ville. Une longue table verte couverte de papiers se trouve au milieu de la scène. Entrent précipitamment SAINT-JUST, LEBAS et COUTHON).

Saint-Just. — Nous sommes perdus, si le peuple ne l'a pas délivré comme nous. — Si Robespierre est libre, et s'il agit vite, alors gare aux coquins qui voulaient nous renverser ! Car nous serons plus forts qu'auparavant.

Lebas (*à la fenêtre*). — Les sections se tiennent le long des quais. Je vois leurs feux. Entends, Couthon ! Paris mugit comme la mer.

Couthon. — Et notre vaisseau fait eau ! (*Simon entre*).

Saint-Just. — Ah ! Simon. Où est Robespierre ?

Simon. — On l'a mené au Luxembourg.

Lebas. — Le peuple ne l'a-t-il pas délivré ?

Simon. — Il ne veut pas être libre.

Saint-Just. — Il ne veut pas ?

Simon. — Il s'y est refusé.

Couthon. — Il s'y est refusé ?

Simon. — Jugé par la loi, il veut mourir par la loi.

Saint-Just. — Ha ! ces scrupules nous conduisent à l'échafaud.

Simon. — Robespierre est grand !

(*Robespierre entre dans la salle tout défiguré et epuisé, et tombe sur une chaise*).

TOUS. — Robespierre !

ROBESPIERRE. — Ils veulent complètement me perdre — tous, amis comme ennemis. Ils veulent que ma mort donne un démenti à ma vie. Ils m'entraînent hors de la loi. — Peuple, pour lequel je saigne, ne me juge pas sur l'apparence ! On criera : Il est hors la loi ! — Empoignez-le ! empoignez-le ! (*Il sursaute*). — Je ne suis pas hors la loi ! — Mon corps n'est pas mon corps, si je le veux ! Donne-moi une arme, Lebas ! Ma loi est la mort.

SAINT-JUST. — Le salut est encore possible, Maximilien. La dictature te sauvera, toi et nous.

ROBESPIERRE. — Vous — pas moi !

LEBAS. — La dictature est encore possible.

(*Henriot arrive précipitamment, ivre*).

HENRIOT. — Coquins, tous ! Coquins fieffés ! Ils se roulent, comme des pourceaux, dans le fumier de la loi. — La République est perdue. Nous sommes hors la loi !

SAINT-JUST. — Que dis-tu ?

COUTHON. — Nous sommes perdus.

HENRIOT. — Mis hors la loi, parce que le peuple vous a délivrés. Coquins ! Coquins fieffés !

SAINT-JUST. — La dictature, Robespierre ! (*Saint-Just se prépare à écrire*).

LEBAS. — Robespierre, sauve la République !

ROBESPIERRE. — Laissez-moi ! laissez-moi ! — Simon, mon bon Simon, protège-moi contre eux ! — Je ne leur ressemble pas, Êtrè des êtres ! (*Il met à nu sa poitrine*) — De l'air ! de l'air ! du papier ! — Mon testament pour le peuple ! La mort me saisit à la

gorge ! — Ecrire ! écrire ! (*Il se dirige en chancelant vers la table*). — Ecrire, Léon !

SAINT-JUST. — Signe, Robespierre ! Ton nom vaincra. Jette ce papier par la fenêtre, et nous vaincrons !

ROBESPIERRE. (*regarde le papier*). — Ah ! Judas. Faux prêtre à un lit de mort ! ton testament est faux.

(*Roulement de tambours devant l'Hôtel de Ville*).

LEBAS (*attirant vers le papier le bras de Robespierre*). — Signe, Robespierre ! Sauve-nous ! sauve-nous !

ROBESPIERRE (*prend la plume pour signer, et la jette ensuite*). — Non ! je ne le puis pas ! je ne le puis pas !

SAINT-JUST. — C'est bien. Nous monterons sur l'échafaud. — Vive la République !

ROBESPIERRE. — Le Golgotha a été aussi un échafaud, Léon. Celui qui y monta n'avait pas fauté lorsqu'on le crucifia ; nous, on nous crucifie parce que nous avons fauté. Mais peut-être, après tout, devions-nous fauter, pour éviter les fautes à ceux qui viendront après nous.

(*Le roulement des tambours recommence*).

LEBAS (*à Henriot*) — Pourceau ivre, où sont tes canons ?

HENRIOT. — Coquins, tous ! Coquins fieffés ! — Ils les ont tournés contre l'Hôtel de Ville. On va nous régaler à l'instant de boulets de canon. — (*Coup de canon*). Ah ! celui-là est entré dans le ventre du bâtiment! Poison pour les rats et les souris !

ROBESPIERRE. — Laissez-moi sortir ! laissez-moi sortir ! Je veux parler au peuple. Laisse-moi accomplir un acte encore sur la terre, ô mon peuple ! — Simon, mon bon Simon, une pluie de sang tombe et ruisselle sur ma nuque. — Du sang ! rien que du sang ! — Être des êtres ! que le peuple me juge comme tu

me jugeras ! — Simon ! Simon ! La République —

(*Craquement de portes enfoncées. Lebas se tire un coup de pistolet et tombe sous la table. Henriot s'élance par la fenêtre. Au même moment la porte de la salle s'ouvre. Des gendarmes ayant à leur tête Bourdon s'élancent dans la salle ; derrière eux Tallien, Barras et Fréron*).

BARRAS (*montrant Robespierre à un gendarme armé d'un pistolet*). — Le voici !

SIMON (*couvrant Robespierre de son corps*). — Tirez !

(*Le coup part et brise la mâchoire de Robespierre. Il retombe sur sa chaise. Simon lui noue son mouchoir autour de la tête pour maintenir le menton. La tête de Robespierre s'appuie sur la poitrine de Saint-Just. Vadier arrive en se glissant. Puis Bourdon, Fréron et Tallien s'approchent l'un après l'autre de Robespierre blessé*).

BOURDON. — Le sang de Danton t'étouffe !

FRÉRON. — Oui, Robespierre, il y a un Être suprême !

TALLIEN. — A l'échafaud, monstre ! Gendarmes, ici ! Saisissez-le !

VADIER. — Laissez-moi ! (*Il regarde Robespierre et pâlit.* Laissez-moi aller, amis ! (*Il se prépare à sortir*). Jamais plus de partis, amis !

BARRAS (*à la fenêtre*). — Ecris, Fréron ! (*Fréron s'assied à la table*). Evénements du Neuf Thermidor de l'an — (*On entend marcher au son du tambour*). Qui conduit les troupes des quais ?

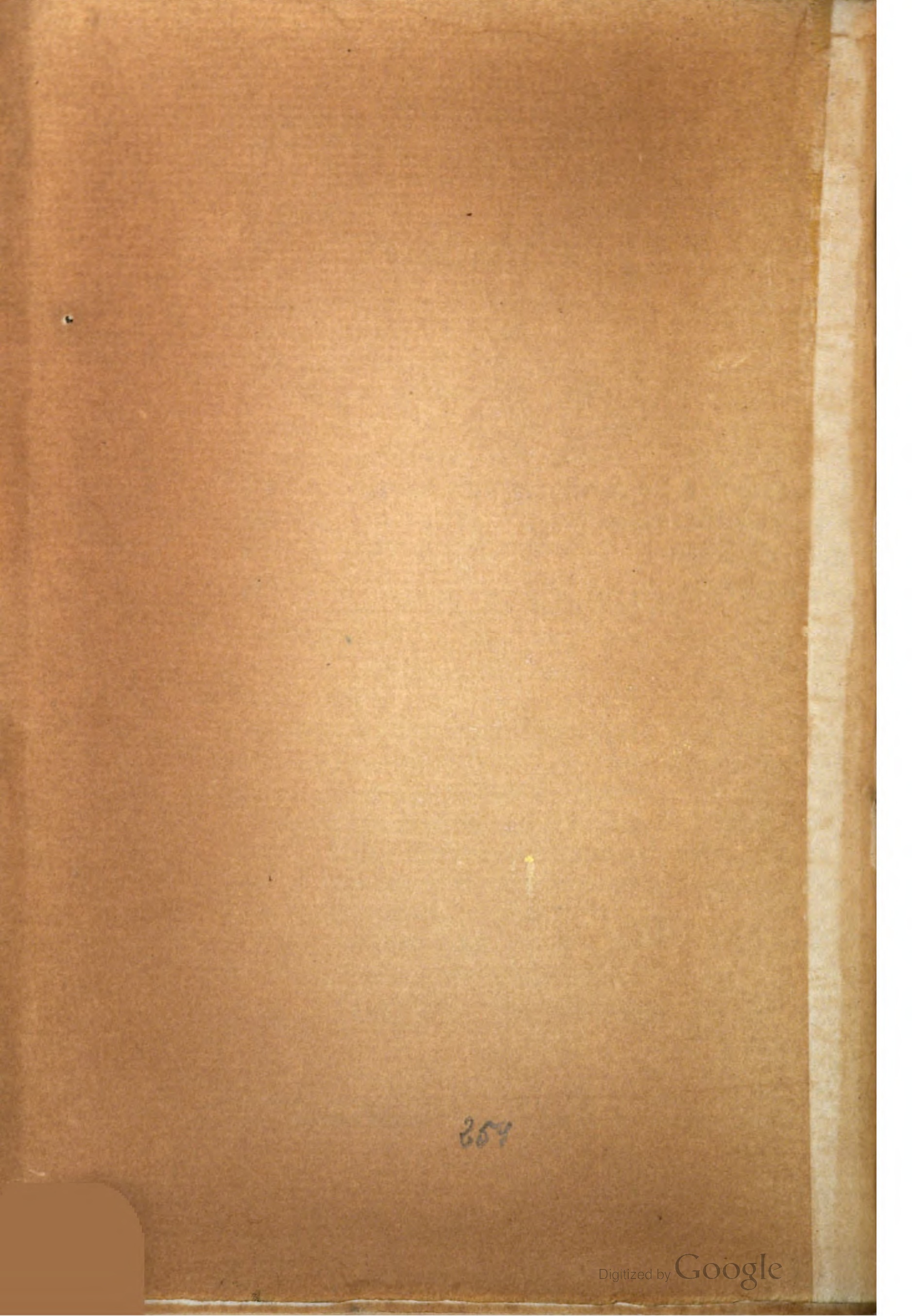
THÉRÈSE (*se précipitant sur la scène avec le drapeau tricolore*). — Le général Bonaparte.

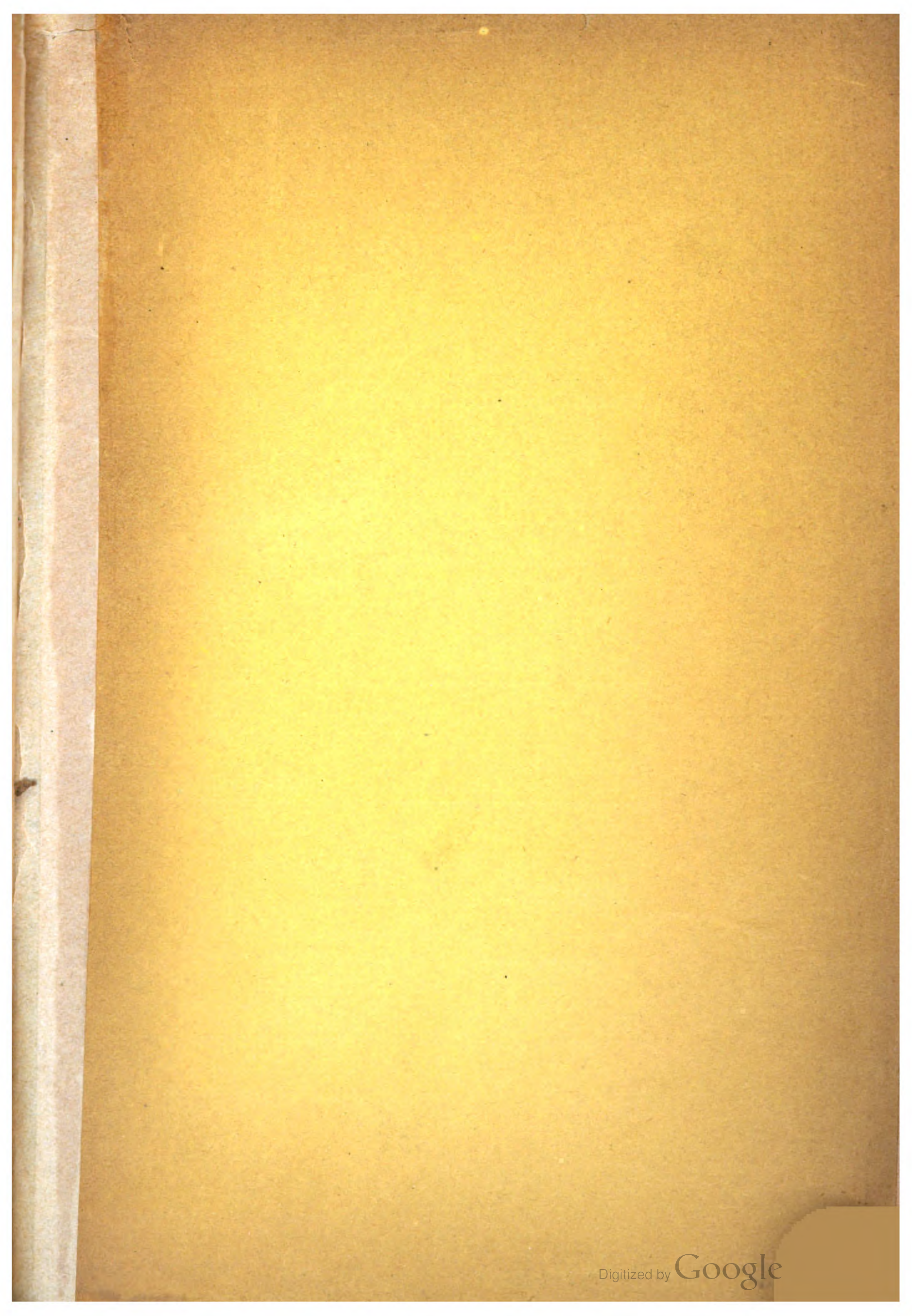
(*Le rideau tombe rapidement*).

Imprimerie de DESTENAY, Saint-Amand (Cher).

TABLE DES MATIÈRES

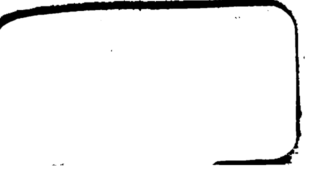
Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY, BUSSIÈRE FRÈRES.


254



SAINT-AMAND (CHER). IMPRIMERIE DESTENAY, BUSSIÈRE FRÈRES


G.E. STECHERT
(ALFRED HAFNER
NEW YORK





50553.29.32
Maximilien Robespierre;
Widener Library
003266642
3 2044 087 201 331